
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LETTRES
CABALISTIQUES.

TOME SIXIEME.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de remarques.

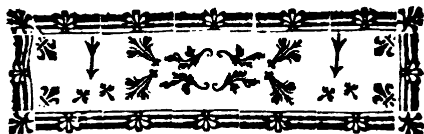
TOME SIXIEME.



A LA HAYE.
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVI.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE CXXXVIII.

Le Sylphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

J'APPERÇUS hier, ſavant Abukibak, un Auteur qui liſoit, en ſe promenant, un papier avec beaucoup de

LETTRES CABALISTIQUES.

TOME SIXIEME.

qu'il les a mérités est si forte, que vous serez indigné de l'effronterie & de l'audace de cet imposteur. Je la tire de la calomnie qu'il a avancé contre un des premiers hommes de l'Europe, plus respectable encore par son génie, que par le rang auguste où son mérite l'a placé. Ce malheureux a osé accuser le Cardinal Alberoni, qu'il nomme, d'avoir empoisonné le Duc de Vendôme, par les conseils & les sollicitations de la Princesse des Ursins. Le monde entier est convaincu de la fausseté de ce fait; cependant voici les assertions magistrales du scélérat qui flétrit deux personnes des plus respectables, dont une vit encore, & force même ses ennemis à l'admirer & à lui rendre justice. « L'Abbé Alberoni (1) n'avoit que ce que
» la libéralité de son Maître lui fournissoit, Madame des Ursins, pour
» parvenir à en faire sa créature, lui
» procura d'abord un Bénéfice sans affectation, & comme pour faire plaisir à M. de Vendôme. Ce premier
» trait de générosité fit ouvrir les yeux

[1] *Voyez les* Anecdotes Hist. Litter. & Galant. *Tom.* IV.

„ au rusé Parmesan, qui, comprenant
„ à merveille ce que cela vouloit dire,
„ n'hésita pas un moment à donner du
„ côté, où la fortune lui paroissoit rire
„ le plus, de sa nouvelle bienfaitrice.
„ Je ne sais si c'est hazard, ou com-
„ plot; mais dans le temps qu'on s'y
„ attendoit le moins, on vit expirer
„ presque subitement ce digne héros,
„ (*M. le Duc de Vendôme*), venant de
„ manger quelques escargots. On pré-
„ tend que l'Abbé excelloit dans cette
„ espece de ragoût. „

Je n'insisterai point sur l'énormité, la honte & l'infamie de cette calomnie; l'Europe entiere en connoît la fausseté, il me suffira de vous faire remarquer, Monsieur, qu'elle rend digne, son auteur, de la mort, par les Loix de Justinien; du fouet, par celles d'Adrien; & de la galere, par celles du Royaume. Quoique le prétendu Critique n'ait essuyé aucun de ces supplices, dès qu'il les a mérités, il n'est pas moins déshonoré; la preuve de cette vérité résulte nécessairement du deuxieme axiome.

Vous vous tromperiez si vous pen-

ſiez, Monſieur, que l'infame calomniateur, aux invectives duquel je refuſe de répondre, eſt dans le cas de certains Ecrivains, qui, quoique coupables d'avoir noirci & déchiré la réputation de quelqu'un, ont cependant trouvé grace auprès du Public, par les ménagements qu'ils ont gardés. Buſſy Rabutin, dans l'*Hiſtoire Amoureuſe des Gaules*, n'eut point la hardieſſe de déſigner par leurs noms les perſonnes dont il parloit; la Bruyere même, quoiqu'infiniment plus modeſte que ce Seigneur, évita de nommer les gens dont il fit des portraits ſatyriques. L'auteur de *Pomponius*, quelque liberté qu'il ſe ſoit donnée, a eu la même attention: il n'y a peut-être jamais eu que le ſcélérat dont il eſt queſtion, qui, en écrivant contre un homme, également reſpectable par ſon rang & par ſon mérite, ait oſé le déſigner par ſon nom, en l'accuſant d'avoir commis le plus énorme des crimes. Mais l'audace & la ſcélérateſſe du calomniateur ne s'eſt pas arrêtée à cette ſeule impoſture, le Livre d'où je l'ai extraite, eſt rempli de calomnies con-

tre un grand nombre de personnes très-respectables. Des Dames d'une naissance distinguée y sont nommées & traitées d'une maniere infame, & ce qu'il y a de plus affreux & de plus indigne, c'est que j'ai des preuves en main, & qu'on m'offre de m'en envoyer de Toulouse, par lesquelles il résulte que ce maussade Ecrivain, ayant été garçon barbier quelque temps dans cette ville, fut ensuite valet-de-chambre chez le mari d'une de ces Dames qu'il a osé maltraiter, & qu'il fut chassé de la maison, parce qu'il fréquentoit un vendeur d'orviétan, avec lequel il s'associa dans la suite. Il le suivit longtemps en qualité de *Jean Farine*, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen de lui voler quelques secrets, il se fit chef lui-même d'une troupe de baladins. Enfin, après avoir roulé les Provinces, il s'éleva au grade de Médecin, ayant acheté pour une modique somme des Lettres de Docteur dans une Université, où pour de l'argent on eût accordé la même grace au moucheur de chandelle de son théatre. Ne trouvant personne qui eût assez de complaisance

pour vouloir se laisser tuer, il s'est fait Auteur, ou plutôt il est devenu un insigne imposteur, qui, pour se faire connoître, débite les faussetés & les calomnies les plus évidentes, avec autant d'effronterie qu'il distribuoit autrefois ses paquets de poudre & ses boëtes d'orviétan.

Jugez à présent, Monsieur, si le prétendu Critique est dans le cas de pouvoir trouver aucune excuse pour pallier son crime. Il faut que vous conveniez qu'il est coupable d'une faute que les Loix punissent du dernier supplice, & que tous les gens d'honneur regardent avec un mépris infini. Il s'ensuit donc nécessairement, par le deuxieme axiome, que le prétendu Critique doit être regardé comme un homme mort civilement dans la Société, & qu'on n'est pas obligé davantage à répondre à ses injures, qu'à celles d'un pendu qu'on conduiroit sur l'échafaud, ou qu'à celles d'un homme, qui, attaché à un poteau, exalteroit par des invectives la douleur que lui causeroient les coups de fouet qu'il recevroit.

Je reprends mes preuves, Monsieur,

& je les réduis actuellement dans un seul point de vue. Un homme, qu'on convient être un calomniateur, est digne d'être flétri par les Arrêts de la Justice : le personnage, aux injures duquel vous voulez que je réponde, est un calomniateur de profession; il est donc digne d'être flétri par les Arrêts de la Justice. Je passe à une autre démonstration.

Le crime fait la honte autant que la punition. Le prétendu Critique est coupable d'un crime qui mérite la mort, le fouet, ou la galere; il est donc aussi déshonoré que s'il avoit été pendu, fouetté, ou attaché sur le banc d'une galere. Voici la derniere démonstration.

Un homme, qui est reconnu pour être déshonoré, & pour mériter d'être traité comme le dernier des misérables, ne doit point être regardé comme membre de la Société civile, encore moins comme une personne aux injures de laquelle on doive faire attention. Le prétendu Critique est un homme déshonoré, & digne d'être flétri par un supplice infamant; je ne

dois donc faire aucune attention à ses injures, je dois même les mépriser.

Vous êtes trop juste, Monsieur, pour exiger à présent que je me détourne de mes occupations, & que je réponde aux calomnies qu'un homme, aussi déshonoré que Cartouche, peut avoir vomies contre moi. Je crois ne pouvoir mieux faire que d'imiter la conduite de tant de Seigneurs & de Dames respectables qu'il a osé attaquer & traiter de la maniere la plus injurieuse dans une platte rapsodie que le Public a méprisée & vue avec indignation. L'Ouvrage dans lequel il m'a injurié, est aussi mal reçu & aussi maussade que ce premier. J'imiterai donc ces personnes respectables; dois-je trouver étrange qu'un faquin parle de moi, comme il parle des Cardinaux, des Princes & des Princesses? Le temps me vengera assez, & la misere fera sans doute ce que les tribunaux de Justice n'ont pas fait. Je suis, Monsieur, avec un respectueux attachement, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LE TRADUCTEUR
des Lettres Juives.

Je ne ſais, ſage & ſavant Abukibak, ce que tu penſeras de la modération de cet Ecrivain, qui s'obſtine à ne pas vouloir s'avilir juſqu'à répondre à un de ces fades & imbécilles grimauds, dont par malheur pour les Sciences, la République des Lettres ne fourmille que trop. Quant à moi, je t'avouerai que je le loue de penſer d'une façon auſſi ſage & auſſi philoſophique; il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs qui ſe ſont acquis quelque réputation par leurs Ouvrages, agiſſent de même, & que contents de mériter l'eſtime des honnêtes gens, ils ne fiſſent aucun cas des invectives & des calomnies que la miſere, la jalouſie & la malice forcent quelques barbouilleurs de papier à répandre dans le Public. Le ſilence dans ces occaſions eſt la défenſe la plus noble, la plus victorieuſe & la plus utile que puiſſe employer un galant homme. S'il ſe livre au dépit, & qu'il réponde aux indignes adverſaires qui l'attaquent, il comble leurs deſirs, & remplit leur attente; il les fait connoître, il les produit ſur le grand théatre du monde. C'eſt-là ce qu'ils demandent, c'eſt-là

la principale raiſon qui les a déterminés à écrire. S'ils avoient cru qu'on les laiſſeroit éternellement dans la fange où ils barbotent, ils n'euſſent point pouſſé des cris, dont ils auroient connu l'impuiſſance & l'inutilité.

Ceux qui attaquerent Racine, qui traiterent ce grand homme avec des airs hautains & inſolents, ſentoient bien toute la ſupériorité qu'il avoit ſur eux ; mais ils eſpéroient que cette ſupériorité leur ſeroit utile, ils ſe flattoient que les réponſes de ce grand Poëte donneroient du relief à leurs fades critiques. Ils furent trompés dans leur attente ; Racine comprit quel étoit leur but, & leur annonça qu'il ne les tireroit jamais de l'oubli, où leur ignorance les enſeveliroit éternellement.

Le fade Auteur de l'Hiſtoire de Danemarck crut que Voltaire lui ſerviroit utilement pour faire connoître ſon livre, il l'attaqua d'une maniere auſſi imbécille qu'abſurde dans ſa Préface. Le ſage rival de Virgile mépriſa un indigne adverſaire, il garda le ſilence, & l'Ouvrage où il étoit maltraité, n'a jamais été lu juſqu'à la quatrieme page par un homme de goût.

Combien de petits libelles diffamatoires n'a-t-on pas écrits contre Paſcal, Arnaud, Nicole? Ces grands génies auroient cru s'avilir & ſe déshonorer, en faiſant la moindre attention à ces indignes ſatyres. Arnaud, le grand Arnaud, a refuſé conſtamment de répondre à l'injurieux Ouvrage que le Miniſtre Jurieu avoit compoſé contre lui.

Tel eſt le ſort des Ecrivains qui ont acquis quelque eſtime dans le Public, il faut qu'ils ſoient attaqués & injuriés groſſiérement par les goujats & les porte-faix de la République des Lettres; il ſemble que le Ciel ait voulu que cela fût ainſi, pour exercer la patience des véritables Savants, & pour leur donner un moyen de mettre en pratique leurs ſentiments philoſophiques. Quel eſt le mortel qui fût plus éclairé que l'illuſtre Bayle? Et quel eſt celui qui fut critiqué & injurié par de plus indignes adverſaires, ſi l'on excepte le Clerc & Jaquelot du nombre de ſes ennemis? Qu'étoient, grand Dieu! tous les autres?

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CXXXIX.

Aſtaroth, *au Gabaliſte* Abukibak.

TU ſais, ſage & ſavant Abukibak, que le ſort ordinaire des Jéſuites après leur mort, c'eſt d'être condamnés, à deſcendre dans nos infernales demeures. Ils y viennent eſſuyer le châtiment que méritent les perſécutions qu'ils ont faites ſur la terre à de fort honnêtes gens. Ils y ſont punis des menſonges, des impoſtures, des calomnies qu'ils ont miſes en uſage pour ſe venger de leurs ennemis; ils y reçoivent la récompenſe que méritent leur déteſtable & affreuſe politique, à laquelle ils ſacrifient l'honneur, la probité & la Religion. La quantité qu'il y a de ces Révérends Peres dans l'Enfer, ne permettant pas qu'on puiſſe les placer chacun dans un cachot particulier, on eſt obligé de les mettre aujourd'hui deux enſemble; car il eſt peu de damnés aſſez criminels, pour mériter d'en avoir un pour compagnon. Le nom de *Jéſuite* n'eſt guere moins

moins odieux dans ce monde - ci que dans l'autre ; & lorſque les Diables veulent ſe dire une injure ſanglante, ils s'appellent *Ignaciens*. Il y a quelque temps qu'Arſaxa ſe battit vivement avec Eliel, qui lui avoit donné ce titre mépriſable ; & peu s'en fallut que ce dernier n'eût une jambe eſtropiée, ainſi qu'Aſmodée, ſi connu ſous le nom de Diable boiteux.

Tu ne ſaurois croire, ſage & ſavant Abukibak, combien cette maudite race Jéſuitique nous eſt à charge dans l'enfer ; elle nous l'eſt preſque autant qu'aux Venitiens, & j'oſerois dire qu'à tous les Princes qui ne ſe laiſſent point ſéduire par leurs ruſes & par leurs dangereuſes manœuvres. Non contents de diſputer encore ici avec les autres damnés, ils ſe reprochent actuellement leurs fautes paſſées ; ils ſe diſent même des injures, & ils paſſeroient plus loin & en viendroient aux coups, ſi nous n'allions faire finir leurs diſputes. Quelquefois elles nous amuſent, & nous les laiſſons durer juſqu'à un certain point. Je t'envoie le récit d'une dont j'ai été témoin, arrivée entre le Jéſuite

Hardouin & le Jésuite Jérôme Xavier, cousin de François Xavier, le seul des Ignaciens qui soit dans l'heureux séjour des Sylphes; s'il est vrai qu'on puisse le regarder comme ayant été véritablement Jésuite.

Dialogue entre le JÉSUITE HARDOUIN, *& le* JÉSUITE JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

Dites tout ce que vous voudrez, vous ne viendrez jamais à bout de donner quelque excuse raisonnable pour justifier votre systême. En voulant faire tomber tous les Auteurs anciens, soit sacrés, soit profanes, il n'a pas tenu à vous que vous n'ayiez jetté les hommes dans le Pyrrhonisme le plus affreux. Est-il de plus grand crime que celui d'effacer entiérement de la mémoire des hommes le souvenir de toute l'Histoire ancienne? C'est plonger dans le chaos les Nations les plus civilisées, & les rendre égales à des peuples barbares, qui n'ont aucune connoissance de leur patrie & de leurs ancêtres, & qui, semblables aux bêtes, n'ont d'autres notions de leurs prédé-

cesseurs, que de ceux qu'ils ont vu vivre & mourir. Il falloit que vous fussiez conduit par un esprit bien diabolique, pour avoir voulu exécuter un pareil dessein. Non, je ne pense pas qu'on puisse rien entreprendre de plus affreux, que de vouloir décréditer les Ouvrages les plus authentiques, & les faire passer pour des Ecrits fabriqués par quelques misérables Moines.

HARDOUIN.

Vous vous trompez. Je connois un crime beaucoup plus grand, & dont vous vous êtes rendu coupable. C'est de supposer de faux événements dans les Livres qu'on écrit, & de les remplir de mensonges, sur-tout quand ces Livres traitent de certaines matieres qui ont quelque rapport à la Religion. Songez à l'impudence que vous avez eue de corrompre tous les Evangiles dans l'*Histoire de Jesus-Christ* que vous avez écrite en Persan & que vous avez répandue, qui pis est, dans toute la Perse, comme si c'étoit le véritable Evangile. Pouvez-vous après cela, égaler mon crime au vôtre ? C'étoit pour empêcher que des imposteurs, tels que

vous, ne trompassent le public, que j'ai voulu inspirer de la méfiance pour les Ecrits qu'on regardoit comme les plus authentiques.

JÉROME XAVIER.

Il est vrai que vous vous y êtes pris d'une maniere bien sage & bien prudente. Vous avez dit des absurdités si grandes, qu'il faudroit avoir perdu entiérement la raison pour faire la moindre attention à vos raisonnements. D'ailleurs, où avez-vous appris que pour prévenir un mal, il soit permis d'en faire un cent fois plus considérable? Heureusement votre systême n'a causé aucun préjudice à la société civile, parce qu'il étoit trop fou; mais ce n'a pas été votre faute, si vous avez si mal réussi. Il faut attribuer cela à votre ignorance, & non point à votre probité.

HARDOUIN.

Il vous convient bien de me traiter d'ignorant, tandis que toute la Société a publié, & publie encore, que j'ai été un des plus grands génies de l'Europe. Il y a même des Savants qui me haïssoient, qui ont écrit contre moi, & qui

cependant ont dit que j'avois de la ſcience & de l'érudition.

JÉROME XAVIER.

En vérité il falloit que ces Savants-là fuſſent bien complaiſants ; je ne le ſerois point autant qu'eux, & je vous prouverai que vous étiez Critique ridicule, Humaniſte ignorant, Théologien viſionnaire, Impoſteur dans vos citations, & puéril dans vos réflexions. Voulez-vous une preuve de la ridiculité de vos critiques ? Parmi un nombre immenſe que m'offrent vos remarques ſur les Odes d'Horace, je me contenterai de celle que me fournit l'Ode Allégorique que ce Poëte a faite ſur les troubles de la République, qu'il compare à un bâtiment agité par les flots de la mer. " O Vaiſſeau ! dit-il (1), on va

(1) O Navis ! Referent in Mare te novi
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus ;
Et malus celeri ſaucius Africo,
Antennæque gemunt, ac ſine funibus
Vix durare Carinæ
Poſſint imperioſius
Æquor ? Non tibi ſunt integra lintea,
Non Dii, quos iterum preſſa
Voces malo.

„ donc encore t'expoſer aux flots d'une
„ mer irritée ! Ne quitte point le port.
„ Ne vois-tu pas que tes côtés ſont dé-
„ pourvus de rames, que tes antennes
„ ébranlées gémiſſent ſous les coups de
„ l'impétueux vent d'Afrique dont tu
„ as été maltraité ? Il eſt impoſſible
„ que tu réſiſtes à la fureur de la tem-
„ pête, il te manque la moitié de tes
„ agrets, & dans ton malheur tu n'as
„ plus de Dieux à qui tu puiſſes recou-
„ rir une ſeconde fois. Quoique tu te
„ vantes d'être conſtruit d'un bois, crû
„ dans les forêts du Pont-Euxin, ton
„ illuſtre naiſſance & ton nom célebre
„ ne te garantiront point d'être le jouet
„ des vents. Les ſages nautonniers ne ſe
„ repoſent point ſur les peintures qui
„ ornent la poupe de leurs bâtiments.

Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien voir de plus clair que cette allégorie. Tous les grands Hommes qui ont fait men-

Quamvis Pontica pinus
Silvæ Filia nobilis ;
Jactes & genus & nomen inutile,
Nil pictis timidus navita puppibus.
Fidit, tu niſi ventis
Debes, ludibrium cave.
Horat. Oda. Lib. I. Ode XIV.

tion de cette Ode, ont été du sentiment de Quintilien, qui reconnoît qu'Horace a eu en vue les guerres qui menaçoient la République Romaine. Vous seul avez prétendu que Quintilien soutenoit ce sentiment par une explication forcée des deux premiers vers de cette Ode (1); mais il faut être bien impudent, ou bien ignorant, pour avancer un fait pareil. Chaque strophe de cette Ode exprime naturellement quelque événement qui ne peut convenir qu'à la République Romaine. *Ce vaisseau, qu'on veut ramener dans une mer agitée*, c'est Rome, échappée des fureurs de la guerre civile de César & de Pompée, & prête à être replongée dans le même malheur. *Ces côtés dépourvus de rames, ces antennes ébranlées, ce défaut d'agrets*, sont les plaies & les blessures que la République avoit reçues par les divisions intestines qui avoient détruit une partie de ses forces. Mais un endroit

[1] Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI versus duos priores exponit allegoricè, sed duos illos dumtaxat, & quidem satis coactè. *Joannis Harduini Opera Varia &c. Pseudo-Horatius, sive Animadversiones Criticæ, &c. in Lib. I. Oda.* pag. 134. col. 2.

frappant, & qui marque bien la vérité de l'allégorie, c'eſt celui où le Poëte dit: *Dans ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu puiſſes recourir une ſeconde fois.* Il entend, par ces Dieux, Céſar & Pompée, qui furent les Chefs des deux partis oppoſés; & s'il ne parloit pas allégoriquement, qu'il ne fît mention que d'un ſimple vaiſſeau, y auroit-il rien de plus fade & de plus impertinent que ce vers? Eſt-ce que les Dieux ne pouvoient pas ſecourir une ſeconde fois les matelots, & empêcher leur naufrage? Le reſte de l'Ode n'eſt pas moins clair que le commencement. Le Poëte continue l'allégorie, il fait alluſion aux campagnes & aux forêts Troyennes, ſituées ſur les bords du Pont-Euxin. Les Romains ſe vantoient de deſcendre des Troyens, ils ſe glorifioient beaucoup de cette origine; Horace leur fait ſentir ſagement que quelque noble & quelque ancienne que ſoit celle d'un peuple, il n'y doit pas fonder davantage ſes eſpérances, que les ſages nautonniers leur ſûreté ſur les peintures & les richeſſes de la poupe de leur bâtiment. Je défie un homme, qui n'eſt pas

privé

privé de l'usage de la raiſon, de ne p
ſentir la juſte conformité de cette all
gorie.

Voyons à préſent les belles critiqu
que vous avez faites ſur cette Od
Vous prétendez qu'elle a été compoſ
ſur la fin de l'année 1233, ou au con
mencement de la ſuivante, lorſque
Comte Jean de Brimon s'embarqu
pour ſe rendre à Conſtantinople da
un temps où le reſte de l'Empire éto
prêt à crouler (1). Examinons ſur qu
vous fondez ces ſavantes découverte
O vaiſſeau ! dites-vous. *C'eſt celui q
apporta la nouvelle de la mort de R
bert de Courtenai, Empereur de Con
tantinople, l'année* 1229 (2). Sur qu
fondez-vous cette opinion ? Sur un
ſuppoſition gratuite, dont il ne vous
pas plû de nous apprendre la moind
raiſon.

[1] Anno, ut nunc quidem videtur, exeun
1233. vel incipiente 1234. cum Joannes Brenne
ſis Comes, prope cadentis Imperii Romaniæ,
tunc appellabatur, adminiſtrationem ſuſceptur
Mari Byzantium peteret, Odem hanc exarav
Pſeudo-Horatius. *Idem. Id. col.* 2.

(2) *O Navis !* Quæ nuncium attulit de obi
Roberti de Curtenaio Imper. Conſtantinopolitan
Anno 1229. *Idem, ibid. col.* 2.

Le reste de votre critique est dans ce goût : *Ne quittes point le port.* Cela veut dire, *Ne quittes point le Port d'Ostie, duquel Jean de Brimon partoit.*

„ Le vent d'Afrique. *c'est le* vent „ qui poussa le vaisseau de la Mer Egée „ sur les côtes de France. „

„ Construite d'un bois, crû dans les „ forêts du Pont-Euxin. *C'est une preu-* „ *ve que c'étoit* un véritable vaisseau, „ parce que le Pont-Euxin n'étant pas „ éloigné de Constantinople, on s'y „ sert du bois qui croît sur ses côtes „ pour en fabriquer des vaisseaux. „

„ Ton illustre naissance, & ton nom „ célebre, *c'est-à-dire*, le nom de „ vaisseau Grec, de vaisseau Impérial, „ de vaisseau Royal (1). „

Certainement si le Poëte avoit voulu

(1) *Fortiter occupa portum.* Noli exire è portu fortiter, Epitheton puerile ! Portum Ostiensem intelligit, unde solvit Joannes Brennensis, *Idem*, ibid.

Malus Celeri Africo saucius. Africo vento, qui navim ex Ægeo Mari in Galliam detulit. *Id* ibid.

Pontica pinus. Structa Bysantii navis, ex arboribus silvarum Ponto-Euxino vicinarum. *Id.* ibid.

Jactes & genus & nomen inutile. Cum diceretur navis Græca, navis Regia, Navis Imperatoris Romaniæ, *Idem*, ibid.

dire ce que vous lui prêtez, il auroit écrit une plaiſante Ode, & d'un goût bien ſublime; tous ſes diſcours ſe réduiroient à ceci : " Vaiſſeau! tu ne „ vaux plus rien, tu n'as plus de ra- „ mes, ni de cordages, reſtes dans le „ Port; car quoique l'on t'appelle le „ *vaiſſeau de l'Empereur*, le vent ne „ t'épargneroit pas davantage qu'un „ autre. „ Voilà un goût de Poéſie aſſez ſingulier : il eſt auſſi bas & auſſi ridicule, que ce que vous dites ſur la peinture des poupes eſt faux. Vous prétendez *qu'on ne les peignoit point avant le treizieme ſiecle* (1). Penſez-vous, en diſant cela, au bâtiment ſur lequel étoit Cléopatre lors de la bataille d'Actium? Je pourrois vous citer pluſieurs autres exemples; mais celui-là eſt aſſez déciſif pour montrer votre mauvaiſe foi, car je ſais bien que vous ne l'ignoriez pas.

C'en eſt aſſez ſur vos remarques hiſtoriques, je vais vous faire voir que vous êtes auſſi mauvais Humaniſte, que ridicule Critique.

(1) *Nis pictis puppibus.* Pictas ſane naves primum hæc, opinor, vidit ætas. *Idem*, ibid.

LETTRE CXL.

Suite du Dialogue, entre HARDOUIN *&* JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

APRÈS vous avoir prouvé le ridicule de votre critique, voici de quoi vous convaincre de votre ignorance dans les Humanités.

Consideres, dit Horace, *la blancheur du Mont Soracte, causée par la quantité de neige, sous le poids de laquelle les arbres sont prêts à se rompre.* C'est ainsi que je traduis.

,, Vides ut alta ſtet nive candidum
,, Soracte : ne jam ſuſtineant onus
,, Silvæ laborantes.

Vous vous récriez sur l'épithete de *laborantes*, & vous dites : *Quelle quantité de neige ne faut-il pas qu'il y ait, pour que des arbres en soient surchargés* (1) ? Le beau raisonnement ! Quel

(1) Quantam vero neceſſe eſt eſſe nivium copiam, ut ſub his ſilvæ laborent ? Et tamen Dacerius : *ce* laborantes *eſt fort beau*, centies ſic exclamat, nec tamen fere alibi, quam ubi culpandus eſt Vates, inexactè ſcribit, *Idem*, ibid. pag. 333. col. 1.

est le petit écolier d'Humanité qui ne sache pas que les Poëtes peuvent, & doivent même présenter aux Lecteurs des idées plus hardies, & exprimées par des métaphores plus fortes, que celles dont se servent les Historiens, & même les Orateurs? C'est pourquoi Virgile, dans un Ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui, fait regretter à un (1) taureau la mort de son compagnon; il ne se contente pas de rendre le laboureur affligé de la perte de cet animal. Les illustres Modernes ont imité les Anciens. Racine anime les ondes de la mer: *Le flot qui l'apporta, recule épouvanté* (2). BOILLEAU représente un pupitre comme un monstre capable de sentiment (3).

(1) Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus; it tristis arator
Mærentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Virg. Georg. Lib III. sub. fin.

(2) *Racine*, Phedre, *Tragédie*, *Act. V.*

(3) Le Lutrin, Chant. IV.

A ce terrible objet, aucun d'eux ne consulte.
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils sapent le pivot qui se défend en vain ;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

Dacier a donc eu raison de soutenir que l'épithete *laborantes* étoit très-Poétique. Si l'on vouloit la rendre en François dans toute sa force, il faudroit se servir d'un verbe au lieu d'un adjectif, & dire, *les arbres gémissent sous le poids de la neige.* On conserveroit alors l'idée du Poëte Latin, qui présente à l'esprit une image aussi belle que Poétique. Vous n'en avez pas senti tout le prix : ce n'est pas la faute d'Horace, & encore moins celle de son Traducteur.

Vous trouverez sans doute que je suis peu complaisant dans l'examen de vos défauts ; mais je vous tiens parole : ainsi, vous ne pouvez-vous plaindre de ma sincérité. Je vous ai déja donné des preuves évidentes que vous étiez Critique ridicule & Humaniste ignorant ; passons plus avant. Votre Traité des *Athées découverts* servira éternellement à montrer jusqu'où peut aller l'extravagance d'un Théologien,

qui se laisse emporter à la fougue de ses passions, & qui sacrifie l'honneur, la probité & la raison, au plaisir d'injurier les gens qu'il n'aime pas. Ce qu'il y a de plus surprenant dans votre folie, c'est que vous étiez aussi charmé de découvrir toute la Religion Chrétienne dans les Ecrits des Payens, que de voir l'Athéisme dans ceux des plus respectables Modernes. Vous prétendiez, par exemple, que le Pere Thomassin étoit un Athée, parce qu'il disoit : " que le Livre de la Sagesse éter-
„ nelle n'est autre que le Verbe Divin ;
„ cette Lumiere céleste qui éclaire con-
„ tinuellement tous les hommes, &
„ leur fait voir dans le fond de leur
„ cœur ce qu'ils ne voient pas toujours
„ dans les Livres ; qu'il faut mépriser
„ ce monde qui n'est que vanité, & ne
„ s'occuper que de l'éternité. (1). „
Peu de gens verront l'Athéïsme dans ce passage ; ils ne découvriront pas davantage la Religion Chrétienne, où Horace, parlant de Promethée qui déroba le feu sacré, s'explique dans ces ter-

(1) *Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei detecti, Lud. Thomassinus*, pag. 41. col. 2.

mes : « Il n'eſt rien que ne tentent les
„ audacieux mortels ; ils veulent mon-
„ ter juſques dans les Cieux, & leurs
„ crimes ſont cauſe que Jupiter ne laiſ-
„ ſe jamais repoſer ſon tonnerre (1).
„ *Selon vous*, c'eſt-là une alluſion à
„ la Religion Chrétienne. Nos fautes
„ nous empêchent d'aller au Ciel ; ce-
„ pendant nous prétendons y arriver,
„ quoique nous ne permettions pas que
„ Jupiter laiſſe repoſer ſon tonnerre.
„ Quoi de plus clair, *ajoutez-vous*,
„ que le ſens de ces vers ? Ils déſignent
„ clairement le Chriſtianiſme, qui pro-
„ met une récompenſe dans le Ciel à
„ ceux qui auront vécu ſaintement (2).
En vérité je ne comprends pas com-
ment votre folie a pu aller auſſi loin.

(1) Nil mortalibus arduum eſt :
Cælum ipſum petimus ſtultitia : neque
Per noſtrum, patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
Horat. Odar. Lib. I Ode III.

(2) Adeo, inquit, nihil mortalibus ardui eſt, ut Cælum ipſum ſtulti incolere cupiamus, quamvis per noſtra ſcelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina. Ex Chriſtiana Religione hic ſenſus eſt, quæ copioſam pollicetur mercedem in Cælis, his qui vitam ſanctè compoſuerint. *Joannis Harduini Opera varia &c. Animadverſiones in Lib. I. Odar. Horatii*, pag. 332. col. 1.

Rien n'est si opposé à la Religion Chrétienne que ce passage, puisque le Poëte traite de crime le dessein que les hommes ont de monter au Ciel, & que c'est-là une des principales fautes pour lesquelles Jupiter met les foudres en usage. Il faut avoir perdu totalement le bon sens, pour cherchér autre chose dans ce passage que la fable de Promethée.

Il me reste encore à prouver que vous avancez les faits les plus faux; voici un exemple de vos impostures. Quelques Copistes ont mis dans l'Ode II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de *Marsi*. Dacier a corrigé cette faute sur plusieurs anciens Manuscrits; vous avez eu l'effronterie de le taxer d'avoir supposé ce qui n'étoit point (1): & cependant votre mensonge est prouvé, non-seulement par trois Manuscrits qui sont dans la Bibliotheque du Roi;

(1) Quem juvat clamor, galeæque læves,
Acet & Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem.
Horat. Lib. I. Ode II.

Ita Libri omnes: mentiente Dacerio in vetustis Editionibus legi *Marsi* non *Mauri*. Sed *Mauri* Vates solius metri causa scripsit. *Harduinus*, ibid. pag. 331. col. 1. sub fin.

mais par un des plus anciens & des plus corrects qu'il y ait au Vatican.

Je dois enfin, pour achever votre portrait, prouver que la plupart de vos remarques sont puériles. Si je voulois faire mention de toutes celles qui sont contre le bon sens, il faudroit que je critiquasse presque toutes vos Œuvres posthumes. Je me contenterai donc de vous en rappeller deux. La premiere est celle que vous faites sur les prodiges qui arriverent après la mort de César, parmi lesquels Horace met la quantité surprenante de neige qu'il tomba. Vous prenez le ton badin qui ne vous convient nullement, & vous vous récriez beaucoup. "Quoi! „ dites vous, est-il surprenant qu'il „ tombe de la neige pendant l'hiver; „ & cela doit-il épouvanter le genre „ humain (1)? „ Non: il est certain qu'il n'y a rien d'extraordinaire à voir

(1) Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, & rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem.

Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia & ostenta reponitur: Et grando hieme, quando & nix decidit, quid habet diri, quod terrere urbem possit? *Harduinus*, ibid.

neiger dans le mois de Janvier; mais s'il tombe trente ou quarante pieds de neige, alors il y a de quoi épouvanter les peuples. On eſt fort accoutumé à la pluie; cependant ſi elle devenoit ſi forte, que l'eau montât juſqu'au ſecond étage des maiſons, auroit-on tort d'avoir peur, & de regarder cette pluie comme un prodige? Avouez naturellement que votre remarque eſt du dernier ridicule. Celle que vous faites ſur l'Ode de la navigation qu'Horace adreſſe à Virgile, ne vaut pas davantage. Vous prétendez que cette Ode eſt ſuppoſée, parce que le Poëte après avoir parlé de Virgile dans les huit ou dix premiers vers, ne parle plus enſuite que de la navigation & de l'intrépidité des matelots (1). Je vous jure par Belſébuth, & par notre Fondateur Ignace, que je n'ai jamais rien entendu, ni lu d'auſſi comique que cette remarque. Je ne

[1] Virgilium mittit Athenas, ne Virgilio credatur minus cognitus fidicem Lyricus, quam Scriptor Sermonum & Epiſtolarum. At præter breve votum, quod initio præfigitur, pro felici navigatione, reliqua Ode de navigantium audacia eſt, quæ nihil ad Virgilium pertinet: aut ad rationem ſuſcepti itineris. *Idem*, ibid. col. 2.

vous dirai pas qu'on voit bien que quoique vous vous mêliez de critiquer les Poëtes, vous ignorez absolument la maniere dans laquelle il faut que leurs Ouvrages soient écrits. L'Ode demande une espece d'enthousiasme :

En elle un beau désordre est un effet de l'art [1].

Vous en voudriez faire une tirade de complimens; on voit dans cela une marque de votre bon goût. Mais enfin, laissons ce nouveau genre de poésie, bon à l'usage des courtisans & des solliciteurs de procès, & voyons si, parce qu'il n'est fait mention d'une personne que dans les huit premiers vers d'une Ode, elle doit passer pour supposée. Si cela est, l'Ode sur la Raison, que Rousseau adresse au Marquis de la Fare, n'est pas de ce Poëte; & dans toutes celles de la Mothe, je ne pense pas qu'on en trouve huit ou dix qui ne soient pas supposées.

[1] *Desspreaux*, Art Poëtiq.



LETTRE CXLI.

Suite du Dialogue, entre HARDOUIN & JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

QUELQUE incommodé que vous me trouviez, j'examinerai encore quelques-unes de vos critiques; elles sont toutes si absurdes, que, sans me donner la peine de les choisir, je prendrai les premieres qui s'offriront à mon esprit. Vous vous mêliez de critiquer les Poëtes, & vous n'aviez pas les premieres notions de la poésie, ou du moins écriviez-vous comme si vous ne les aviez point. Par exemple, dans une *Ode* (1),

[1] O nata mecum Consule Manlio !
Seu tu querelas, sive geris jocos,
Seu rixam, & insanos amores,
Seu facilem, pia testa, somnum.
O nata mecum testa !

Dictum ridicule, cum sensus obvius talis dicti sit ætatem amphoræ eamdem ac Vatis esse; nec tamen laudari soleat amphora vetustus, sed vini; Nec verò gerit amphora querelas vel jocos, seu rixam vel somnum, sine vino. *Harduin. Oper. Var.* pag. 349.

Horace dit : *O ma chere bouteille, née, ainsi que moi, sous le Consulat de Manlius! Il est ridicule*, dites-vous, *de vanter l'ancienneté d'une bouteille. C'est de la vieillesse du vin dont on doit faire cas.* La belle remarque! Voyons encore ce que vous ajoutez peu après. *Ce n'est pas la bouteille qui cause les querelles, c'est le vin.* Il falloit que vous en eussiez beaucoup bu, ou que vous fussiez dans le délire, lorsque vous faisiez de pareilles remarques. Hé quoi! dans tous les Poëtes nos contemporains, n'aviez-vous pas vu cent fois employer des expressions que vous condamnez, & qui vous font croire les Odes d'Horace supposées? Ne connoissiez-vous pas les charmantes Cantate de Fusilier? N'aviez-vous pas vu dans celle de Bacchus & de l'Amour?

Quand Bacchus nous livre la guerre,
Gardons-nous bien de fuir ses coups,
C'est dans la bouteille & le verre,
Qu'on trouve des plaisirs si doux.

Que penseroit-on d'un homme qui diroit aujourd'hui que cette Cantate n'est point de Fusilier, parce que ce n'est pas dans le verre & la bouteille, mais

dans le vin, qu'on trouve les plaisirs, & qu'un bon Poëte, comme lui, n'a pu se servir de ces expressions vicieuses ? On traiteroit un pareil critique de fou & d'homme qui n'a pas le moindre goût de la poésie galante & badine. Appliquez-vous ce qu'on lui diroit, & passons à une autre de vos critiques. Pour celle-ci, elle est la plus impertinente de toutes. *Oui, Posthume, mon cher Posthume*, dit Horace, *nos jours s'écoulent rapidement, & les plus belles qualités, la piété, la droiture, ne peuvent éloigner la vieillesse, ni reculer l'instant de notre mort*. La répétition du mot de *Posthume* vous choque étrangement. Il est ridicule, dites vous, de répéter deux fois le même mot. Ne seroit-il pas déplacé & risible, ajoutez-vous, de dire *Tytire, Tytire, nos ans s'écoulent* ? Le mot de *Tytire*, que vous avez écrit (1),

[1] Eheu fugaces, Posthume, Postume,
Labuntur anni! nec pietas moram
Rugis & instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti....

...Inepte prorsus, nec nisi metro cogente nomen iteratum Posthumi est. Nam cui placere possit, Eheu fugaces, Tytire, Tytire; vel Mæcenas, Mæcenas, vel Auguste, Auguste, labuntur anni ? *Id. ibid.* pag. 341.

vous devoit faire prendre garde à la sottise que vous disiez, & vous auroit dû rappeller que ces Poëtes se servent élégamment de cette répétition dans certains endroits. Ainsi Virgile, dans un ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui, dit : Ha ! Coridon, Coridon, à quelle folie t'es tu livré !

Ha ! Coridon, Coridon, quæ te dementia cœpit !

Dans des endroits tendres, ou qui marquent les regrets, cette répétition est fort noble ; nous sentons même qu'elle est puisée dans la nature, & rien n'est plus ordinaire que de voir un amant dire à sa maîtresse : Ha ! *Angélique, Angélique, vous me trahissez !* De même un homme, frappé de la rapidité avec laquelle notre vie s'écoule, dira fort bien à son ami : *Ah* ! *Posthume, Posthume, nos jours s'éclipsent comme l'ombre* (1) !

[1] *Un des meilleurs Poëtes que la France ait aujourd'hui, a dit :*

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.

Voltaire, Henriade, Chant VII. vers. 200.
La répétition Il est, il est, *est très-naturelle.*

Je

Je vois qu'il vous tarde que je finisse l'examen de vos remarques ; mais je ne puis, en vérité, oublier celle qui se présente à mon esprit, tous les mots répétés dans les vers vous blessoient horriblement. Dans la II *Ode* du IV *Livre*, Horace dit (1) que lorsque César entra vainqueur dans Rome, lui, ainsi que tous les Romains, célébreront un si beau jour, & s'écrieront plusieurs fois : *Triumphe*, *triumphe*. Le mot latin de *Io triumphe*, répond à nos *Vive Louis*. Vous trouvez cette répétition pitoyable, & vous croyez que c'est une médaille de Trajan qui a donné cette idée aux faux Horace. On lit sur cette médaille, *Trajan Empereur*, *Empereur*

[1] Tuque, dum procedis, Io triumphe !
Non semel dicemus, Io triumphe !
Civitas omnis, dabimusque Divis
Thura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum perse triumphum, tum geminatio illius dicti, *Io triumphe*, penuria melioris, quo versum clauderet. Ficta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani Imp. in quo scriptum est, *hinc Tri*, *inde ump*. in medio autem laurus, ad cujus latus utrumque Io est, hac sententiâ *Trajanus Imperator*, *Imperator optimus* : *Urbis Massiliæ Protector*, *Imperator optimus*. En unde ficta acclamatio : Io *triumphe*, a cohorte nimium festinante, cum eruditionem vellet ex nummis colligere. *Id. ibid.* pag. 352.

très-bon, *Protecteur de la ville de Marseille*, *Empereur très-bon.* Ces mots répétés, dites-vous, ont été la cause de la répétition de *Io triumphe* ! Actuellement qu'il ne nous est plus permis de déguiser nos sentiments, avouez, mon ancien Confrere, qu'il falloit que vous extravaguassiez tout-à-fait lorsque vous couchiez sur le papier de pareilles ridiculités. Eh ! que ne disiez-vous que tous les Poëtes Grecs, qui avoient employé dans leurs Odes de semblables exclamations répétées, avoient aussi copié des médailles ? Que ne prétendiez-vous que les Poëtes modernes avoient fait la même chose, & que lorsque Rousseau avoit commencé un Epithalame par ces deux vers,

> *Io Hymen, Io Hymenée !*
> *Favorisez cette journée,*

il avoit copié quelque médaille de Trajan, ou plutôt quelque vieille piece de trente sols du temps de Philippe le Bel ? Il falloit que vous vous figurassiez que ceux pour qui vous écriviez, n'eussent pas le sens commun. Il ne faut qu'avoir la plus petite notion de la

Poésie, & la connoissance la plus simple de la Langue Latine, pour sentir combien la répétition des mots *Io triumphe*, est naturelle. Souffrez que je vous récite ici une strophe entiere où ils se trouvent, & que j'appelle du Pere Hardouin vivant & insensé, au Pere Hardouin, forcé, chez les Diacles, de dire la vérité.

> Tuque dum procedis, Io triumphe !
> Non semel dicemus, Io triumphe !
> Civitas omnis Dabimusque Divis
> Thura benignis.

Vous aviez de l'érudition, mon cher Confrere; mais vous n'aviez aucun goût, point de délicatesse, point de légéreté, point de finesse; vous vouliez juger des ouvrages des plus grands Poëtes, & vous n'aviez aucune connoissance des beautés de la Poésie. On pouvoit vous appliquer ce qu'a dit, depuis vous, un excellent Auteur (1): *Pour juger des Poëtes, il faut sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même, de calculer en Mathématicien la propor-*

[1] *Voltaire*, Essai sur le Poëme Epique.

tion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame. Si vous aviez pensé aussi ensément que cet Auteur, vous ne vous seriez point mêlé de décider sur des matieres où vous étiez un véritable ignorant ; vous n'auriez point dit qu'il falloit (1) que le faux Horace qui a fait les *Odes*, n'eût jamais eu aucune connoissance de l'*Enéïde*, parce que l'Auteur de l'*Enéïde* fait aborder la flotte d'Enée en Sicile & en Lybie, & que l'autre la fait aller tout droit dans la mer de Toscane. Un écolier qui connoît tant soit peu les regles épiques, ne sait-il pas qu'un Poëte est le maître, dans un Poëme, de feindre des événements purement imaginaires pour orner son

[1] Gens quæ cremato fortis ab Ilio.
Jactata Tuscis æquoribus, sacra,
Natosque, maturosque patres,
Pertulit Ausonias ad urbes.

Immo vero, non ab Ilio cremato, sed ante obsessum, *Ausonii Troja gens missa coloni* fuere, ut Virgilius cecinit in Georgicis. *Maturi patres*, pro *senes*, inepta & puerilis ad versum explendum circumlocutio est. Denique classem Trojanam jactatam in Tusco mari fuisse, non equidem negaverim : sed si ita est, non vidit Æneidem Pseudo-Horatius, quæ jactatam Æneæ classem, non Tusco mari refert, sed in Siculo Libycoque ultra Siciliam, *d. ibid.* pag. 353.

ouvrage, & de faire parcourir des pays à son héros, où il n'alla jamais? Que diroit-on d'un homme qui prétendroit que l'Auteur de *Télémaque* n'avoit jamais lu l'Odissée, puisqu'il prête à Ulisse certaines choses qui ne sont point dans le Poëme Grec? Il faudroit donc que les Poëtes se copiassent toujours les uns les autres, s'ils devoient suivre la vérité de l'Histoire, ou passer pour n'avoir pas lu ceux qui ont écrit des ouvrages qui y étoient conformes. L'Auteur de la *Henriade*, qui fait passer Henri IV en Angleterre, où il ne fut jamais réellement, n'auroit donc pas ouvert un seul volume, & ignoreroit tout ce qu'ont écrit les Auteurs contemporains de ce Prince.

En voilà assez, je n'ajouterai plus qu'un mot. Je ne sais pas pourquoi vous ne vous êtes pas contenté de supposer deux Horace, & qu'il vous a plu d'en mettre quatre (1) au lieu d'un seul.

[1] Alterius Vatis istud esse opus de *Arte Poëtica* arbitramur, quam sunt Libri *Carminum*, vel *Epodon*; ita ut nisi me mea fallit conjectatio, non unum jam Horatium habeamus, sed omnino quatuor. Primum antiquissimum & genuinum, qui *Sermones* scripsit & *Epistolas*, tres reliquos, recentes ac suppositos quamvis ejusdem ævi: unum a

Vous prétendiez que le véritable étoit l'Auteur des *Satyres* & des *Epîtres*, que le second avoit fait les *Odes*, le troisieme les *Epodes*, & le quatrieme l'*Art Poëtique*. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que vous souteniez que l'*Art Poëtique* avoit été fait par un Poëte du quatorzieme ou du quinzieme siecle; qu'il étoit plein (1) de *Gallicismes*. Il y a grande apparence qu'on connût, & qu'on pratiquât alors les regles qu'Horace a données; il y paroît par les pitoyables ouvrages des Poëtes de ce temps. Je le répete, il falloit que vous prissiez les hommes pour des imbécilles. Notez, s'il vous plaît, que vous reconnoissiez que l'*Art Poëtique* est un excellent ouvrage (2). Je crois

qui *Carmina* scripserit, alterum qui Librum *Epodon*, tertium qui de *Arte Poëticâ* ad Pisones. *Id. ibid.* pag. 361.

[1] Cui lecta potenter erit res,

Et potenter pro secundum vires, & res pro argumento dicitur inepte. *Potenter*, *puissamment*, Gallicismus est.

[2] Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a vena ingenioque Horatii, tamen longe superat diligentia & dicendi facultate Scriptores *Carminum* & *Epodon* : aut si scripsisse idem *Carmina* existimandus est, hic vicit seipsum. *Id. ibid.* pag. 362.

m'être dégagé de ce que je vous avois promis : si vous n'êtes pas content de votre portrait, ce n'est pas ma faute, il est peint d'après nature.

LETTRE CXLII.

Suite du Dialogue, *entre* HARDOUIN & JÉROME XAVIER.

HARDOUIN.

JE vous ai écouté avec beaucoup de patience, & sans vous interrompre ; je me flatte que vous voudrez bien agir de la même maniere. Je vais, à mon tour, faire l'analyse des ouvrages que vous avez supposés.

Dans le *faux Evangile* que vous avez publié en Perse, & dans l'*Histoire de S. Pierre* que vous avez écrite, votre but a été d'établir tous les faux miracles qu'on lit dans les *Légendes*, d'autoriser toutes les Traditions les plus fausses, & d'établir la primauté du Pape sur les ruines de l'Ecriture. Je crois que si je prouve clairement ces trois griefs, vous ne me disputerez plus

d'être moins criminel que vous. Je commence par examiner le premier, & je vois que vous avez inséré dans votre *Evangile* apocryphe toute la fable que les Dominicains, avides d'or & d'argent, ont inventée sur la Magdelaine. Non-seulement vous assurez qu'elle alla réellement en Provence où elle mourut; mais vous racontez toutes les histoires qu'ont débitées les Moines, & vous assurez que les Anges la portoient sept fois par jour dans le Ciel (1). Voilà des voyages qui sont, pour le moins, aussi mal autorisés que mes critiques, & je ne comprends pas comment vous avez osé insérer une pareille fable, aussi contraire au bon sens & à la Religion,

[1] Et postquam Jesus-Christus in Cælos ivisset, Judæi ipsam [*Magdalenam*] è Regione sua ejecerunt, & navi impositam relegarunt. Illa eadem navi ad Emporium, Massiliam dictum, quod in Regno Franciæ est, pervenit, atque in illa terra Christum & Evangelium ejus prædicavit, multosque ad Religionem ejus perduxit. Tunc montem quemdam elegit, ibique trigenta annis cum summa abstinentia & cultu meditationis in Crypta vixit, & singulis diebus septies eam Angeli in Cœlos portabant *Historia Christi, Persice conscripta, simulque multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xavier, Soc. Jesu, Latine reddita, & animadversionibus notata, a Ludovico de Dieu*, Part. II. pag. 254.

dans

dans un livre auquel vous aviez donné le titre d'*Histoire de la Vie de Jesus-Christ*. Je m'étonne qu'en faisant la relation du voyage de la Magdelaine à Marseille, vous n'ayiez pas fait mention des contes qu'on débite sur Saint Maximin, que les Dominicains lui donnent pour Ecuyer dans sa route.

Venons au second grief qui regarde les fausses Traditions. *La nuit de la naissance de Jesus*, dites-vous, *il arriva à Rome deux événements remarquables. Le premier, c'est qu'une fontaine d'huile parut tout à coup au milieu de la ville; qu'elle coula plusieurs jours, & forma un torrent qui s'alla jetter dans la mer. Le second, c'est qu'on ferma le Temple de Janus* (1). Baro-

[1] Ita nocte nativitatis, duæ res mirandæ contigerunt. Una, quod eodem tempore quo Christus Betlehemi natus est, in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit, & torrens factus, Mari se conjunxit, & aliquot dies perduravit. Hoc signum erat natum esse in mundo Christum, fontem misericordiæ, & restauratorem necessitatum & ægritudinum egentium. Altera, quod quoniam Octavius Cæsar victoriosus bello fuerat, & super mundum judicium & dominum cui summa tranquillitate & securitate exercebat, in signum hujus, clauserunt fores Templi Numinis sui, cui nomen Janus, id est Dominus claudendi & aperiendi opera,

nius & les autres Savants qui ont parlé du premier prodige, conviennent tous que, s'il est vrai qu'il soit réel, il est arrivé environ trente-sept ans avant la naissance du Messie. Et quant aux portes du Temple de Janus, le même Baronius montre que c'est-là une fausse Tradition; & Jean Louis de Dieu, votre critique, a prouvé que la premiere fois que le Temple de Janus avoit été fermé, c'étoit vingt-huit ans avant que Jesus fût né; la seconde, vingt-trois ans; la troisieme, huit ans; & la quatrieme, sous l'empire de Néron, long-temps après sa naissance (1). Vous voilà donc

præsertim in negocio belli. Nam istæ fores antea apertæ fuerant in signum quod pax non esset. *Idem*, ibid. Part. I. pag 70.

[1] Baronius, in *Appar. ad. Annal. Eccles.* tradit ex Eusebio contigisse id tertio Triumviratus anno, id est 37. circiter ante natum Christum annis. Ergo non ipsa Nativitatis nocte. Vide & Jesuitam Barradium *Concord. Evangel* l. 8 c. 13 Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negocia, præcipue belli significat) hactenus apertas, in signum universalis pacis clauserint. Et hoc negat Baronius ibidem contigisse ipsa Nativitatis Christi nocte. Merito sane: nam id Ciceronis, tunc Consulis, jussu factum, cum devicto ab Augusto mortuoque Antonio, deditaque à Cleopatra Ægipto, Nuncium Romam esset delatum, quod 28. circiter ante natum Christum annis accidit. Secundo clausum est ab Augusto, Junio

encore convaincu d'autoriser les Traditions les plus fausses dans votre faux *Evangile*.

Passons à l'article des Papes. Je ne m'arrêterai pas à tous les mensonges que vous avez dits dans l'*Histoire de S. Pierre*, pour établir l'autorité Papale. Je vous aurois passé ces impostures, dont j'ai moi-même été coupable, si vous ne les aviez insérées que dans l'*Histoire* apocryphe de cet Apôtre ; mais je ne puis souffrir que vous les ayiez répandues dans votre *Vie de Jesus-Christ*, & que vous ayiez effrontément corrompu & altéré les véritables Ecritures, en faisant faire des actions au Messie, dont les Ecritures ne font aucune mention. *Le Christ*, dites-vous, *ne baptisera que Pierre. Pierre baptisera tous les autres Apôtres, & ceux-ci tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ* (1). Appre-

Silano, & Augusto Coss. 23. circiter ante Christum annis. Tertio a Senatu decretum, ut clauderetur, sed orientibus novis bellis impeditum, Julio Antonio. A. L. Fabio Maximo Coss. 8. circiter ante Christum annis. Postea demum diu post Christum, sub Nerone clausum. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Hist. Christi*, pag. 169.

[1] Christus solum Petrum baptizavit ; Petrus reliquos Apostolos, omnes alios qui in Christum

nez-moi de grace, où avez-vous pris ces circonstances ? Aviez-vous donc oublié qu'il n'en est fait aucune mention dans l'Ecriture ? Non, sans doute ; mais vous vouliez, comme le remarque fort bien Louis de Dieu, établir la primauté du Pape (1). Un mensonge de plus ne vous faisoit pas peine, & vous regardiez comme un grand coup de faire baptiser tous les autres Apôtres par St. Pierre.

Jugez à présent si vous ne devez pas être en horreur non-seulement à tous les gens de Lettres, mais encore à tous les véritables Chrétiens. Du moins, si j'ai voulu détruire les anciens Ecrivains ; j'ai toujours respecté l'*Evangile*, & j'ai bien été éloigné de vouloir le corrompre, & en fabriquer un nouveau, rempli d'impostures & d'impertinences. Il faut avouer que vous étiez un plaisant Apôtre, & que vous donnez aux gens

credebant. *Historia Christi Persicè conscripta*, *&c.* pag. 154.

[1] Nihil solidi habet hæc assertio. S. Job. 4. 1. asserit Christum ipsum non baptizasse. Unde ergo Petrum baptizasse scitur ? Et quidem solum ? Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambiegunt. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Historia Christi*, pag. 601.

de sens une grande idée des Missionnaires de la Société.

JÉROME XAVIER.

Si j'ai fait un mauvais livre, du moins est-il encore incertain aujourd'hui dans le monde si j'en suis l'Auteur. Nos Confreres soutiennent fermement que je n'y ai aucune part. Un des plus savants a dit beaucoup d'injures à Jean de Dieu, il l'appelle six ou sept fois de suite *Hollandois*, parce qu'il se figure que ce nom est très-odieux. *Quel est celui*, dit-il, *qui a apporté ce livre en Europe ? C'est un* Hollandois. *Quel est celui qui l'a gardé dans sa bibliotheque ? Un* Hollandois. *Quel est celui qui l'a donné au public ? Un* Hollandois (1). Après cela, n'est-on pas en droit de soupçonner que cet ouvrage a été faussement imputé à un Jésuite par un

[1] Primum, qui probare potest verè ab eo conscriptum illud quidquid est Libri fuisse ? Quid si id neget aliquis ? Quid si Commentum id esse dicat cujusdam hominis & illius Societatis inimici ? Vides profecto, Lector, quam non sit absurda suspicio : sic enim se res habet. Qui sunt illi, a quibus Schedæ istæ descriptæ, & ex Oriente ultimo in Europam apportatæ sunt ? *Batavi.* Quis has in scriniis suis conservavit ? *Homo Batavus.* Quis in publicum edidit ? *Batavus.* Vid. *Petavium de Incarnat.* Lib. XIV. 7.

ennemi de la Société ? On ne peut point, au contraire, révoquer en doute si vous êtes l'Auteur des œuvres posthumes qui ont paru sous votre nom. Nos Confreres ont été forcés d'en convenir, & tout ce qu'ils ont pu faire, pour éviter l'indignation du public, c'est de publier qu'ils les désapprouvoient.

HARDOUIN.

Vous vous flattez en vain qu'on doute encore aujourd'hui que vous soyez le véritable Auteur du faux *Evangile* qu'on vous impute. Tous les Savants, soit Catholiques, soit Réformés, se réunissent en ce point. Le docte Fabricius a donné une verte réprimande à votre défenseur le Pere Petau ; il se moque de la hardiesse qu'il a eue de nier un fait avéré, & de la puérile déclamation par laquelle il croit obscurcir la vérité (1). Le savant Richard Simon

[1] Unum adhuc supererat ut Dionysius Petavius etiam auderet negare bona fide Dieusium Batavum egisse, nec scripta illa Xaverii esse : sed frigidæ Petavii declamatiunculæ, & inani suspicioni oppones Bibliothecæ Jesuiticæ Autores, nec Batavos illos, nec Societatis suæ inimicos, qui etsi Animadversiones Ludovici de Dieu pro humanitate sua rogo dignas hæreticasque prononciant, Historias ipsas tamen Xaverii esse minime difficen-

n'a pas hésité à vous attribuer les deux ouvrages que vous pensez pouvoir désavouer. *Je ne crois pas*, dit-il, *qu'on doive mettre au nombre des Versions du Nouveau Testament, écrites en Persan, le Livre du Pere Jerôme Xavier, Missionnaire Jésuite, qui contient la* Vie de Jesus-Christ. *On ne peut nier qu'il n'eût été plus à propos de traduire en Persan le Texte pur des Evangiles, que de donner un mêlange de ces Evangiles & de Pieces apochryphes sous le titre de l'*Histoire de Jesus-Christ. *Jerôme Xavier a aussi composé un ouvrage semblable, intitulé, l'*Histoire de St. Pierre, *qui n'est pas écrite avec plus d'exactitude* (1). Voyez si après des attestations pareilles, beaucoup de gens doutent encore que vous soyez le véritable Auteur d'un faux *Evangile*. La Société elle-même en convient aujourd'hui; ainsi, de quelque maniere que vous tourniez les choses, vous êtes toujours cent fois plus criminel que moi.

tur. *Fabricii Codex Apochryph.* Tom. II. Paragr. 35. pag. 820.

(1) *Richard Simon, Hist. Critiq. du Nouv. Testam.* Liv. II. Chap. XIV. pag. 206.

LETTRE CXLIII.

Fin du Dialogue, entre HARDOUIN & JÉROME XAVIER.

HARDOUIN.

JE vois que vous souffrez impatiemment que j'apprécie d'une maniere si juste les Ouvrages que vous avez supposés; il faut pourtant que je vous rappelle encore quelques-uns des endroits qui choquent le plus, & qui ont fait crier le Public, non-seulement contre vous, mais contre tous nos anciens Confreres, parce qu'on a cru y entrevoir que vous établissiez des faits que le Corps de la Société semble favoriser. Tout le monde se plaint qu'ils cherchent à faire rendre à la Vierge un culte aussi grand qu'à son Fils; qu'ils débitent à ce sujet mille contes fabuleux; qu'ils publient plusieurs Livres pour abuser de la trop grande crédulité de leurs dévots, & sur-tout de la foiblesse de leurs dévotes. Vous êtes entré parfaitement dans leurs idées;

car les Evangéliſtes, attentifs à parler des miracles & des préceptes de *Jesus-Christ*, n'ont pas cru qu'il fût néceſſaire de remplir leurs Ouvrages de digreſſions inutiles, & de faire le portrait de la beauté de la Vierge. Vous avez ſuppléé habilement à leur ſilence; & composant un Roman que vous vouliez faire paſſer comme un Evangile, vous avez cru vous devoir conformer aux regles de ces ſortes de Poëmes, & faire de la Vierge (1) un portrait imaginaire, tel que ceux des héroïnes de la Calprenede. Il eſt vrai que malgré

(1) Nunquam ex Evangeliſtis (quippe qui ſolius Chriſti, non Mariæ, ſervi ac præcones erant) didiciſſent, Indi cujus ſtaturæ, formæ ac ſpeciei fuerit Virgo. Intererat tamen, ad ſalutem credo, ſcire Noſter ergo ſic eam depingit : *Maria fuit mediocris ſtaturæ, triticei coloris, contracta facie, oculis magnis & ad cæruleum vergentibus, capillis aureis, manibus digitiſque longis, pulchra forma, in omnibus proportionata, loquela convenienti, proſpectu verecundo & eleganti, amabili amictu, pauperculo & mundo. Tanta in vultu ejus majeſtas apparebat, ut impio cuidam & formidabili, vultum ejus intuenti, contigerit colligere ſe & retrahere, & in alium mutari virum.* Miraculum hoc unde habeat, neſcio Cætera & plura ex Ephiphanio recenſet Nicephorus Lib. II. Cap. XXIII Quæ omnia, quum non tantum divinæ non ſint veritatis, ſed & dubiæ admodum fidei, digna non erant quæ divinis & indubitatæ fidei Evangelicis Scriptis aſſuerentur. *Hiſtor. Chriſt. &c.* pag. 557.

tous vos efforts vous êtes resté au-dessous de vos modeles ; & puisque vous vouliez vous mettre au rang des Scuderi & des Combreville, vous deviez tâcher d'écrire entiérement dans leur goût. Le portrait que vous faites de la Vierge, ressemble parfaitement à celui que Chapelain a fait de la Pucelle d'Orléans. Voici comment parle ce Poëte :

On voit hors des deux bouts de ces deux courtes manches,
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitoient l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Vous vantez fort aussi les mains & les doigts longs de la Vierge. Cela fait des mains seches ; vous auriez pu lui en donner d'autres. Je ne sais point aussi pourquoi vous lui faites les cheveux couleur d'or, & les yeux à demi blancs ; tout cela est fort mal imaginé, & ne forme point une belle personne. Quant à ce que vous dites que son air étoit si doux & si rempli de majesté, qu'il étoit impossible qu'un pécheur la

regardât ſans ſe repentir de ſes fautes, il eſt fâcheux que l'Ecriture ne diſe rien de cela. Votre Critique s'eſt fort récrié ſur le prétendu miracle; avouez qu'il a eu raiſon de dire que vous auriez dû reſpecter l'Ecriture & ne point allier les faits que vous en avez tirez, avec ceux que vous forgiez, ou que vous empruntiez de quelques Auteurs, auſſi peu judicieux & véridiques que vous.

Ce n'eſt pas dans le ſeul portrait que vous avez fait de la Vierge, que vous avez donné priſe à vos ennemis, ils ont eu bien plus de raiſon de ce que vous avez dit ſur ſon accouchement; car non content d'avoir fait dans votre faux Evangile une longue hiſtoire ſur l'Immaculée Conception, vous avez prétendu (1) que l'accouchement de la

(1] Audi nunc rurſus ſollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum. *pag.* 59. *Virgo nullum in hoc partu dolorem ſenſit, ſed multum gaudii & refocillationis ſpiritualis. Et ſicut abſque diſpendio virginitati in uterum matris intravit, ſic ſummâ cum integritate ejus, non adaperta via, exivit: ſicut radius ſolis ex orbe tranſit, abſque ut eum frangat. Voluit enim Filius hic dominice naſci, & Matri ſuæ, quæ propter ſe multa eſſet paſſura, id gaudii & honoris dare, ut ab omnibus fœminis diſtincta, & Virgo eſſet, & Mater. Manſit enim*

Vierge avoit été de même *Immaculé*, & que les conduits qui doivent souf-

& in partu, & ante & post partum virgo. Quid sibi illa volunt. *sicut absque dispendio virginitatis in uterum matris intravit*? Aliunde ne ergo Christus, sicut radii solares per vitri soliditatem sine ulla vitri læsione, sic per integra Virginis claustra in uterum transiit? An in castra Anabaptistarum noster obiit, qui semen aliquod cœleste in uterum Virginis delatum volunt, unde natura ejus humana sit formata? Non transiit in uterum, qui ex solius Virginis semine ac sanguine intra uterum contento in utero est conceptus Nisi fortassis transitum dicas, quo per venas & vasa spermatica sanguis & semen muliebre in uterum transeunt. Quod hic locum non habet, quia & antequam Christus conciperetur, sacra Virgo in aliarum fœminarum morem naturali isti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res sic se habet, ut & temerarius sit qui matricem Virginis in partu adapertam neget, neque in virginitatem ejus ullatenus sit injurius, qui id statuat. Virginitatem ne lædit, quod singulis mensibus sanguini expurgando se pandat vulva? Cur eam magis lædat, quod fœtui proferendo idem faciat? Si Sixtum Senensem *S. Bibliotheca Lib. VI. Anno.* 136. & 137. consulere animus est, reperies Origenem, Ambrosium, Tertullianum, vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes, idque ex loco *Luc.* II. *vers.* 23. quibus addo Nicephorum *Lib.* I. *Cap.* XII. Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut dubitarunt? Virgo esse definit, non cui uterus aperitur, sed cui ex viri coïtu aperitur. Ab eo quæ intacta manet, virgo manet. Sed & Origenem ibidem citat Sixtus, qui ex loco *Luca Cap.* II. 22. purgatione Mariam eguisse intrepide statuit. Ideo ne eam virginem negavit? Aut virgo non est, quæ a menstruo sanguine purgati opus habet? Si hæc & similia ad honorem Mariæ Virginis pertinent, mirum sane tam negligentem Matris suæ fuisse Christum, ut quæ Xaverius

frir pour donner naissance aux enfants, avoient toujours été fermes chez la Vierge, lors même qu'elle mit *Jesus* au monde. " Dieu, dites-vous, voulut don-
„ ner cette marque d'amour a sa mere,
„ & la distinguer de toutes les femmes;
„ en sorte qu'elle fût vierge avant l'en-
„ fantement, & qu'elle demeurât vier-
„ ge pendant l'enfantement, & après
„ l'enfantement. „ Louis de Dieu a raison de vous traiter de fanatique & d'Anabaptiste. Je ne rappellerai point ici toutes les raisons qu'il apporte pour réfuter votre extravagante opinion, je me contenterai de vous dire avec lui, que les Peres de l'Eglise ont formellement enseigné que l'accouchement de la Vierge avoit été semblable à celui des autres femmes, & que les parties du corps avoient essuyé les mêmes accidents. Ce n'est pas qu'ils aient prétendu pour cela que la Vierge avoit jamais cessé de l'être; car ils savoient trop bien que c'est la connoissance qu'une fille a avec les hommes qui lui

tam magnificè prædicat & iterat, in S. Litteris ne attingi quidem curaverit, quin & contrarium de ea scribi voluerit. *Ibid.* pag. 568. & sequent.

ôte sa virginité, & non point les ouvertures intérieures qui peuvent arriver dans sa matriee. Croyez-vous que si votre opinion eût dû être nécessaire à la conservation de l'honneur de *Marie*, les Evangélistes n'en eussent point fait mention, & qu'ils se fussent reposés de ce soin sur vous, qui n'êtes venu que seize cents ans après eux? Il y a dans votre conduite autant d'audace que de folie, d'oser suppléer de votre chef aux saintes Ecritures, & de vouloir vous établir de nouveaux articles de foi. Allez, tous les crimes que vous me reprochez, ne sauroient jamais approcher de celui d'avoir osé falsifier si grossiérement l'Evangile.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que tu puisses trouver dans cette dispute quelque chose qui te plaise.

Je te salue en *Belsébuth*, & par *Belsébuth*.



LETTRE CXLIV.

Le Gnome Salmankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TU sais, sage & savant Abukibak, que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une maniere bien opposée à celle dont on pense sur leur compte dans nos ténébreuses demeures. Ils se laissent séduire par quelques qualités brillantes, & placent au rang des ames les plus fortunées celles de certaines personnes qui sont condamnées à rester plusieurs siecles dans des prisons obscures. Après la mort, les choses changent bien de face; on les voit dans ce monde souterrain dans un point de vue tout différent de celui où on les regarde sur la terre.

Il est peu d'Auteurs qui ne louent excessivement les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens; il n'est point d'année où l'on ne fasse publiquement son panégyrique. Le second retrouve au College Mazarin ce qu'on

donne à l'autre à l'Académie Françoise. Les Régents dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François : tout Paris, & même tout le Royaume, applaudit aux éloges des défuntes Eminences ; cependant elles sont toutes les deux condamnées à rester neuf cents ans dans nos ténébreuses retraites (1) avant d'al-

(1) Je ferai ici une remarque, qui peut-être ne sera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux louanges des Poëtes. Monsieur de Voltaire, dans le VII. *Chant* de son excellent Poëme Epique, place dans les Cieux les deux Cardinaux, que je loge avec juste raison dans le ténébreux séjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que sur le simple portrait qu'il en fait (portrait très-véritable) si jamais gens ont mérité d'être damnés, ce sont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi*, ce sont les termes de M. de Voltaire ; l'autre *souple, adroit, & dangereux ami*, tous deux *cruels à leur patrie*. Voilà de beaux titres pour aller en Paradis ? Comptons après cela, sur la place qu'y donnent les Poëtes.

Henri dans ce moment voit sur les fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats:
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;

ler

ler dans l'heureux séjour des Sylphes.

Le Cardinal de Richelieu supporte impatiemment sa punition, il n'a point quitté en mourant son humeur fiere & hautaine, il souffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit sur la terre. Pour s'en consoler, il a grand soin de se faire réciter, par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens; & quelque usés & ennuyeux qu'ils soient, ils ne l'endorment point. Il les écoute avec autant de plaisir, qu'un Janséniste en a à ouir le récit des Miracles de Saint Paris.

Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfants de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique;
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Henriade Chant. VII. vers 323.

Le Cardinal Mazarin au contraire, se soucie fort peu d'être loué, ni blâmé. Un Poëte l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit fait pendant sa vie, où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. " Mon enfant, lui dit-il, „ évites-toi cette peine; je ne fais pas „ plus de cas des vers dans ce monde, „ que dans l'autre. Si tu avois un „ moyen à me communiquer pour „ trouver quelque grosse somme d'ar- „ gent, à la bonne heure, je te serois „ fort obligé. „ Le Cardinal de Richelieu ayant entendu ce discours, se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont l'avarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion; & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.

Dialogue, entre les CARDINAUX MAZARIN *&* RICHELIEU.

NAZARIN.

Il vous convient peu en vérité de m'accuser d'avoir fait les malheurs de la France. Avez-vous oublié ceux

dont vous l'avez accablée, & dont elle ne pourra jamais se relever ? C'est vous qui lui avez donné des fers, vous avez aboli les privileges de la Noblesse, supprimé les Etats Généraux ; avili les Parlements, appauvri les peuples ; que pouviez-vous faire de pis ? L'on doit vous regarder comme le destructeur des droits & des libertés de votre patrie. Si j'avois fait ce que vous avez exécuté, cela eût pu m'être pardonné. J'étois Italien, rien ne m'obligeoit à sacrifier mes intérêts à ceux des François ; mais vous qui étiez leur compatriote, vous leur enlevâtes leurs plus beaux privileges pour satisfaire votre ambition. Uniquement attaché à la Cour, vous oubliâtes qu'avant d'être Courtisan, vous aviez été François ; & que ce que vous deviez à votre Prince ne devoit point vous empêcher d'aimer votre patrie. Avant vous, le peuple pouvoit porter au pied du Trône les remedes qu'il croyoit utiles à ses maux ; la Noblesse assistoit les Rois de ses conseils ; les Magistrats lui représentoient humblement la nécessité de suivre les loix, & lui expliquoient ce

qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous avez anéanti à jamais ces droits si chers & si utiles, vous avez élevé le despotisme & le pouvoir arbitraire sur les tristes ruines de la puissance Monarchique.

RICHELIEU.

En détruisant les privileges de ma patrie, je l'ai servie utilement : j'ai affranchi le peuple du joug d'une infinité de petits tyrans qui le pilloient impunément Il vaut bien mieux qu'il n'y ait dans un Etat qu'un seul & unique Maître, que deux ou trois cents petits Souverains, qui abusent de leur crédit & de leur pouvoir, qui se liguent ensemble contre leur Maître commun, dès qu'il veut les retenir dans leur devoir. Avant que j'eusse abaissé les Grands, la France étoit toujours à la veille d'être déchirée par des guerres civiles : elle nourrissoit dans son sein un mal dangereux, qui tôt ou tard l'auroit détruite ; les troubles, qui agitoient depuis long-temps le Royaume, ne pouvoient être calmés que par de violents remedes. Pour rendre les François heureux, il falloit les obliger

à vivre tranquillement, & on ne les y pouvoit contraindre, qu'en établissant le pouvoir despotique sur la ruine des Grands & des Cours Souveraines.

MAZARIN.

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante maniere d'excuser les maux que vous avez faits à vos compatriotes. Hé quoi! Pour les rendre heureux, vous n'avez pas cru trouver de meilleurs moyens que de les assujettir à un pouvoir arbitraire? En ce cas-là, je m'étonne que vous n'ayiez pas regardé l'état d'un esclave comme le plus fortuné. N'auriez-vous pas pu abaisser les Nobles, sans mettre la Nation entiere dans les fers? Les Anglois n'ont rien à craindre de leurs grands Seigneurs; cependant le despotisme n'a point lieu chez eux. D'ailleurs, vous croyiez empêcher les guerres civiles: vous avez fort mal réussi dans vos desseins; car peu d'années après votre mort, sous la minorité de Louis XIV. la France fût agitée par de cruelles divisions. Pour rendre les hommes paisibles, il ne faut pas les faire gémir sous un joug.

dur & pénible, qu'ils ne supportent que jusques à ce qu'ils trouvent l'occasion de s'en affranchir. Il n'y a pas de pays, où les séditions soient plus fréquentes que dans les Etats où le Souverain a un pouvoir sans bornes; rarement le regne des Sultans n'est pas marqué par quelque catastrophe. Ainsi, tout le sang que vous fîtes verser à Castelnaudari, à Montauban & à la Rochelle, n'empêcha point que dans la suite le Prince de Condé ne prît les armes, & que le Cardinal de Retz ne se mît à la tête des frondeurs. Je puis vous protester qu'après votre mort, je ne me ressentis point de toutes les exécutions sanglantes que vous aviez faites, & je ne m'apperçus plus de l'abbaissement des Grands, dès qu'ils purent trouver l'occasion de se révolter.

RICHELIEU.

Je m'étonne que vous osiez me reprocher la guerre que je fis aux Protestants, & que vous mettiez au nombre de mes fautes le sang qui fut répandu au siege de la Rochelle. La bonne & saine politique n'exigeoit-elle

pas qu'il n'y eût qu'une ſeule Religion en France ? Depuis près de cent cinquante ans, les deux qui y étoient établies, ſe coupoient la gorge ; il falloit, pour faire finir les meurtres, les maſſacres, les incendies, en détruire une. La raiſon & la politique demandoient que ce fût la plus foible ; heureuſement c'étoit la Proteſtante, & je trouvois par-là un moyen d'exécuter plus aiſément ce que je voyois être abſolument néceſſaire, & qui convenoit au poſte & à la dignité que j'occupois dans l'Egliſe Romaine. J'ai commencé la glorieuſe œuvre que Louis XIV. a perfectionnée.

MAZARIN.

Ni vous, ni ce Roi n'êtes venus à bout de ce que vous prétendiez exécuter. Vous vouliez aſſurer une parfaite conformité de ſentiments parmi le peuple ſur ce qui concerne les matieres de Religion ; mais vous deviez vous appercevoir que cela étoit impoſſible. Pour empêcher les diſputes de controverſe, il falloit bannir les Théologiens ; c'étoit-là le ſeul moyen. Dès que vous ſouffriez ceux d'une Communion,

vous deviez vous attendre qu'ils se déchireroient entre eux, quand ils ne pourroient plus se battre avec leurs anciens adversaires. La chose est arrivée, on a exilé, banni, ruiné les Protestants: à peine ont-ils été détruits, que les Jansénistes leur ont succédé. Cependant ceux qui sont sortis du Royaume, ont porté ailleurs son or, ses richesses & ses manufactures. Le bannissement des Protestants a plus été fatal à l'Etat, que la perte de deux Provinces. Les François réfugiés n'ont pas médiocrement contribué aux pertes qu'essuya Louis XIV. dans les dernieres années de sa vie; voilà cette grande œuvre qu'il a perfectionnée, & que vous aviez commencée. J'étois trop habile, & je connoissois trop bien les hommes, pour entrer dans une entreprise aussi inutile & aussi infructueuse.

RICHELIEU.

Quoique vous condamniez les grandes choses dont je suis venu à bout, vous ne pourrez cependant refuser à mes qualités personnelles l'éloge qu'elles méritent. Je fus le pere des Gens de Lettres,

Lettres, j'établis la premiere & la plus célebre des Académies. J'étois généreux, intrépide, & presque aussi bon Soldat que savant Théologien. J'abaissai la Maison d'Autriche, & celle de Bourbon doit naturellement me considérer comme le génie tutélaire qui lui aide à prendre le dessus pour toujours sur sa plus mortelle ennemie. Ce sont-là des faits glorieux dont tous les Historiens conviennent; mais vous, qu'avez-vous fait qui puisse mériter l'estime de la postérité? Vous étiez fourbe, avare, poltron, &, qui pis est, voleur. Vous fîtes prier le Roi, en mourant, de vouloir bien vous pardonner de lui avoir pillé plusieurs millions. Ce Prince vous répondit qu'il vous donnoit tout ce que vous pouviez avoir pris, & que vous mourussiez tranquillement. L'aveu de votre vol est la seule belle action que vous ayiez faite. Pour exécuter quelque chose digne de louange, il a fallu que vous avouassiez que vous étiez un fripon; car je ne compte point toutes les ruses que vous avez mises en usage contre le Prince de Condé & contre le Cardinal de Retz, comme des faits

bien éclatants. Vous étiez, si vous voulez, un habile fourbe, & puis c'est tout.

MAZARIN.

Je pourrois vous dire qu'il fallut autant de génie & de politique pour venir à bout de vaincre tous mes ennemis, de les obliger à sortir du Royaume, & d'implorer enfin ma clémence, que pour faire périr, sur un échafaud, tous ceux que je n'aimois point, comme vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il falloit du moins avoir plus de douceur, & moins de cruauté. Mais je ne veux point chercher à faire mon éloge : jamais les louanges n'ont été mon foible. Quant à vous, vous flattiez & payiez les Savants, parce que vous vouliez qu'ils prônassent sans cesse votre mérite. Dès qu'ils ne vous louoient point assez, vous les disgraciiez; vous étiez même jaloux de leur gloire, & vous persécutâtes Corneille, parce qu'il faisoit mieux des vers que vous. De quoi diable vous étiez-vous avisé de vouloir devenir Poëte ? Voilà une belle qualité pour un premier Ministre ! Vous vantez votre

ſcience dans la Théologie ; ma foi, vos livres de controverſe ne valoient guere mieux que vos poéſies. Aujourd'hui on ne les voit que chez les beurrieres. On les trouvoit fort beaux lorſque vous viviez, parce qu'il eût été très-dangereux d'en juger autrement. Vous ne pardonniez jamais la plus légere offenſe; &, abuſant de votre autorité, vous la puniſſiez du plus cruel ſupplice, témoin ce pauvre Grandier, Curé de Loudun, que vous fîtes brûler comme ſorcier, pour avoir eu quelque démêlé avec vous lorſque vous étiez ſimple Abbé. Peut-on rien voir de plus affreux? Quant à ce que vous dites de la Maiſon d'Autriche, il eſt vrai que vous lui avez porté de rudes coups, mais votre intérêt propre vous conduiſoit beaucoup plus que celui de l'Etat; & pluſieurs fois des Généraux, qui étoient vos favoris, ſe ſont laiſſé battre pour favoriſer vos deſſeins, & pour obliger Louis XIII à recourir à vous. Je vous demande ſi de pareilles manœuvres ſont celles d'un honnête homme. Vous avez bien fait d'établir une ſociété perpétuelle de complimenteurs & de faiſeurs de panégyri-

ques ; sans cela, vous couriez risque d'être beaucoup moins loué après votre mort que vous ne l'aviez espéré.

RICHELIEU.

Malgré les reproches que vous me faites, on me regarde encore aujourd'hui, dans toute l'Europe, comme le plus grand Ministre qu'il y ait eu, & comme infiniment au dessus de vous.

MAZARIN.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis. On vous donne sur moi la préférence, cela est vrai : on vous regarde comme un grand & vaste génie, vous l'étiez aussi ; mais on n'estime pas plus votre probité & votre candeur que la mienne ; c'est-à-dire, qu'on nous regarde comme deux illustres fourbes, qui sacrifioient toutes les vertus à leurs intérêts ; au lieu que l'univers entier n'a qu'une voix sur le mérite éminent du Cardinal qui gouverne aujourd'hui. Il a rendu à Louis XV des services plus considérables que ceux que vous rendîtes à Louis XIII, & cependant la noblesse & le peuple n'ont qu'à se louer de la sagesse & de la douceur de son ministere. Il a aggrandi le Royaume

de deux provinces, il a fait un Prince de la Maiſon de Bourbon, Roi de Naples & de Sicile; il a entrepris une guerre juſte, l'a ſoutenue glorieuſement, & terminée à la gloire de ſon Maître & de ſa patrie. Il a donné la paix à l'Europe, & la vertu, la candeur & la bonne foi, ne l'ont jamais abandonné dans l'exécution de ces entrepriſes, ſi périlleuſes pour la probité d'un Miniſtre.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CXLV.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LES anciens Philoſophes, ſage & ſavant Abukibak, ont attribué à pluſieurs cauſes l'antipathie & la ſympathie qu'on apperçoit entre les corps animés ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choſes étoient produites par cette antipathie & cette ſympathie (1), & que la paix ou l'inimitié

[1] " C'étoit particuliérement l'opinion d'Em-

qui régnoit parmi elles, formoient leur génération & leur corruption. Cette

„ pedocle, qui vouloit que tous les êtres fussent
„ produits & conservés par l'accord des quatre Elé-
„ ments, & détruits par leur désaccord.

Hæc autem illi visa sunt ac placita, Elementa esse *quatuor*; *ignem*, *aquam*, *terram*, *aërem*; amicitiamque, quâ copulentur, & discordiam, quâ dissideant. Ait autem sic.

Jupiter albus, & alma *soror* Juno, atque potens
Dis,
Et Nestis, lacrymis hominum quæ lumina complet.

Jovem ignem, Junonem terram, Aidoneum aërem, Nestin aquam dicens, & hæc ait assiduas versare vices desinere nusquam, estque æter nus juxta illum hic rerum ordo. Denique infert:

Nonnunquam connectit amor simul omnia rursùs
Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.
Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Philosoph Lib. VIII. in vit Empedocl. Segm. 76.

L'opinion d'Empedocle a paru très-probable à plusieurs Anciens. Cicéron semble l'approuver; il veut même que les hommes puissent en connoître la vérité par l'expérience, & découvrir que les masses qui composent l'Univers, s'entretiennent entr'elles par une espece d'amitié, & se dissipent par leur désaccord.

Agrigentinum quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum naturâ totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. *Cicer. de Amicit.* Cap. VII.

opinion étoit fondée sur un raisonnement assez spécieux. La *contrariété*, disoient ces Philosophes, *qu'on découvre dans les éléments, est évidente. L'eau est ennemie du feu, elle le détruit, le dissipe & l'éteint, parce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide. Ces deux éléments sont donc totalement opposés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau, au contraire, sympathise avec la terre, en ce qu'elles sont froides toutes les deux ; mais elles sont contraires, en ce que l'eau est humide, & la terre seche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cause de leur sécheresse, & une opposition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainsi, entre tous les éléments il y a une antipathie, & néanmoins une sympathie à plusieurs égards. Or, toutes les choses, soit animées, soit inanimées, sont composées des éléments ; donc il est nécessaire qu'il y ait entre elles une sympathie & une antipathie plus ou moins forte, selon que la matiere de certains éléments domine en elles.*

C'est-là la maniere dont les Anciens

expliquoient les effets ſurprenants que nous voyons tous les jours; mais la Phyſique, cultivée & pouſſée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du temps des Grecs & des Romains, nous a appris que l'antipathie & la ſympathie des éléments ne ſont que le rapport & la convenance qui ſe trouvent entre la ſubtilité, la figure, & la dureté des corps mis en mouvement, & déterminés par un premier mobile. Nous ſavons que le feu n'eſt point chaud, que la terre n'eſt point froide, & que les qualités ne ſont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brûle & nous cauſe de la douleur, parce que ſes parties légeres, pénétrant dans les pores de la chair, dérangent, par leur mouvement violent, l'ordre de celles du corps, & nous font ſentir une ſenſation de douleur, à laquelle nous avons donné le nom de brûlure. L'eau nous paroît froide, parce qu'elle excite dans nous un ſentiment oppoſé à celui du feu; ſes parties agiſſant avec peu de vigueur, & s'inſinuant ſans cauſer aucun dérangement. Cette antipathie entre les élé-

ments est donc imaginaire, & leurs corpuscules n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à la matiere (1).

(1) Quoique presque tous les Philosophes anciens aient cru que les qualités sensibles étoient attachées aux corps par leur nature, il y en a eu cependant parmi eux qui ont connu, aussi bien que les modernes le connoissent aujourd'hui, que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à l'essence de tous les corps. C'est la différente maniere dont ces corpuscules agissent sur nous, qui fait que nous sentons du froid, du chaud. Ils sont eux-mêmes sans goût, sans froideur, sans chaleur. Ecoutons parler Lucrece.

Sed ne fortè putes solo spoliata calore
Corpora prima manere : etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omninò, calidique vaporis :
Et sonitu sterila, & succo jejuna feruntur;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem;
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halat.
Cum facere instituas : cum primis quærere par est
(Quod licet, ac potis es reperire) inolentis olivi
Naturam; nullam quæ mittit naribus auram :
Quam minimè ut possit mistos in corpore odores,
Concoctosque suo contactos perdere viro.
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem;
Nec sonitum, quoniam nihil ad se mittere possunt.
Nec simili ratione saporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem,
Cætera : quæ cum ita sunt, tandem ut mortali constent

Si les causes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous sont connues dans les corps inanimés, il faut avouer qu'il n'en est pas de même de celles que nous voyons dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une personne, entrant dans une assemblée où elle en trouvera deux autres qu'elle n'aura jamais vues, sentira-t-elle de l'amitié pour l'une, & de la haine pour l'autre? La chose arrive tous les

Mollia, lenta, fragosa, putri cava corpore rara;
Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis;
Ne tibi redeant ad nilum funditus omnes.

T. Lucret. de Ret. Nat. Lib. II. vers. 841 & *seq.*

Epicure avant Lucrece, Démocrite avant Epicure, & Lucippe avant Démocrite, avoient tous cru que les qualités sensibles n'étoient point attachées à la Matiere; cependant à entendre quelques Modernes, c'est à eux à qui l'on est redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartésiens aux vers que je viens de citer, & à ceux qui sont ici dessous.

Hinc, ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati;
At contra, quibus est eadem res intus acerba:
Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces
Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.

Idem, Lib. IV. pag. 94. vers. 659. & seq.

jours, on ne peut en disconvenir, & l'on ne dit cependant aucune raison plausible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de si commun que de s'intéresser pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit jouer deux personnes, on souhaitera que l'une perde, & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaison, aucune union, aucune connoissance même avec ces joueurs. Pourquoi donc s'intéresser pour l'un plutôt que pour l'autre ?

Il y a des effets bien plus singuliers de la sympathie : les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers temps en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Bossu sa maîtresse. Cette Dame connoissoit, par un mouvement secret, lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée, quoiqu'elle ne le vît point, & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. Plusieurs jeunes Seigneurs, dit cet Ecrivain (1), faisoient une mascarade d'Indiens, & alloient

[1] Vie de Henriette Silvie de Moliere, *Part.* VI. p. 151.

déguifés de cette forte chez Madame la Comteffe de Chante-Croix, où il devoit y avoir une très-grande affemblée. Le Duc fe fit apporter un de ces habits, & n'eut pas beaucoup de peine à l'avoir, car il n'y avoit point d'ordre de les cacher. Il en commande un tout femblable; & fe mêlant parmi la troupe de ces gens mafqués, il entre avec eux dans la falle où on danfoit. Il vit Madame de *** plus belle à fes yeux qu'il ne l'avoit jamais vue, & M. le Comte de *** auprès d'elle..... Si-tôt que le Duc entra, la Comteffe fentit certaine émotion que fa préfence avoit accoutumé de lui donner. Elle ne put la croire trompeufe; & malgré ce que fon amant lui avoit écrit d'un voyage fuppofé, elle le chercha curieufement parmi les mafques, & fit fi bien qu'elle le découvrit. Cela fit fort éclater leurs affaires; car l'amante, dans la premiere joie de le revoir, ne put diffimuler fes fentiments; & l'amant fut fi tranfporté, qu'il oublia les raifons qu'il avoit de cacher fon amour.... J'ai vu une lettre originale du Duc fur cet effet de la fympathie, qui étoit, à mon gré, une des

plus belles lettres qu'on puiſſe écrire. Il s'y plaignoit de l'excès de ſon bonheur, car il avouoit que ç'en étoit un fort grand que d'être ainſi deviné, par ſa maîtreſſe; mais il diſoit que cela lui ôtoit le plaiſir de voir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſans qu'elle eût envie de le lui montrer. Ces ſortes de découvertes étoient, à ſon gré, une des plus parfaites joies qu'un amant pût ſentir; & rien ne lui paroiſſoit plus touchant pour une ame délicate, que ces épanchements de tendreſſe & de ſincérité, où l'art & la précaution ne peuvent être ſoupçonnés d'avoir part.

Les Philoſophes qui ont voulu expliquer les effets ſinguliers de cette ſympathie ſi obſcure & ſi myſtérieuſe, n'ont rien dit de ſatisfaiſant. Quelques-uns l'ont attribuée à la conformité d'humeur, de caractere & de ſentiments; mais par quel enchantement deux hommes, qui ne ſe ſont jamais ni vus ni connus, peuvent-ils s'appercevoir de cette reſſemblance qu'il y a entre eux? Pour que l'amour-propre nous détermine en faveur d'une perſonne qui penſe comme nous, il faut abſolument

que nous ayions quelque connoissance de ses opinions; autrement nous sommes aussi incertains de la conformité qui se trouve entre elle & nous, que nous le sommes des secrets les plus cachés de la nature.

Plusieurs Savants, au nombre desquels il faut ranger la plupart des Anciens, & tous les Modernes qui ont été prévenus en faveur de l'Astrologie judiciaire, prétendent que c'est dans les astres qu'on doit chercher la cause de la sympathie & de l'antipathie. Selon eux, deux hommes qui, lors de leur naissance, auront un même signe pour ascendant, s'aimeront naturellement & sans se connoître. Ces Philosophes forment, sur ce même plan, un systême très-long & fort circonstancié. Ils prétendent que ceux qui ont le soleil & la lune en un même signe, doivent aussi sympathiser ensemble. « Ce qui aide encore, dit un Philosophe du quinzieme siecle (1), à la conformité, c'est avoir la partie de fortune en un même signe

[1] Les Diverses Leçons de Pierre de Messie, Gentilhomme de Sevile, &c. mises en François par Claude Gruget, *Part.* III. *Chap.* V. *pag.* 674.

ou maiſon, & que la maiſon ou ſigne où ſera la lune à la naiſſance de l'un, ſoit en bon reſpect vers l'autre ; car ſelon que plus ou moins ils auront ces conditions, auſſi ſera plus ou moindre l'amour naturel. De là vient que deux hommes ayant à faire une même choſe, cet homme prendra plus étroite & particuliere amitié à l'un qu'à l'autre, ſans qu'il l'ait en rien offenſé ; ce qui pourroit advenir en deux perſonnes qui auroient leurs aſcendants contraires en leur qualité, & de contraire triplicité, & les planettes, ſeigneurs de leur nativité, ennemis & contraires, comme le ſoleil & la lune en oppoſition & ſignes divers, & que ceux d'une naiſſance regardent de mauvais œil ceux de l'autre. Car ces choſes & autres que nous pouvons dire, ſont cauſe qu'un homme, en voyant l'autre à plaiſir ou déplaiſir intérieur, comme il eſt apparent en voyant deux hommes inconnus jouer enſemble, diſputer ou battre.... Ptolomée dit que celui qui, à ſa naiſſance, aura un ſigne aſcendant, comme par grace d'exemple, l'un en Orient, & l'autre ſur le Midi, celui-là aura natu-

rellement une maniere de ſubjection & ſeigneurie. Le pareil advient à celui qui, à ſa naiſſance, a le ſigne dominant, & l'autre l'a obéiſſant ; & ſi deux ont un même ſigne pour aſcendant, ou pour ſeigneur une même planete, celui en qui la force & ordre de cette planete ſera ſupérieur.... aura la naturelle domination ſur l'autre ,,.

Voilà ſur quoi les Anciens fondoient les cauſes de la ſympathie & de l'antipathie. Bien des Modernes les ont ſuivis: mais l'erreur des premiers ne ſauroit autoriſer celle des derniers ; car enfin, il n'eſt rien de ſi chimérique que la prétendue influence des aſtres (1). D'où vient Mars & Vénus ſont-ils ennemis de Saturne ? Par quelle raiſon Jupiter & Mercure haïſſent-ils le Soleil & la Lune ? Pourquoi toutes les planetes, excepté Mars, ſont-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & ſympathie entre les aſtres n'a jamais

[1] *Voyez* la Philoſophie du bon-Sens, ou Réflexions Philoſophiques, &c. *Tom.* II. *pag.* 37. & *ſuiv. nouv. Edit.*

exiſté

existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planetes sont des corps qui n'ont, en eux-mêmes, que les qualités de la matiere. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pyrénées, que de prétendre que Mars & Vénus haïssent le Soleil. Par conséquent, toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres, sont fausses & chimériques. D'ailleurs, il est absurde de prétendre qu'il y ait certains événements qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planete. Si l'influence des astres avoit lieu, il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformement, & de la même maniere, sur tous les hommes ; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes qui naissent dans le même instant, & dans la même ville, ont des inclinations directement opposées : par quelle raison cela arrive-t-il, puisqu'elles naissent sous la même planete, & qu'ils doivent, par conséquent, se ressentir également de son influence ?

Ces raisons sont d'une force à laquelle on ne sauroit rien opposer. Il

faut donc convenir que la ſympathie & l'antipathie, dans les hommes, ne dépendent point des aſtres. L'on doit en chercher la cauſe ailleurs, ainſi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes; car elle n'eſt ni moins ſenſible, ni moins ſinguliere. Les renards aiment les couleuvres, qui ſont haïes de tous les autres animaux; les cerfs, au contraire, ont une ſi grande antipathie contre elles, qu'ils les perſécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine, ils poſent leurs naſeaux contre leurs ouvertures, & en retirant avec force la reſpiration, ils les amenent à eux & les tuent enſuite. Les Naturaliſtes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres eſt ſi violente & ſi forte, que ſi l'on fait brûler de la corne de ces premiers animaux, toutes les couleuvres qui en ſentiront la fumée, fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une eſpece de faucon qui eſt toujours en guerre avec les renards; il les bat & les perſécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut ſouffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exemples j'en

pourrois joindre plusieurs (1); mais ils suffisent à établir la réalité de la sympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cause nous est aussi inconnue, que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

[1] *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes, comme il y en a qui naturellement haïssent les chats & les mouches cantharides, les serpents & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souffrir ni le chant, ni la vue d'un coq, & les Sages des Perses, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats & les souris, tant pour ce qu'ils les haïssoient eux, comme aussi pour ce qu'ils disoient que leur Dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens généralement les abominent: là où l'ennuier convient seulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux sauvages des uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'appréhension, si un autre est heureux ou malheureux, ni ne sont point touchés de sentiment d'honneur ou déshonneur, qui est-ce qui plus & principalement aigrit l'envie, là où ils se haïssent les uns les autres, se portent inimitié, & s'entre-font la guerre les uns aux autres, comme déloyaux, & auxquels ils n'ont point de défiance, comme les dragons & les aigles se guerroient, les chats-huants & les corneilles, les mauvis & les chardonnerets: tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a tués, leur sang ne se peut mêler ensemble, & qui plus est, si vous en mêlez, encore s'écoulera-t-il à part en se séparant l'un d'avec l'autre. *Les Oeuv. Mor.* de Plutarq. *Tom. I. p. 337.* Je me sers de la Traduction d'Amiot.

LETTRE CXLVI.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUOIQUE je sois très-persuadé, sage & savant Abukibak, que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps, & qu'un homme laid peut être fort vertueux; cependant je crois que la régularité de la figure est une qualité très-essentielle à un Prince. L'air noble & majestueux accroît l'estime & le respect qu'on a pour un simple particulier; à plus forte raison donne-t-il un nouveau relief à la personne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs Nations qui élisoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuse. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une Isle du Nil, chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites

tailles : “ Théophraste, dit-il (1), assure que les Ephores condamnerent à une amende leur Roi Achidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets. „

On peut appuyer par l'exemple des Israélites le goût des Lacédémoniens, & l'autoriser par des traits, puisés dans les Livres sacrés. Lorsque Dieu voulut donner un Roi à son peuple, il choisit Saül, à cause de sa taille avantageuse : *Parmi tous les Enfants d'Israël, il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les surpassoit de toutes les épaules* (2). *Vous voyez*, dit Samuel au peuple (3), *qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choisi.*

La beauté a été regardée par les Eliens comme une chose si avantageuse, que

[1] Plutarque, Vies des Hommes illustres, Vie d'Agesilas, *Tom. V. pag.* 294. *de la Traduction de* Dacier.

[2] Et non erat de Filiis Israël altior illo, ab humero & sursum eminebat super omnem Populum. *Samuel.* Lib. I. Cap. XI. vers. 2.

[3] Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non sit similis in omni Populo. *Samuel.* Lib. I. Cap. X. vers. 24.

chez eux les hommes disputoient, ainsi que les femmes, les prix qu'on donnoit à celles qui étoient les mieux faites.

Il est certain que la laideur inspire un certain mépris, & qu'il faut pour détruire cette prévention, des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince, qui n'a dû qu'à sa figure la moitié de l'estime & de la vénération de ses sujets; & si l'on examinoit les Souverains qui ont été méprisés, on trouveroit que souvent leur laideur n'a pas peu servi à les avilir.

Le défaut de beauté peut rendre un Roi, non-seulement méprisable, mais même haïssable & insupportable à ses sujets, quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités; l'Histoire moderne nous en fournit une preuve bien singuliere. Ferdinand, Roi d'Espagne, suivant une Procession solennelle qui se faisoit dans la ville de Barcelone, un Espagnol trouva le moyen de se glisser au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré, & lui donna un coup de poignard dans le cou, qui l'eût renversé sur la place, s'il n'avoit été paré &

détourné par une grosse chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet assassin, & comme on craignit qu'il n'eût des complices, on lui fit essuyer les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir; mais tous les supplices qu'on mit en usage furent inutiles, l'Espagnol soutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'assassiner le Roi, que celui de sa laideur qui lui étoit insupportable. Il ajouta qu'il le haïssoit si fort, que si on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince trop laid, pour régner & pour commander aux Espagnols. Si tous les Castillans avoient pensé de même que ce phrénétique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Espagne de n'être pas beau, qu'il ne l'est à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquisiteurs.

Ce Ferdinand étoit sujet à essuyer des aventures désagréables par rapport à sa figure basse & ignoble. Etant à Naples dans son palais, & se promenant seul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poisson fort rare, voulut le présenter lui-même au Roi. Il passa

dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domestique. *Mon ami*, lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voici un poisson que je lui apporte.* " C'est moi que le suis, répon-„ dit Ferdinand. „ Le pêcheur, regardant le Prince avec un ris moqueur, alloit passer outre, lorsque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment, Ferdinand leur dit : *Venez donc certifier à cet homme que je suis le* Roi; *sans cela, nous perdrons l'excellent poisson qu'il m'apporte.*

Cette seconde aventure n'étoit point dangereuse; mais elle ne laissoit pas que d'être mortifiante. Il est toujours disgracieux à un homme, à plus forte raison à un Souverain, accoutumé d'être révéré comme un Dieu, qu'on lui fasse sentir qu'il est d'une laideur qui paroît incompréhensible avec la majesté de son rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'esprit, pour se mettre au-dessus de ces sujets de mortification, & pour vaincre les mouvements de l'amour propre.

Agésilas, Roi de Lacédémone, s'étoit élevé au-dessus des foiblesses, si ordinaires

ordinaires à ses pareils; il étoit le premier à plaisanter sur sa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité sa grandeur d'ame? „ Le défaut de sa jambe boiteuse, dit „ Plutarque (1), étoit caché...... „ pendant qu'il fut à la fleur de son „ âge : & la gaieté & la gentillesse „ avec laquelle il le supportoit, étant „ toujours le premier à badiner sur cela „ & à en faire des railleries, rendoient „ moins sensible & moins choquante „ cette imperfection. „

La conduite d'Agésilas devroit servir d'exemple à tous les Souverains, à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante; ils feroient bien plus sagement de plaisanter sur les défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince est-il bossu, on voit toute sa Cour en grande perruque, parce que la sienne est d'une vaste étendue, & dérobe aux yeux une partie de sa bosse; a-t-il les jambes tortues, on fait renaître l'usage d'aller botté & éperonné; est-il borgne, on enfonce

(1) Plutarque, Vies des Hommes illustres, *Tom. V. pag.* 294.

le chapeau d'un côté jusqu'au milieu du visage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en sont pas moins réels, & la perruque, la botte & le chapeau ne servent qu'à rappeller plus souvent dans l'esprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme qui met le matin sa perruque, dit en lui-même: *J'en porterois sans doute une plus courte, si le Roi n'étoit pas bossu.*

C'est par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornements extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé, & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que toutes les modes les plus recherchées, pour faire disparoître leurs bosses. Ce dernier Général plaisantoit souvent sur la sienne: il imitoit la grandeur d'ame d'Agésilas, & la sagesse de Philopemen Prince des Achéens. Un Auteur Gaulois raconte d'une maniere fort enjouée une aventure fort singuliere que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai les termes dont il se sert, qui, dans son vieux langage, ont une grace charmante. « Philope-

„ men (1), Duc des Achéens, tant
„ renommé, fut de petite ſtature,
„ laid de viſage, & de regard diffor-
„ me; tellement que quand il ſe veſ-
„ toit d'habits méchaniques (comme
„ il avoit couſtume bien ſouvent) il
„ ſembloit plutôt être de vil & vul-
„ gaire lieu, que digne du Gouver-
„ nement du peuple. Il aimoit fort la
„ chaſſe, & pour ce alloit bien ſou-
„ vent à Mégare: & un jour la gran-
„ de avidité de la chaſſe, le tranſ-
„ porta plus loing qu'il n'eût poſſible
„ voulu; tellement qu'il arriva en la
„ maiſon d'un Citoyen de ce lieu, l'un
„ de ſes ſinguliers amis, & lequel s'é-
„ toit nouvellement marié, & n'avoit
„ qu'un ſerviteur avec ſoi, pour ce
„ qu'il avoit envoyé les autres en au-
„ tres lieux. Quand il fut arrivé à la
„ porte du logis de ſondict ami, il
„ heurta à la porte. Lors, la femme
„ ſe mit à la feneſtre, & leur deman-
„ dant qu'ils cherchoient, ſon ſervi-
„ teur répondit que c'étoit Philope-
„ men, Duc des Achéens, qui venoit

(1) Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. IV. Chap. III. pag. 900. & ſuiv.*

„ pour loger léans. La femme, lors
„ étonnée qu'un tel homme si à l'im-
„ proviste devoit être son hoste ; &
„ pensant que tous deux fussent ser-
„ viteurs du Duc, qui les vinssent
„ avertir de sa venue, même les voyans
„ tous seuls, sans dire autre chose leur
„ alla ouvrir la porte. Puis, quand ils
„ furent venus en la salle, elle com-
„ manda à un de ses serviteurs, qu'il
„ allât en diligence en avertir son mari,
„ qui étoit pour lors en un village : &
„ puis dit à Philopemen & à l'autre
„ qu'ils s'assissent pendant qu'elle ap-
„ prêteroit le souper : & alors com-
„ mença avec sa chambriere à tracasser
„ par la maison, bien empêchée &
„ confuse tout ensemble, commençant
„ une chose & une autre, & rien ne
„ parachevoit. Peu après, cuidant n'a-
„ voir jamais fait à tems, regardant
„ Philopemen, qui s'étoit enveloppé
„ en son manteau, lui dit qu'il lui ai-
„ dât à faire le feu, en attendant que
„ son serviteur seroit de retour, &
„ afin que le souper fût prêt à temps
„ pour son Seigneur. Lors il print une
„ congnée, & commença à fendre du

» bois, ayant averti son serviteur de
» ne faire semblant de rien, à ce que
» la Dame ne s'apperçût de sa trom-
» perie. Et pendant qu'il étoit attentif
» à sa besoigne, le maître du logis
» survint, qui reconnoissant Philope-
» men, l'embrassa avec une grande
» révérence, & lui demanda : *Que*
» *faites-vous, Monseigneur, de cette*
» *congnée* ? Auquel il répondit tout
» en riant : *Mon ami, laisse-moi fai-*
» *re ; car je paye la peine de ma lai-*
» *deur.* »

Si l'Histoire nous fournit plusieurs traits qui prouvent combien il est fâcheux aux Princes d'être mal faits, elle nous instruit aussi de plusieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade, Scipion, & plusieurs autres héros furent autant redevables de l'amour de leurs Concitoyens à leur figure aimable & séduisante, qu'à leurs victoires célebres. Je doute cependant, que soit chez les Anciens, soit chez les Modernes, on trouve rien de plus frappant, & qui prouve plus l'effet que l'air majestueux peut produire, que ce qui arriva à Marius. Ce Géné-

ral Romain étant prisonnier, Sylla (1) son ennemi & son vainqueur, envoya un Gaulois pour le tuer; mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius, qu'il demeura comme pétrifié, oubliant même de fermer la porte de la prison; ce qui donna le moyen au Général de se sauver.

[1] „ Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rap„ porte, une autre aventure, arrivée au même „ Marius, qui ne prouve pas moins les avantages „ de la beauté. Il dit que les habitants d'une ville, „ malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux „ de Sylla, ne purent se résoudre à lui livrer Ma„ rius, qu'ils renvoyerent sain & sauf, si frappés „ ils avoient été de son air majestueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miseriarum abjectus, ex ipso vitæ discrimine beneficio majestatis emersit. Missus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clausum servus publicus, natione Cimber, & senem, & inermem, & squalore obsitum, strictum gladium tenens, aggredi non sustinuit; sed claritate viri occæcatus, abjecto ferro attonitus inde, ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit, devictæque suæ gentis interitus animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis, ab uno nationis ejus interfici Marium, quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti, compressum jam, & constrictum dira fati necessitate, incolumen præstiterunt: nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria, cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario absterrere posset. *Valer. Maxim. Dict. Fact. Memorabil. Exempl.* Lib. II. Cap. V. Art. de *Mario*.

On assure que Louis XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la vue lorsqu'il fixoit ses regards; on sentoit un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent unis ensemble, on est sûr, pour ainsi dire, de faire une impression très-forte sur tous les esprits.

Je te salue. Porte-toi bien; & donnes-moi de tes nouvelles.

LETTRE CXLVII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie, je ne puis, sage & savant Abukibak, m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres, je m'apperçois à regret que j'ai reçu du

Ciel un cœur tendre ; & malgré les réſolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences, & de leur ſacrifier entiérement, & les plaiſirs, & les ſoins du ménage, je me ſouviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne ſouvent mon cabinet pour courir auprès d'elle, & j'oublie alors Locke, Newton & Deſcartes. Ce n'eſt que long-temps après, que reconnoiſſant ma faute, je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte, & retourne à mes Livres. Ces moments perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aiſément dans une ſemaine ſi j'étois libre, & que mon cœur, exempt des paſſions, ne rendit pas mon eſprit le jouet de ſes foibleſſes.

Le ſort d'un homme de Lettres, que le Ciel en naiſſant forma d'un tempérament tendre, eſt déplorable. S'il ſe marie, & qu'il épouſe une femme jolie, il ſe ſoumet au joug d'un maître, qui, pour être aimable, n'en eſt pas moins abſolu. S'il reſte garçon, il n'en eſt pas plus libre ; un funeſte feu le dé-

vore. Il sent au fond du cœur des mouvements qu'il ne sauroit calmer ; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination, les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne sauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations de Descartes*, il pense au plaisir que ce Philosophe goûta avec sa maîtresse ; le nom de Diogene s'offre-t-il à ses yeux, aussi-tôt Laïs est présente à sa mémoire ; prononce-t-il celui de Tiraqueau, il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre, soit heureux & tranquille, quelque état qu'il choisisse.

Les autres mortels peuvent se livrer entiérement aux passions qui les flattent. Les Savants, dès qu'ils en ont une, elle est sans cesse combattue par la nécessité de se livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'estime du Public, & se faire un nom qui passe à la postérité, il faut qu'ils sacrifient leurs desirs à leur occupation principale.

Quelle obligation ne t'aurois-je point, sage & savant Abukibak, si tu pouvois

m'apprendre un moyen pour calmer mon cœur, pour m'élever au-dessus du commun des hommes, pour oublier les charmes séducteurs d'une épouse qui plaît, & pour me rendre entiérement à mes Livres! Je sens que ce n'est pas sans peine qu'on peut réussir dans une pareille entreprise: mais je seconderai tes soins avec tant de zele, qu'il n'est rien que je ne me flatte d'exécuter, dès que tu voudras venir à mon secours. Je t'avoue que je ne me sens point assez de force pour vaincre moi seul, je trouve dans l'amour un ennemi trop redoutable; & lorsque, pour surmonter ma foiblesse, je m'éloigne de l'objet qui la cause,

> Je connois que mon ame, en secret déchirée,
> Revole vers le bien dont elle est séparée [1].

J'augmente mes maux, sans diminuer ma tendresse; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant, & les moments que

[1] *Racine*, *Mithridate*, Acte III. Scene IV. dit:
Et je verrois mon ame, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers, que toutes les pieces de théatre de Mariveaux.

J'ai paſſés loin de ma femme, accroiſſent ma paſſion. Je vole donc vers elle, & perdant dans un inſtant le fruit des réflexions de pluſieurs jours, peu s'en faut que je ne prenne la réſolution de vivre déſormais uniquement en mari, & point en Philoſophe. Je pouſſe même la foibleſſe juſqu'à plaiſanter ſur ma défaite, & mon inclination pour l'étude eſt regardée alors comme une paſſion chimérique.

Le croiras-tu, ſage & ſavant Abukibak? Il eſt des moments où je parle des Sciences d'une maniere auſſi mépriſante qu'un Petit-maître. Je fais plus, je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que j'avois été deux heures ſans entrer dans mon cabinet, je lui chantai ſur le champ,

Que j'étois inſenſé de croire,
Qu'un vain Laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat, dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux?
Vous aimer, belle Armide, eſt mon premier devoir.
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir. (1).

[1] *Armid.* Acte V. Scene I.

Je sens, sage & savant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille saillie; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Savants, à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences (1). Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérès. Socrate (2) malgré la mauvaise humeur de la sienne, l'aima toujours avec constance, & chercha d'excuser les maux qu'elle lui faisoit souffrir. La Mothe-le-Vayer se remaria à soixante-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux, il en

[1] Porro Aristippus in primo de antiquis Deliciis Libro, Aristotelem ait Hermiæ concubinam adamasse, quam ille cum sibi permisisset, duxisse eam, & gaudio elatum immolasse mulieri, ut Athenienses Eleusinæ Cereri, Hermiæque poema scripsisse, qui infra scriptus est. *Diog. Laert.* Lib. V. Segm. IV.

[2] Xantippe, cum in eum prius convicia & male dicta ingessisset, post vero & sordidis acquis perfudisset, *Nonne*, inquit, *dicebam* Xantippen *tonantem quandoque pluituram*? Dicenti Alcibiadi non esse tolerabilem Xantippen adeo morosam, *Atqui* ait, *ego ita hisce jam pridem assuetus sum, ac si jugiter sonum trochlearum audiam. An vero tu non toleras clamore perstrepentes anseres*? Illo dicente, *at mihi ova pullosque pariunt. Et mihi*, ait *Xantippe filios* parit. Lib. II. Segem. 37.

prit une ſeconde, & crut le mal de n'en point avoir, beaucoup plus ſupportable que celui d'en prendre une qui l'expoſoit à ſouffrir toutes les incommodités attachées au ménage, qu'il connoiſſoit parfaitement. " J'ai tou-
„ jours pris, dit-il, (1) ce ſommeil dont
„ Dieu aſſoupit notre premier Pere,
„ devant que de lui préſenter une fem-
„ me, non-ſeulement pour un avis de
„ nous défier de notre vue, comme
„ d'une très-mauvaiſe conſeillere là-
„ deſſus, mais encore pour une inſtruc-
„ tion morale, que perſonne vrai-ſem-
„ blablement ne s'en chargeroit, ſi
„ l'on avoit les yeux de l'eſprit aſſez
„ ouverts, pour voir dans l'avenir à
„ combien d'infortunes celui-là ſe ſou-
„ met, qui accepte une ſociété ſi péril-
„ leuſe. Et je n'ai jamais lu le premier
„ vers du dixieme Livre des *Métamor-*
„ *phoſes d'Ovide*, où il donne au Dieu
„ Hymenée une robe de ſaffran : *Cro-*
„ *ceo velatus amictu*, ſans m'imaginer
„ que ce Poëte nous a voulu poſſible
„ faire une leçon de ce qui eſt eſſentiel

[1] La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom.* II. *pag.* 163.

„ au mariage; les soucis d'une famille,
„ dont vous vous chargez, l'exposition
„ où vous entrez à tant de coups de
„ fortune, la jalousie inévitable que
„ vous aurez d'une femme, pour peu
„ qu'elle vous agrée, ou que votre
„ honneur vous touche. Ne sont-ce pas
„ autant de sujets de jaunisse? Et n'est-
„ ce pas une merveille, si le tempéra-
„ ment le plus sanguin & le plus en-
„ joué ne tombe pas dans une passion
„ hystérique (1)? „

Malgré ses réflexions, la Mothe-le-Vayer octogénaire prit une épouse. Sans doute qu'il mit à profit la réponse que fit l'Oracle à Socrate, à qui il dit qu'*indubitablement soit qu'il se mariât ou non, il s'en repentiroit.* Cet avis doit servir à tous les hommes, & sur-tout aux Savants. Le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au sujet du mariage: le premier sent qu'il est fait pour aimer le beau sexe; le second en connoît les défauts. Dans ce combat, l'humanité est violentée par les mouvements de l'amour, & tourmentée par les réfle-

[1] La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom.* II. *pag.* 363. *Edit. in-folio.*

xions & par la raiſon. Quelque parti qu'un homme embraſſe, il eſt toujours perſécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes, un feu mortel, que rien ne ſauroit éteindre, le conſume inſenſiblement. Se marie-t-il, il eſſuie tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

Il vaut cependant encore mieux prendre une épouſe, que de reſter garçon; & les maux qu'entraîne le mariage, ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cauſe le céſibat, puiſque les plus grands Légiſlateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très-ſéveres contre ceux qui ne ſe marieroient point; Platon dans ſa République oblige les Citoyens à ſubir le joug du l'Hymen. Il me paroît que ces ſtatuts ſont non-ſeulement utiles au bien public, au maintien & à l'aggrandiſſement des ſociétés, mais à la tranquillité des particuliers; car laiſſant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoiſſances des Savants, je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourments, & les délivre des peines auxquelles les expoſe le célibat.

Les plus grands personnages n'ont jamais pu s'accoutumer à se passer de femmes; les Saints même, en songeant à elles, entroient souvent dans une espece de fureur. S. Jérôme hurloit souvent dans sa caverne, comme la Sybille de Cumes dans son antre; toutes les fois qu'il se ressouvenoit des Dames Romaines, il entroit en fureur (1). Il n'avoit cependant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit, qui ne buvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit sur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces ma-

[1] O quoties in Eremo constitutus, in illa vasta solitudine, quæ exusta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum, putavi me Romanis interesse delicis! Sedebam solus, quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia. Quotidie lacrymæ, quotidie gemitus. Et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda homo vix ossa hærentia collidebam. Decibis vero & potu taceo, cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur, & coctum aliquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego, qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram, scorpionum tantum socius & ferarum sæpe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, & mens desideriis æstuabat. In frigido corpore & ante hominem suam carne præmortua, sola libidinum incendia buliebant. *Hieronimi Epist. ad Eustochium XXII.*

cérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence ; c'étoit après des peines inouies, que S. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entieres à crier aux secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusqu'à ce qu'il eût vu la tempête passée (1).

Voilà un moyen de dompter les passions, bien dangereux ! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang ; il vaut mieux employer le mariage pour calmer la concupiscence, que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société, & sent moins le fanatique. D'ailleurs, un Savant, sur-tout un homme du monde, ne peut guere avec bienséance se servir du remede de S. Jerôme. Qu'au-

(1) Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lachrymis, crine tergebam, & repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugabam. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret, Domino imperante tranquillitas. *Id. ibid.*

roit-on pensé de Descartes, si les voisins de l'appartement qu'il habitoit, l'avoient entendu se donnant toutes les nuits de grands coups dans l'estomac? Comme il a beaucoup vécu en Hollande, si cela lui étoit arrivé dans ce pays, il eût couru risque d'être enfermé aux Petites-maisons. Il faut, pour se battre à son aise & sans scandale, avoir l'aisance & la commodité qu'avoit S. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines; on doit chercher par conséquent d'autres moyens pour appaiser la concupiscence, qui soient plus humains & plus faciles que les siens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point, sage & savant Abukibak, de m'être marié: je voudrois seulement pouvoir faire prendre au Philosophe le dessus sur le mari, & ne donner à mon épouse que le temps que je ne puis donner à mes Livres. Aides-moi dans cette entreprise, & je t'aurai une obligation éternelle.

Je te salue, sage Abukibak.

LETTRE CXLVIII.

Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

TU as eu raiſon, ſtudieux ben Kiber, aimant les femmes, de te marier: tu as prévenu par-là les déſordres dans leſquels tu aurois pu te plonger; & quels que ſoient les embarras que les ſoins du ménage entraînent avec eux, ils ſont bien moins dangereux & bien moins nuiſibles, que les maux que cauſe la concupiſcence. " L'impudicité eſt „ la plus déteſtable de toutes les paſ„ ſions (1), elle tue également le corps „ & l'ame, elle ſoumet les hommes „ au joug de l'amour déshonnête. Sous „ des apparences trompeuſes, elle les „ précipite dans l'abyme, & ne les flat„ te dans les commencements, que

[1] Impudicitia ſemper eſt deteſtanda, obſcænum ludibrium reddens miniſtris ſuis, nec corporibus parcens, nec animis. Debellatis propriis moribus, totum hominem ſuum ſub triumphum libidinis mittit, blanda prius, ut plus noceat dum placet. Exhauriens rem cum pudore, cupiditatum infeſta rabies, incendium conſcientiæ bonæ, mater impœnitentiæ ruina melioris ætatis. *In Auctor. Libri de Bono Pudicitiæ, pag.* 120.

„ pour les perdre dans la ſuite avec
„ plus de facilité quand elle s'eſt ren-
„ due maîtreſſe du cœur. Ce vice ruine
„ la pudeur, épuiſe les biens, enflam-
„ me les paſſions, détruit la bonne
„ conſcience, & conduit enfin à l'im-
„ pénitence finale. „

Lorſqu'on eſt forcé de vivre dans le célibat, & qu'on eſt aſſez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remede pour appaiſer innocemment les deſirs de la chair, on ne ſauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté, & pour réſiſter à ſes flatteuſes tentations. Un Pere de l'Egliſe, que le ſouvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit ſans ceſſe en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiſcence à un ſerpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y paſſe la tête; car alors il eſt impoſſible de le retenir (1): de même, pour empêcher l'impureté d'entrer dans

[1] Diabolus ſerpens eſt lubricus, cujus capiti, hoc eſt primæ ſuggeſtioni, ſi non reſiſtitur, illabitur: *Hieron. in Cap. IX. Eccleſ.*

notre cœur, il faut fortement résister à ses premieres attaques; sans quoi, elle s'en rend la maîtresse.

Un jeune homme, qui n'étoit pas aussi sévere que S. Jérôme, disoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuisinier. Lorsqu'on n'en avoit point goûté, on en ignoroit toute la délicatesse; dès qu'on en avoit tant soit peu tâté, il étoit impossible de se passer d'un mêts aussi friand. On devenoit semblable à ces chats affamés, qui, au risque d'attraper quelque coup de broche, & d'essuyer toute la mauvaise humeur des cuisiniers, volent subtilement le rôti; de même un jeune homme, aux dépens de sa santé, de sa bourse, & souvent de sa vie, tâche de séduire quelque belle, s'il connoît une fois la douceur qu'on goûte dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le courroux des servantes, & la colere des cuisiniers: l'amoureux fortuné méprise les injures des duegnes, & les pieges des cocus.

Pour dompter la concupiscence, il faut la détruire entiérement: si l'on ne

fait que l'appaiser, elle ressemble à un feu qui couve sous la cendre, & qui n'en est pas moins dangereux. Quoiqu'il ne paroisse pas, un rien peut le rallumer; une seule étincelle qui s'en échappe, est capable de causer un grand incendie. Heureux, mon cher ben Kiber, les gens qui sont mariés! Ils ont toujours un ruisseau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes; mais ceux qui vivent dans le célibat, ne sont jamais assuré d'être un instant en sureté. Je m'étonne que les Peres de l'Eglise, qui ont été convaincus, par l'expérience, de cette triste vérité, aient donné tant de louanges à ceux qui fuyoient le mariage. Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille, & que comme si l'on ne prévient pas cet incendie, il réduit en cendre & consume tout ce qu'il parcourt; de même aussi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité, il cause un embrasement sans remede (1). Ils con-

[1] Quid est libido, nisi ignis? Quid virtutes nisi flores; Quid item turpes cogitationes, nisi pa-

venoient, dis-je, de la néceſſité d'avoir toujours un moyen efficace & certain pour amortir la concupiſcence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable, ils ravaloient autant qu'ils pouvoient l'état du mariage, qui eſt le ſeul & unique expédient pour faire ceſſer innocemment le deſir de la chair.

On a beau recourir, mon cher ben Kiber, pour diſſiper les tentations, aux coups de fouet & aux diſciplines : ces remedes ſont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la feſſe ou de l'épaule frappée ceſſe, les mouvements du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une ſituation tranquille, il faudroit ſe faire fouetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de perſonnes veulent uſer d'un correctif auſſi cuiſant, il eſt preſque impratiquable, ſur-tout à un Savant qui ſeroit détourné entiérement

lex ? Quis autem neſciat, quia ſi in paleis ignis negligenter extinguitur, ex parva ſcintilla omnes accenduntur ? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere, ita debet libidinis ignem extinguere, ut per tenuem ſcintillam nunquam poſſit ardere. *S. Gregorii Expoſ. in Cap. XV. I. Regum*, Lib. VI. pag. 174.

de ses occupations. En général nous voyons que les Moines, qui se discipline beaucoup, sont les plus ignorants. Rarement un Jésuite & un Bénédictin s'avisent de se meurtrir le derriere, ils laissent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

Félicites-toi donc, studieux ben Kiber, d'être marié; & loin de te plaindre de quelques distractions que te cause ta femme, & de quelques moments qu'elle te fait perdre, songes que c'est à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moyen assuré de faire cesser la tentation, sans avoir besoin de recourir à des remedes, aussi infructueux qu'indignes d'un Philosophe (1).

(1) Il n'est rien de si honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche. Quelqu'un qui fait profession d'être Philosophe, ne doit-il pas rougir de se plonger dans la plus indigne crapule ? Que peut-on penser de lui, si ce n'est qu'il se moque du Public, & qu'il ne craint point de faire criminellement ce que ceux qui font licitement, ensevelissent dans le silence & les ténebres ? Un grand génie a eu raison de dire qu'il a été plus aisé à l'impudicité de s'affranchir des regles de la pudeur, que d'en violer les retraites. Ecoutons-le parler lui-même : si les leçons n'inspirent pas l'horreur de l'impudicité à certans Savans, elles les

Fusses-

Fusses-tu tenté dix fois par jour, dans moins de cinq ou six minutes, elle rameneroit le calme dans ton ame. Ha! mon cher ben Kiber, tu ignores tout le prix du trésor que tu possedes. Ecoutes le Sage, il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'elle le rendra véritablement heureux* (1). C'est-là une des grandes récompenses que Dieu donne sur la terre à ceux qui l'ont fidélement servi (2).

obligeront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connoissance de leurs vices.

Opus vero ipsum quod libidine tali peragitur, non solum in quibusque stupris, ubi latebræ ad subterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in usu scortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitat tamen publicum etiam permissa atque impunita libido conspectum: & verecundi naturali habent provisum lupanaria ipsa secretum, faciliusque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis, quam impudentia removere latibula illius fœditatis. Sed hanc etiam ipsi turpes turpitudinem vocant: cujus licet sint amatores, ostentatores esse non audent. *Aug. de Civitate Dei.* Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.

(1) Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum, & hauriet jucunditatem a Domino *Prover.* XVIII.

(2) Pars bona mulier bona in parte timentium Deum: dabitur viro pro factis bonis. *Eccl. XXVI.*

L'expérience confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'Hiſtoires que fournit l'antiquité, je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers temps. Le Czar Pierre Alexiowitz, qui fit changer de face à toute la Moſcovie, qui créa, pour ainſi dire, de nouveaux hommes dans ce pays, qui vainquit enfin l'intrépide Charles XII. auroit été lui même, non-ſeulement vaincu, mais fait priſonnier, ou tué, ſans ſa derniere épouſe. Cette femme, née dans le rang le plus vil, mais dont la grandeur de courage, & le génie ſurpaſſoient tout ce qu'on a dit des plus grands héros, le tira du péril où il étoit expoſé. Elle l'arracha des mains des Turcs, & profitant habilement de l'avance du Grand Viſir, elle fit plus dans un ſeul inſtant, que ſon mari n'avoit fait pendant toute ſa vie.

Les femmes ont adouci très-ſouvent les mœurs & le caractere des hommes les plus ſauvages & les plus cruels. Eſther ſauva du courroux d'Aſſuérus tout

le peuple d'Iſraël ; Panicatomink, Reine du Tonquin, empêcha ſon mari de faire brûler tous les habitants d'une ville très-conſidérable.

Les Auteurs Romains nous ont conſervé les Hiſtoires de pluſieurs femmes, à qui la République eut de très-grandes obligations. La mere & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conſeil à Auguſte, qui, en faiſant ceſſer les proſcriptions, mit auſſi fin aux conjurations qu'on faiſoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples auſſi déciſifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes ; elles ne pouvoient point le ſouffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit poſſible, de ſervir ſous ſes ordres. Il ſe maria, & le ſort lui donna une femme, qui à la naiſſance la plus illuſtre, joignoit la douceur la plus aimable, & la politeſſe la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de ſon mari, qui regagna la confiance

& l'amitié des soldats. Aujourd'hui ce Général est un des plus respectables qu'il y ait en France, soit par son mérite, soit par ses lumieres, soit enfin par son affabilité : vertu qui lui manquoit avant son mariage. S'il eût resté garçon, il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens seroient rustres, brutaux, cruels, insolents, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainsi que ce Général, par la douceur & la sagesse de leurs épouses.

Félicites-toi donc, studieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaisirs qu'elle te donne, les peines légeres qu'elle te cause quelquefois ; & qui, loin de te détourner de tes occupations ordinaires, ainsi que tu le penses, te procure un moyen assuré pour vivre tranquille, soit par les complaisances qu'elle a pour toi, soit par les conseils salutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu restes toujours enfermé dans ton cabinet, je crois qu'elle a raison. Il faut que l'esprit ait le temps de se reposer : *Neque semper arcum tendit Apollo.* Une application

trop continuelle énerve bien tôt le tempérament le plus fort. Goûtes donc de temps en temps quelque repos, mon cher ben Kiber, & loin de ſonger à *faire prendre totalement le deſſus au Philoſophe ſur le Mari*, tâches d'être heureux, & comme Philoſophe, & comme Mari. N'imites point ces Savants bourrus, qui portent dans le lit nuptial la rudeſſe & la mauvaiſe humeur de l'école, & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité, qu'un Régent Péripatéticien qui diſpute contre un Scotiſte. En ſortant de ton cabinet, oublies Locke, Deſcartes & Gaſſendi; ne te ſouviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouſe. Parles-lui de Madame de Villedieu, de Racine & de Segrais; ou plutôt, dis-lui qu'elle eſt aimable, que tu l'aimes, que tu l'adores. S'il eſt jamais permis à un ſage Philoſophe de prendre le ton de Petit-maître, c'eſt lorſque cela peut le rendre heureux dans ſon ménage, & que ſa femme eſt le ſeul témoin de ſes légeres foibleſſes.

Porte-toi bien, je te ſalue.

LETTRE CXLIX.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

LES Savants ont beaucoup parlé autrefois, sage Abukibak, des effets de certains philtres amoureux, que de prétendus Magiciens donnoient, soit pour guérir d'une passion, soit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boissons miraculeuses; mais dans ces derniers temps les Phisiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuses, ainsi que tous les breuvages, composés de quelques herbes contraires à la santé des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame, elle ne pouvoit être déterminée à un seul & unique objet, par une matiere qui ne pouvoit agir sur elle que par la confusion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit excessivement d'une liqueur forte, est

échauffé & desire l'approche des femmes s'il est luxurieux ; de même aussi une personne, à qui l'on donne un philtre amoureux, étant excessivement ému & enflammé, pour ainsi dire, par cette boisson (1), souhaite de jouir des plai-

(1) Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les sortileges, & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'avoient pu empêcher Ulisse de l'abandoner ;

Quid tibi profuerunt, Circe, perseides herbæ,
Cum sua neritias abstulit aura rates ?
Omnia fecisti, ne callidus hospes abiret :
Ille dedit certæ lintea plena fugæ.
Ovid. de Remed. Amor. Lib I.

Ce grand maître d'amour défendoit aux amants qui vouloient guérir de leur passion, de manger certains mêts, non qu'il crût que ces mêts étoient enchantés, & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques ; mais c'est qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison, & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdît le souvenir entiérement. Il permettoit de s'enyvrer, mais non pas de se griser.

Ecce cibos etiam, medecinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias, quosve sequare, dabo.
Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris, noxius omnis erit.
Nec minus erucas aptum vitare salaces
Et quidquid Veneri corpora nostra parat.
Utilius sumas acuentes lumina rutas :

ſirs de l'amour, il eſt naturel qu'il porte plutôt la vue ſur les gens qu'il voit ordinairement, & avec leſquels il vit, que ſur des étrangers qui lui ſont preſque inconnus. Voilà ce qui fait que ſouvent les breuvages que donnent les prétendus ſorciers, produiſent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à ſa maîtreſſe, en eſt aimé plutôt qu'un autre, parce que dans les mouvements que le poiſon produit en elle, ſon imagination eſt frappée du ſouvenir d'une perſonne qui la fréquentoit journaliérement, & dont elle ſavoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté; il ne ſeroit pas même fort ſurprenant qu'il produiſît un effet tout-contraire à celui que

Æt quidquid Veneri corpora noſtra negat.
Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris;
Spe brevius monitis expediere meis.
Vina parant animum Veneri, niſi plurima ſumas;
Ut ſtupeant multo corda ſepulta mero.
Nutritur vento, vento reſtringuitur ignis.
Lenis alit flammam, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta ſit, ut tibi curas
Eripiat: ſi qua eſt inter utramque nocet.
Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.

promet le magicien : il ne faudroit pour cela qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent se présentoit devant la Belle dans les moments où la force de la boisson agit sur tous ses sens, il pourroit bien profiter de l'occasion, & être l'heureux qui retireroit le fruit du prétendu sortilege.

L'expérience a démontré souvent cette vérité, il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre, se trouvant trop foible pour résister à sa violence, il a produit un effet contraire à celui qu'on espéroit, & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvements d'une vive tendresse, elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénésie ; marque sure & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté, & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece, ce Poëte aussi savant qu'ingénieux, fut privé par une de ces boissons pernicieuses, de l'usage de la raison. « Sa maîtresse, ou sa femme Lu» cilia, dit l'Historien de sa vie (1),

[1] *Vie de Lucrece*, par M. des Coutures, *pag.* 11. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

„ pour en être plus fortement aimée, „ lui donna un philtre amoureux, dont „ la violence lui altéra l'esprit, & ne „ lui laissa que quelques intervalles de „ santé, qu'il employa à composer son „ Poëme; de sorte qu'ennuyé de souffrir son mal, il s'ôta lui-même la „ vie. „

Voilà un bel effet des philtres amoureux, & une marque de leur puissance sur la volonté! Lucilia vouloit être aimée de Lucrece, elle le rend furieux & insensé. Il faut convenir, sage & savant Abukibak, avec les grands Physiciens d'aujourd'hui, que les personnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux, & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique, étoient déja amoureuses, & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte vénérien; ou bien on doit les regarder comme des gens insensés & privés de la raison, qui, sans le secours de la Magie, seroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les temps nous fournissent des exemples de

la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cause de ces caprices, il n'est bas besoin de recourir à la sorcellerie; il ne faut que considérer les foiblesses de l'humanité. En visitant les Petites-maisons, on s'instruit davantage sur ce sujet, qu'en feuilletant tous les livres d'Agrippa.

Si l'on avoit voulu, n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athenes à la Magie la manie de ce jeune Greç (1), qui, d'ailleurs très-sensé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une statue? Il en étoit si épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner: il l'embrassoit, il lui parloit, il lui faisoit même quelquefois des reproches. Sa passion alla si loin, qu'il

[1] Quis neget hos amores & ridiculos esse, & absurdos? Primum Xerxis quod Platani amore capiebatur. Deinde cujusdam adolescentis Atheniensis, honesto loco nati, qui statuam bonæ fortunæ, ad Prytaneum stantem, deperibat: & sæpe in complexus ejus se insinuans, oscula dabat: atque inde raptus in furorem æstroque percitus, propter cupiditatem, in Senatum venit, & enixe rogavit, ut sibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nihil proficeret, multis redimita tæniis & coronis imagine coronata, oblato sacrificio, ipsaque precioso vestitu exornata, profusis innumerabilibus lacrymis, ipse sibi mortem conscivit. *Æliani Variæ Hist.* Lib. IX. Cap. XXXIX.

demanda au Sénat de pouvoir transporter chez lui cette ſtatue, offrant d'en faire faire une autre. Les Magiſtrats lui ayant refuſé cette grace, ne trouvant pas qu'ils duſſent vendre une ſtatue publique, il en fut ſi touché, que de déſeſpoir il ſe tua. Si quelque ſorcier eût donné un breuvage à ce Grec, ſa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il careſſoit comme ſi ç'eût été une belle femme; la vertu des enchantements auroit encore ſervi à expliquer la cauſe d'une manie auſſi ſinguliere.

Je m'étonne qu'à Rome, où la croyance de la Magie eſt ſi fortement établie, & où l'Inquiſition, en dépit du bon ſens, veut qu'on admette, ſous peine d'être brûlé, l'exiſtence des ſorciers, je m'étonne, dis-je, que dans cette Ville ſi ſuperſtitieuſe on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Eſpagnol qui ſe cacha dans l'Egliſe de S. Pierre, & qu'on trouva pendant la nuit jouiſſant d'une ſtatue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure exiſte encore, & comme elle

étoit excessivement découverte, de crainte que quelque basané Andalousien ne prît la même fantaisie que son compatriote, on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze, qui dérobe aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Espagnol. Si l'on fait attention à toutes les Histoires surprenantes qu'on débite sur les gens qu'on assure avoir été ensorcellés & déterminés de s'abandonner à des passions bizarres, criminelles & monstrueuses, on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le soit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun sortilege; pourquoi donc ne pas juger de même des autres?

Les remedes, dont certains Auteurs ont parlé pour la guérison des maux causés par les philtres, me paroissent presque tous ridicules. Il faut d'abord poser ce premier principe, que les remedes qu'on doit donner à ceux qui ont bu de ces liqueurs empoisonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un

dérangement arrivé dans le corps, il faut le guérir en y rappellant l'ordre, & en purifiant le sang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations sont des remedes aussi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en lisant la recette que Pline donne aux amoureux pour éteindre leur passion? Il leur ordonne de prendre de la poudre sur laquelle une mule s'est vautrée, & d'en répandre sur eux. Le secret est merveilleux, c'est dommage qu'il soit si mal propre, & si nuisible aux habits noirs. Cardan (1) apprend encore un remede aussi sin-

[1] *Cardanus, de Subtilit.* Lib. XI. pag. 300. « Dans un autre Ouvrage, le même Cardan débite gravement un grand nombre de sottises & de puérilités; c'est dans le troisieme Livre qu'il a écrit sur les poisons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conseille, par exemple, avec Apulée, à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui empêchent de connoître des femmes, (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *nouer l'éguillette.*) il conseille, dis-je, fondé sur l'avis d'Apulée, à ceux qui sont enchantés, de se faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune, pendant la nuit sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui qui lave le maléfice, se lave à son tour, & qu'il s'en retourne chez lui sans le regarder, & sans détourner la tête. A ce premier secret Cardan en ajoute plusieurs autres, puisés également dans

gulier ; mais il est beaucoup plus crasseux : c'est de mettre sur soi de la sueur

les Anciens. Pline lui fournit celui de l'usage de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin, seront bien aises d'entendre parler Cardan lui-même. „

Ad eos qui concumbere nequeunt, Apuleius) si qua fides huic viro adhiberi potest) ita scriptum reliquit : Leontopodii frutices septem absque radicibus decoque, & Luna decrescente lavato eum qui frigidus est, & teipsum, ante limen suæ domus prima nocte, & suffumigato herba aristolochiæ, & redi domum, illum nequaquam respiciens Aliud verisimilius. Ex pugione quo homo sit occisus, tres facies annulos. Unum gestabit collo appensum, secundum in digito, tertium cervici subdat. Juvat & pugionem ipsum supponere cervicali. Plinius mirum in modum commendat abrotonum, adeo ut etiam pulvinari subditum, prodesse putet. Putant generali er omnes his generibus. prodesse centaurium devoratum duplex genus : minus cujus herba in usu est ; majus, cujus radix rhapontici sub nomine venalis est, inde molydeorum, ab Homero appellatum, cujus Plinius describit figuram, medium quasi inter cyclamen ac scyllam : hujus habet folia, illius radicem. Sed & cyclamen ipsum si feratur in domo, & verbena si suspendatur, quam ob id hierobotanen, id est sacram vocant herbam, plurimum prodesse creditur. Huic succedit betonicæ semen, quod qua die homo degustarit, negant posse ullo genere veneficii tentari. Inde semnion a Plinio colore pennarum paonis : & heliocallis, quibus Persarum Reges intus priore, extra posteriore uti referunt. Post lotos, id est, sertula campana Inde semen filicis, quod apud me est. Decimo loco scylla ; hæc averruncant. *Hier. Cardani de Venenis.* Lib. III. Cap. XV. pag. 1004. Num. 50 & seq.

“ A tant de remedes pris chez les Anciens con-

d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utilité ! Je m'étonne que

tre les philtres, Cardan en ajoute plusieurs autres, dont certains Auteurs modernes, follement antêtés de Magie, font un grand cas. Par exemple, de dormir dans la peau d'un loup, celle d'un lion est encore plus efficace; le front d'un âne a encore une vertu surprenante. Ecoutons Cardan lui-même sur tous ces remedes *anti-magiques*. „

Et dormire in pellibus lupi sed longe melius sub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus, ardenti primæ similis, & quasi soli collo appensus. Et comedat assidue buglossum, petrosilium vulgare, & muniat animum Philosophiæ præceptis, & legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc confert, & vincire frontem corio frontis asini, creditur utilissimum ad fascinum. *Hier. Card. de Venenis*, Lib. III. pag. 1006.

“ Il étoit juste que Cardan fît entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres; aussi n'y a-t-il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il soit toujours très-prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur. „

Auxilium e Supernis fallax non est, consistit aut in perfectione summa, id est triplicata. Et sensus, & verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor syncerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Pœniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare se velit. Quod referunt de Psalmo illo, *Judica me Deus, & discerne causam meam*; credo verum non esse *quoniam non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens*. Melius ergo solum tutis inniti. Et umbra sapientis ac felicis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione

quelque

quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande vertu aux endroits où elles fientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choses, non-seulement tout ce qui appartient aux mules; mais encore ce à quoi elles touchent? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur sueur en excellent antidote amoureux; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes, dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion, ils recouroient à la Magie, c'est-à-dire à des expédients aussi fautifs que criminels (1).

confirmat adamas gestatus in brachio sinistro, velut dictum est de præstigiatis. Differunt, quoniam præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti re divina, aut Dæmone, vel astrorum vi, aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præstigiatos. Et hujusmodi hominibus confert edere corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, & cubare sub leonis pelle. *Hier. Cardani de Venenis*, Lib. III. pag. 1007.

« Après tous les raisonnements de Cardan, je laisse à décider aux gens qui ne sont pas la dupe de de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices, de la croyance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des philtres, les impertinences les plus ridicules.

[1] *Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus*

Faustine, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuse d'un gladiateur; & sa tendresse alla si loin, qu'elle pensa lui coûter la vie. Cette Princesse languissoit, dès qu'elle étoit éloignée de son amant. Marc-Aurele, instruit d'une passion honteuse, fit assembler un grand nombre d'Astrologues & de Médecins: tous ces Savants, après avoir bien disputé, ne trouverent point de meilleur moyen pour guérir l'Impératrice, que de faire mourir le gladiateur sans

sensément sur les prétendus charmes magiques. Il faut être bien crédule, *dit-il*, pour s'imaginer que l'amour se puisse guérir par les herbes malignes de *Thessalie*. Ce sont-là de vieilles erreurs qui conduisent aux sortileges. *Dans un autre endroit ce Poëte dit que* ceux à qui il donne ces remedes, ne doivent plus ajouter foi aux poisons & aux enchantemens.

Viderit, hæ moniæ si quis mala pabula terræ,
Et magicas artes posse juvare putat.
Ista veneficii vetus est via, noster Apollo
Innocuam sacro carmine monstrat opem.
Meduce non tumulo prodire jubebitur umbra.
Non anus infami carmine rumpet humum.
. . . .
. . . .
Ergo age quisquis opem nostra tibi poscis abarte,
Deme veneficiis, carminibusque fidem.
Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

qu'elle en eût connoiſſance, & de lui en faire boire le ſang ; après quoi, l'Empereur ſon mari coucha avec elle, & la connut. Les hiſtoriens qui nous ont tranſmis cette hiſtoire, ajoutent que Fauſtine fut parfaitement guérie, & qu'elle ne ſe ſouvint plus de ce gladiateur. Quant à moi, je penſe que ce qu'il y eut de plus ſpécifique dans ce remede, fut la mort de cet amant, l'Impératice l'ayant ſans doute appriſe, & n'y trouvant aucun remede, prit patience, & jugea à propos de ſe conſoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer ſa guériſon à la Magie, pour rendre moins honteuſe ſa foibleſſe, en la faiſant paſſer pour un effet de quelque maléfice, pour une ſuite de l'influence maligne des aſtres. Si l'on conſultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs maris, dont le nombre à coup sûr n'eſt pas petit, & qu'on leur propoſât d'avouer en public, ou qu'elles ſont forcées par les ſortileges à l'infidélité, ou déterminées ſimplement par leur goût & leur penchant à la galanterie, il n'en eſt aucune, qui, pour garder le *Decorum*, ne prétendît être

cent fois plus obſédée que la Cadiere & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Verſailles, à Paris, & dans tout le Royaume, que des femmes qui ſe plaindroient de la méchanceté des ſorciers.

Porte-toi bien, ſage Abukibak.

LETTRE CL.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE le plaiſir que tu prends, ſage & ſavant Abukibak, à faire des expériences chymiques, eſt pour toi ſi grand que tu ne ſaurois t'en paſſer, quelque nuiſible qu'il ſoit à ta ſanté, ſouffres que je te faſſe faire quelques réflexions ſur les précautions que tu dois prendre, & que j'expoſe à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

Les particûles vénimeuſes qui ſe détachent ſans ceſſe des minéraux que tu calcines, que tu pulvériſes, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme, attaquent inſenſiblement ton eſtomac, ta poitrine & ton cerveau, & te cau-

ſeront tôt ou tard quelque dangereuſe maladie. Preſque tous les maux des Chymiſtes ſont occaſionnés par la nature des matériaux ſur leſquels ils travaillent. Un ſavant Médecin de ces derniers temps prétend que tous ceux qui mettent en uſage les minéraux, ſont ſujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils ſe reſſentent également des corpuſcules qui s'en détachent; il prouve le mal qu'elles peuvent cauſer, par celui que ſouffrent tous ceux qui travaillent aux mines (1).

Il eſt certain, ſage & ſavant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les minéraux renferment preſque tous un poiſon d'autant plus dangereux, qu'il eſt ſubtil & imperceptible. On n'en reſſent les atteintes que lorſqu'il eſt, pour ainſi dire, impoſ-

[1] Primo itaque in cenſum venient ii morbi, qui a prava materiæ indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infeſtant, & quotquot alios Artifices qui in ſuis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchimiſtæ, quique aquam fortem diſtillant, Figuli, Specularii, Fuſores, Stannarii, Pictores quoque & alii Qualis vero & quam peſtiferæ noxæ intra venas metallicas recondantur, experiuntur primo mineralium Foſſores, *Bernardini Ramazzini Opera Medica & Phyſiologica*, &c. *de Morbis Artificum*, Cap. I. pag. 477.

sible de pouvoir y remédier: & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remedes spécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir (1); quelquefois même il ne peut leur servir à rien, & ne sauroit les soulager. Un Auteur, qui est entré dans un détail très-circonstancié des maladies des Chymistes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiste ayant voulu sublimer de l'arsenic, jusques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vase, l'ouvrit après plusieurs *sublimations*, & fut très-surpris de sentir une odeur suave; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'estomac. Il avoit beaucoup de difficulté à respirer, il cracha du sang, fut attaqué de la colique & d'un tremblément dans tous les membres. Il rétablit médiocrement sa santé par l'usage du lait & de l'huile: ce remede

[1] Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere se jactitent Chymici, non impune tamen ipsi quoque ab illorum vi perniciali evadunt; easdem enim persæpe noxas ac alii Artifices accersunt, qui circa mineralia exercentur: ac si verbis id pernegent, faciei colore satis fatentur. *Ramazzini de Chymicor. Morbis*, Cap. IV. pag. 492.

ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fievre lente & hectique, dont il ne put entiérement se guérir qu'en buvant pendant long-temps des décoctions faites avec des herbes vulnéraires (1).

Voilà un exemple, sage & savant Abukibak, de l'inutilité dans certaines occasions de l'élixir merveilleux des Chymistes. Le même Auteur en fournit encore plusieurs autres, & entre autres celui de *Carolus Lancillotus*, Artiste célebre, qu'il assure avoir connu particuliérement, & que les travaux Chymiques avoient rendu chassieux, tremblant, édenté, asthmatique, puant, n'ayant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis

[1] Satis curiosum est quod sibi accidisse fatetur *Tachenius*, in suo *Hipocrate Chymico*. Refert enim quod cum arsenicum sublimare vellet, donec in vasis fundo fixum permaneret, & post multas sublimationes vas aperuisset, suavem quemdam odorem multa cum admiratione percipisse: sed post semi horam stomachum dolentem, confractum sesisse, cum difficultate respirandi, sanguinus mictu, colico dolore, ac omnium membrorum convulsione. Olei & lactis usu mediocriter restitutum ait; verum per integram hyemen febre lenta hecticæ simili mulctatum fuisse, à qua decocto ex herbis vulnerariis, & usu summitatum brassicæ, tandem se expedivit. *Ramazzini*, pag. 493.

les remedes & les drogues qu'il faisoit (1).

En montrant tout le danger que courent les Chymistes, je ne prétends point méprifer absolument tous leurs remedes; ce n'est pas-là mon dessein. Je veux seulement te mettre devant les yeux combien il est nécessaire, pour conserver leur santé, qu'ils aient de prévoyance. Car d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui sont très-bonnes & très-utiles; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achete ces remedes, & être assuré de leur science dans leur métier. „ La moindre variation, dit l'Auteur „ que j'ai déja cité, peut changer en „ poison les remedes des Chymistes. „ Un Médecin ne peut les employer en „ conscience, s'il ne les a préparés lui-„ même, ou s'il ne les a vu faire à quel-„ que habile Artiste (2). „

[1] *Carolum Lancillotum*, Chymicum nostratem celebrem, ego novi tremulum, lippum, edentulum, anhelosum, putidum, ac solo usu medicamentis suis, Cosmeticis præsertim, quæ venditabat: nomen & famam detrahentem. *Ramazzini*; pag. 493.

[2] Minima si quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis, illorum qualita-

La précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicaments, s'ils veulent y réussir, est la principale cause de leurs maladies ; ils sont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux, d'observer sans cesse le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon, les corps qui s'exhalent des matieres qu'on distille, tout ensemble s'unit pour détruire leur santé ; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point, à cause de cela, mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon, qu'à outrager un habile Ecuyer, parce qu'en domptant un cheval farouche, il en auroit été renversé, ou en auroit reçu quelque coup de pied (1). Il faut

tes sic immutare posse, ut in venenorum classem transeant, ait *Renat. Cartesius*. In hanc rem *Juncken* quoque in sua Præfatione ait Chymica medicamenta, salva conscientia, non posse à Medico exhiberi, nisi ejusdem manu fuerint parata, sive & perito Chymico illa viderit laborari. *Ramazzini*, p. 494.

(1) Sicuti ergò Equisoni non imputandum, si equum ferocem ac refractarium perdomando, ab eodem aliquando dejiciatur, & calces referat. sic ridendus non est Chymicus, si interdum è suis la-

ſavoir beaucoup de gré à ceux qui ſe ſacrifient pour le bien public. Les Chymiſtes ruinent leur ſanté pour compoſer des remedes utiles à la guériſon des hommes, on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir univerſel dont ils ſe vantent, ils ont découvert, & découvrent encore tous les jours pluſieurs bons remedes. Je ſuis donc bien éloigné de regarder les Chymiſtes comme des gens peu eſtimables.

Au reſte, quelque cas que je faſſe de leurs talents, je ne voudrois point être leur voiſin ; je ne doute pas que le venin des matieres qu'ils purifient, n'influe plus loin que leur laboratoire, & ne s'étende dans les lieux circonvoiſins. Bernardino Ramazzini rapporte une hiſtoire qui appuie fortement mon opinion. « Il y a quelques années, dit-il, » qu'un homme eut un procès très- » conſidérable avec un Chymiſte qui » avoit un fort grand laboratoire, dans » lequel il faiſoit beaucoup de *ſublimé*. » Cet homme cita devant les Juges le

boratoriis ſqualidus exeat ac attonitus, tanquam unus ex Orci Familia. *Ramazzini*, pag. 464.

„ Chymiſte, & demanda qu'il eût à
„ tranſporter ſes fourneaux dans un
„ autre endroit qui fût hors de la Ville,
„ parce qu'il empoiſonnoit tout ſon
„ voiſinage, lorſqu'il calcinoit le *vi-*
„ *triol*, & qu'il travailloit au *ſublimé*.
„ Il offrit de prouver ſon accuſation, il
„ apporta un certificat des Médecins,
„ & une atteſtation des Curés, par
„ leſquels il conſtatoit qu'il mouroit
„ beaucoup plus de gens auprès du la-
„ boratoire, que dans les autres quar-
„ tiers de la Ville. Les maladies dont
„ les perſonnes périſſoient, attaquoient
„ ordinairement le cœur: & un Méde-
„ cin avoit certifié que la fumée du
„ *vitriol* étoit très-dangereuſe, qu'elle
„ empeſtoit l'air circonvoiſin, & ren-
„ doit pulmoniques les gens qui le reſ-
„ piroient. *Bernardino Corrado* plaida
„ la Cauſe du Chymiſte, & *Caſina*
„ *Stave*, Médecin, celle du bourgeois
„ plaignant. Ces deux Avocats firent
„ pluſieurs Ecrits fort beaux & fort ſa-
„ vants, dans leſquels ils diſputerent
„ beaucoup ſur le danger où la fumée
„ du *vitriol* expoſoit. Le Chymiſte ga-
„ gna ſon procès, il fut abſous, lui

„ & ſon Art, de toutes les morts
„ qu'on leur imputoit. Je laiſſe aux
„ habiles Phyſiciens à décider, comme
„ Juges des ſecrets de la Nature, ſi les
„ Juriſconſultes penſerent bien dans
„ cette occaſion (1). „

Ces derniers mots de *Ramazzini*, ſage & ſavant Abukibak, marquent

[1] Paucis ab hinc annis non parva exorta eſt inter Negotiatorem quendam Mutinenſem, qui in oppido hujuſce ditionis, Finali dicto, laboratorium ingens habebat, in quo *ſublimatum* fabricabatur, ac inter civem Finalenſem. In Jus vocavit Finalenſis Negotiatorem hunc, inſtando ut officinam extra oppidum, vel alio transferret, eo quod totam vicinam inficeret dum *vitriolum* in furno operarii calcinaret pro *ſublimati* fabrica. Ut vero accuſationis ſuæ veritatem comprobaret, *Medici* illius oppidi atteſtationem afferebat, ac inſuper Parochi necrologium, quo conſtaret multo plures in illo vico, & locis laboratorii proximioribus, quam in aliis, quotannis interriſſe. Ex tabè autem ac morbis pectoris præcipue, mori ſolere, qui in illa vicinia habitarent, teſtabatur *Medicus*, qui fumum vitrioli exhalantem maxime culpabat, & aërem inquinantem, ut pulmonibus infeſtus, & hoſtilis redderetur. Nogotiatoris Cauſam ſuſcepit *D. Bernardinus Corradus*, Rei Tormentariæ in Eſtenſi ditione Commiſſarius; Finalenſis vero *D. Caſina Stabe*, illius oppidi tunc Medicus. Variæ propterea ultro citroque editæ ſunt ſcripturæ ſatis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra diſputatum eſt. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentiæ obſolutum. An Juriſperitus hoc in re rite judicavit, Naturæconſultis juricandum relinquo. *Ramazzini*, pag. 494.

qu'il condamne cette décision, & qu'il regarde comme très-dangereux, non-seulement de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâche donc de te précautionner le plus qu'il te sera possible; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie, corrige, le plus qu'il te sera possible, le dangereux venin de cet Art.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & ménage ta santé; c'est après la raison, le don le plus précieux que nous ayions reçu du Ciel.

LETTRE CLI.

Ben Kiber, *au sage & savant* Abukibak.

J'AI réfléchi souvent, sage & savant Abukibak, à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe, & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine; leur So-

ciété, ſemblable à ces tours qui s'élevent dans les nues, n'en eſt que plus expoſée aux orages, & en danger d'être frappée de la foudre. Le deſtin qui menace les Jéſuites, accabla les Templiers dans le temps qu'ils paroiſſoient avoir le moins à craindre, & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la poſſibilité de celui que peut eſſuyer la poſtérité des Ignaciens.

Il y a entre l'inſtitution, l'agrandiſſement, & l'augmentation de l'ordre des Templiers & de celui des Jéſuites, tant de conformité, qu'il ſemble naturel qu'ils doivent avoir tous les deux la même fin. Permets, ſage & ſavant Abukibak, qu'en parcourant briévement ce que dit un ancien Auteur, je te faſſe ſentir cette parfaite conformité. Voyons d'abord l'inſtitution des Templiers. " Un an après ſon „ couronnement, Godefroi de Bouil„ lon mourut; & fut Roi en ſon lieu, „ ſon frere Baudouin, homme égal au „ mérite du défunt: pendant le regne „ duquel, entre les autres qui paſſe„ rent par-delà, furent neuf Gentils-

„ hommes, fort grands compagnons „ & amis; desquels ils ne s'en trouve „ que deux hommes, qui peut-être „ étoient les principaux, l'un Hugues „ de Paganis, l'autre Gaufrede de „ Saint Acelman; lesquels arrivés en „ Jérusalem . . . . . firent vœu, pour „ faire agréable service à Dieu, d'em- „ ployer toute leur vie à rendre le che- „ min seur & facile, ou mourir en „ cette entreprise. . . . . . Toutes fois, „ encore qu'ils fussent en grand nom- „ bre, si n'avoient-ils Habits ne Regle „ désignée; ains vivoient ainsi en com- „ mun (1). „

Je ne pense pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace, avec cinq ou six compagnons, se réunirent ensemble pour fonder une Société, qui assurât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles, que les Templiers aux Rois de Jérusalem. “ Ils firent vœu d'em- „ ployer leur vie à rendre absolue l'au- „ torité de la Cour Romaine, & de

(1) Diverses Leçons de Pierre Messie, Part. II. *Chap. IV.* pag. 344.

„ mourir en cette entreprise, s'il étoit „ nécessaire.„ Pasquier sera mon garant. “ Ce qui rend, dit-il, les Jésuites plus „ recommandés dans Rome, est l'o- „ béissance aveugle qu'ils rendent au „ Saint Siege, par eux appellée *Obe-* „ *dientia cœca*, qui m'étoit inconnue, „ quand je plaidai la cause contre „ eux..... Je ne dis rien, qui ne soit „ par leur Constitution Latine plus „ étroitement ordonné; & est l'un des „ premiers des voeux auxquels ils s'o- „ bligent en entrant dans les Religions. „ Regle qu'Ignace de Loyola leur sou- „ tenoit devoir être si stable, comme „ j'ai dit en mon plaidoyer, que si au „ milieu d'un orage le Pape lui eût „ commandé d'entrer en un petit es- „ quif sans gouvernail, il se fût très- „ volontiers exposé; & que le sembla- „ ble devoit être fait par les siens „ (1). Pasquier me fournit encore une conti- nuation de preuve. “ Ils prirent, dit-il „ (2), la hardiesse de se transporter à „ Rome, où ils commencerent de pu-

(1) Pasquier, Recherches de la France, *Liv.* *III. Chap. XLIV. pag.* 342.

(2) *La même*, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.

„ blier leur secte; combien que la plu-
„ part d'entre eux ne sussent pas, non-
„ seulement la Théologie, mais même
„ les premiers éléments de la gram-
„ maire. „ Voilà, sage & savant Abukibak, une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jésuites, ainsi que ces Religieux militaires, *sans habits ni Regle désignée, cependant vivoient en commun*.

Poursuivons notre examen, & venons à l'agrandissement & à l'augmentation de ces deux Ordres; nous continuerons à consulter nos deux Auteurs.
„ Les Rois & Princes de plusieurs Pays,
„ dit le plus ancien, (1) donnerent aux
„ Templiers de grands revenus, qu'ils
„ employerent en ces guerres; .... &
„ par succession de temps accrurent tel-
„ lement d'heure à autre en puissance
„ & richesses, que par toutes contrées
„ & provinces ils avoient de grandes
„ villes & lieux forts, avec force su-
„ jets. « Les personnes les plus simples sentent d'abord combien cela convient aux Jésuites. Quels biens immenses en

(1) Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. *Part. II, Chap. II. pag.* 347.

Portugal, en Eſpagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, n'ont-ils pas acquis dans peu de temps par l'amitié des Princes qu'ils ont ſéduits? On convient dans tout le monde que les richeſſes de ces Religieux ſont immenſes: ils ont non-ſeulement dans les Indes au Paraguai, mais encore dans l'Europe, *de grandes villes & lieux forts, avec force ſujets.* Ils acquierent tous les jours de nouveaux domaines, & il eſt peu de Souverains qui poſſedent autant de tréſors qu'en a la ſociété. Il ne ſera pas néceſſaire d'appuyer ce fait de l'autorité de Paſquier, pour en conſtater la vérité: mais il n'eſt pas hors de propos de placer ici les moyens dont les Jéſuites ſe ſervent pour s'enrichir: ils ſont les mêmes que ceux des Templiers; & tous ſe ſont ſervis des mêmes prétextes. « L'exercice de leur » Ordre, dit Paſquier (1), gît entiérement en deux points. Par le premier, » ils promettent de traiter le fait de la » Religion, d'adminiſtrer le Sacrement, » tant de Pénitence que d'Autel, &

(1) *Recherches de la France*, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 323.

„ d'exhorter les Infideles. Le deuxieme
„ c'eſt d'enſeigner les arts libéraux. Par
„ quoi, celui que le premier mit la
„ main à l'établiſſement de cette Secte,
„ trouvant la pauvreté telle qu'il avoit
„ vouée, de trop difficile digeſtion, par
„ un eſprit ſophiſtique s'aviſa de faire
„ une diſtinction, c'eſt à ſavoir que
„ puiſque l'Exercice de ſa profeſſion
„ étoit double, tant pour la Religion
„ que les bonnes Lettres, auſſi devoit
„ ſon Ordre conſiſter tant en Monaſteres
„ que Colleges, & que les Monaſteres
„ ſeroient quelques petites Chapelles
„ ou Cellules, comme étant le moin-
„ dre de ſon opinion, & les Colleges
„ amples & ſpacieux Palais; & qu'en
„ qualité de Religieux, ils ne pou-
„ voient rien poſſéder, ni en général,
„ ni en particulier, mais bien en qua-
„ lité d'Ecoliers; & néanmoins que
„ l'adminiſtration de ce bien appartien-
„ droit aux Religieux profex, pour
„ être diſtribué comme il verroit être
„ bon à faire. Ainſi, tous ceux du petit
„ Vœu, qui ſont les Collégiaux, ſont
„ quelquefois quinze ou vingt ans
„ avant que de franchir le pas de la

„ grande Profession, selon qu'il plaît
„ au Général de leur Ordre, pendant
„ lequel temps ils se gorgent, & puis
„ quand ils se sont faits riches, si le
„ Supérieur les trouve dignes, ils sont
„ contraints, comme membres, de
„ rapporter au Corps général de leur
„ Ordre tout ce qu'ils ont acquis. „

Après avoir montré, sage & savant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établissement & l'agrandissement des Templiers & des Jésuites, je crois pouvoir avancer que selon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des Religieux militaires. Les raisons qui causerent la perte des premiers, occasionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits *par la prospérité & grandes richesses qu'ils avoient, par le moyen desquelles ils devinrent méchants, & se ruinerent eux-mêmes* (1). Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe, l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée, ils s'éle-

(1) Diverses Leçons de Pierre de Messie, *Part. II. Chap. IV. pag.* 348.

vent au-dessus des Souverains, méprisent les Magistrats, & ruinent les libertés & les privileges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siecles il naisse un Prince, aussi intrépide que Philippe-Auguste? Ce Monarque purgea la terre des Templiers: son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société, & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France, le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

Les crimes, pour lesquels on fit périr les Templiers, sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites, & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voyons ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit *que leurs Prédécesseurs avoient été cause de la perte de la Terre Sainte; qu'ils élisoient leur Grand-Maître en secret; qu'ils avoient de mauvaises superstitions; qu'en secret ils juroient de s'aider l'un à l'autre, leur attribuant par ce moyen l'abominable péché contre Nature, & qu'ils en étoient tous coupables* (1). Récapitulons ces accusations,

(1) Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. *Part. II. Chap. IV. pag.* 349.

sage & savant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en est aucune que les adversaires des Jésuites ne leur imputent. On les accuse de la ruine de la Religion dans bien des pays; on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine (1) tout le fruit qui y avoient produit les autres Missionnaires; on les blâme du secret impénétrable qu'ils gardent sur leurs Constitutions, & sur les points principaux de leur Regle; on leur attribue toutes les divisions qui regnent dans l'Eglise; on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schisme pernicieux; on les blâme de soutenir plusieurs propositions hérétiques, & plusieurs dogmes erronés (2); on leur reproche l'affectation qu'ils ont à vouloir justifier les actions les plus criminelles de leurs confreres (3); enfin on

(1) Voyez *l'Histoire du Christianisme des Indes* du célebre M. de la Croze. Voyez aussi *l'Histoire du Christianisme d'Ethiopie* du même Auteur. Consultez encore la *Morale Pratique*, Livre écrit par l'illustre M. Arnaud.

(2) Voyez les *Lettres Provinciales*. Ce seul Livre est plus que suffisant.

(3) On voit la preuve de ces accusations dans *l'Apologie* que le Pere *Richeome* a faite du Jésuite *Guignard*, pendu par Arrêt du Parlement de Paris, pour avoir conspiré contre Henri IV.

les accuse de *l'abominable péché contre Nature*. Les Poëtes se sont égayés plusieurs fois sur ce sujet; & tu sais, sage & savant Abukibak, les vers qui furent faits à l'occasion du feu qui prit à la Maison Professe des Jésuites, le jour même, à la même heure que l'on punissoit un fameux Sod***.

Quand du Chafour l'on brûla,
Pour le péché philosophique,
Le feu, par vertu sympathique,
S'étendit jusqu'à Loyola.

Puisque les sujets de plainte, qu'on pense avoir dans toute l'Europe contre les Jésuites, sont si conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers, n'est-il pas apparent que ces deux Ordres, si ressemblants en tout, auront une pareille fin? La grandeur à laquelle les Jésuites se sont élevés, l'autorité qu'ils ont acquise, les biens immenses qu'ils possedent, ne les garantiront point du sort qui les attend. Les Templiers, avec tous ces avantages, ont péri dans le temps qu'ils sembloient avoir le moins à craindre, il en sera ainsi de la Société. L'on ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de

grands maux elle a causée; sa chûte sera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévue. Les Jésuites n'ont-ils pas été déja bannis & chassés de la France, des Etats de la République de Venise, &c.? S'ils ont trouvé le moyen de rentrer dans ces pays, ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent, & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. " J'espere vous montrer, disoit ce sage
" Avocat au Parlement de Paris, que
" cette Secte, par toutes ses proposi-
" tions, ne produit qu'une division en-
" tre le Chrétien & le Jésuite, entre le
" Pape & les Ordinaires, entre tous
" les autres Moines & eux: finalement,
" que les tolérant, il n'y a Prince, ni
" Potentat qui puisse assurer son Etat
" contre leurs attentats. Je vous ai dit,
" & est vrai, que cette Secte a été bâ-
" tie sur l'ignorance d'Ignace. J'ajou-
" terai qu'elle a été depuis entretenue
" par l'orgueil & l'arrogance de ses
" Sectateurs

„ Sectateurs (1). „ Si le Parlement de Paris & les Rois n'ont pas profité de ces sages avis, peut-être un jour en feront-ils un meilleur usage. Que deviendront alors les Jésuites ? Ce que sont devenus les Templiers.

Je te salue, savant Abukibak. Porte-toi bien, & souviens-toi que Dieu punit enfin les méchants.

LETTRE CLII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'AI été étonné plusieurs fois, sage & savant Abukibak, que la plupart des Auteurs modernes, qui ont parlé des devoirs & des obligations des Militaires, soit dans ce qui regarde la Religion, soit dans ce qui concerne la vie civile, aient dit des choses aussi peu utiles & aussi impratiquables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matieres, sont tombés dans un excès très-vicieux; ils ont préscrit des regles, plus pro-

(1) Pasquier, recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 329.

pres à des Capucins, qu'à des Soldats & à des Officiers. Les gens du monde, qui ont donné quelques préceptes aux Militaires, ont échoué contre un autre écueil : ils ont entiérement oublié les Loix de la Nature & de la raison, comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens, ils ont établi pour maximes sures & constantes les sottises les plus grandes. On peut avancer hardiment que jusques ici très-peu de personnes ont écrit sensément sur les obligations civiles des Militaires : voyons-en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit sur les duels.

Tous les Théologiens crient sans cesse que ces combats particuliers sont absolument défendus, & qu'il faut non-seulement les éviter, mais les refuser, si l'on a malheureusement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune restriction sur cet article ; ainsi ils mettent un homme dans la nécessité d'être déshonoré. Peu de gens sont assez touchés des récompenses de l'autre vie, pour prendre un parti aussi dur, il ne reste aucune ressource à un homme, qui est regardé dans le monde comme un lâche, que

celle de se faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la disposition à chanter *Laudes* & *Matines*. Prescrire une Loi aussi sévere que celle des Théologiens, c'est vouloir qu'elle ne soit point suivie. D'un autre côté la plupart des gens du monde se figurent qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement à la fureur, ou à l'étourderie d'un jeune éventé, ou à la folie d'un bretteur, ils veulent qu'on ne puisse jamais refuser un rendez-vous. Cette opinion est plus insoutenable que celle des Théologiens. Est-il rien de plus absurde que d'exiger que pour contenter la passion d'un insensé, un galant homme soit forcé de perdre la vie, ou de passer dans les pays étrangers? Ceux qui pensent de cette maniere, ne font guere usage de leur raison; il est aisé de voir qu'un ancien & funeste préjugé les aveugle.

Je pense, sage & savant Abukibak, qu'il est aisé à un Officier de trouver un juste milieu entre ces deux sentiments opposés, & d'allier les Loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon sens. Les duels sont défendus

de Dieu & par le Prince, il faut abſolument les éviter: mais une juſte défenſe n'eſt point interdite, ni par le Droit divin, ni par le Droit humain; elle eſt au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes poſés, j'en établis un autre auſſi certain; c'eſt qu'il faut être fou ou imbécille, pour avoir des égards pour une perſonne qui en eſt indigne, ſur-tout lorſque ces égards ſouvent nous nuiſent conſidérablement. Or, je ſuppoſe qu'un homme me faſſe une querelle mal-à-propos, & qu'il me propoſe de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que ſa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condeſcendance qui m'eſt défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment, ou dans un autre temps, je me défends le mieux qu'il m'eſt poſſible: ſi je le tue, le Ciel ne me demande point compte de ſon ſang; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le répete, ſage & ſavant Abukibak, ceux qui prétendent qu'on ne peut refuſer un rendez-vous, défendent un ſentiment abſurde. Je ſoutiens

que non-ſeulement un Chrétien, mais qu'un homme de ſens ne doit jamais en donner, ni directement, ni indirectement.

Il y a un cas qui paroît aſſez épineux, c'eſt celui, où étant inſulté le premier, on eſt obligé d'aller chercher ſon ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main ſur moi, voilà le cas d'une juſte défenſe; je ne me remets point au lendemain à vuider une affaire, qui, étant pour lors innocente, devient criminelle, ſi elle eſt différée. Je venge dans l'inſtant l'outrage qu'on m'a fait, tout concourt pour lors à ma juſtification, la néceſſité de me défendre, la violence du premier mouvement, la vivacité, enfin la foibleſſe humaine, qui ne peut s'élever que juſqu'à un certain point de perfection.

Je pouſſe les choſes plus avant, & je vais juſqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un ſoufflet, n'a pu dans l'inſtant ſe vanger de ſon ennemi, il ne doit pas cependant lui donner aucune aſſignation. A quoi ſert-il qu'il ſe mette dans le cas d'être puni par le Ciel

& par son Prince? Il doit l'attaquer, lorsqu'il le rencontre. Cette action alors est graciable chez le Souverain, & moins criminelle devant Dieu, parce qu'elle est excusable par tout ce qui favorise les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

Examinons à présent, sage & savant Abukibak, si sur les autres points on a préscrit des regles plus sures & plus nécessaires que sur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profession des armes comme un état si dangereux, qu'il est presque impossible de s'y sauver. Ils prétendent que les plus vertueux se corrompent tôt ou tard par l'exemple, ou par la persuasion des autres. Les gens du monde considerent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble, le plus distingué, & le plus brillant, à peine accordent-ils aux autres quelque estime. Il est fort commun d'entendre appeller *Pédants* tous les Ecclésiastiques, & *Robins* les plus augustes Magistrats.

Ces deux excès sont également vicieux. Toutes les professions, utiles à la Société civile, sont respectables. Quant

à celle des armes, lorſqu'on l'embraſſe parce que la naiſſance ou l'inclination nous y portent, elle n'eſt pas plus dangereuſe qu'une autre. *Ce n'eſt pas*, dit un des plus grands génies du quatrieme ſiecle, *l'état des armes qui eſt criminel; c'eſt la maniere de s'y comporter, & le deſſein de piller en l'embraſſant* (1). Un galant homme, qui prend le parti du Service, ſait bien qu'il doit ſe ſouvenir que le *premier devoir d'un Chrétien, dans quelque ſituation qu'il ſoit, eſt d'être vertueux* (2). Il faut être fou, pour ſe perſuader qu'il eſt un état qui diſpenſe de la probité. Quel eſt l'Officier qui veuille faire uſage de ſa raiſon, qui ne connoiſſe que *les talents qu'il a pour ſon métier, la valeur, le courage, l'intrépidité, ſont des dons du Ciel, qu'il ne doit point employer à lui déplaire* (3)? Mais, dira-t-on, on

(1) Non enim militare delictum eſt, ſed propter prædem militare peccatum eſt. *S. Aug. Serm. XIX. de Verbis Domini.*

(2) Apud omnem Chriſtianum prima honeſtatis debet eſſe Militia. *L. Auguſtin.* ibid.

(3) Hoc primum cogita quando armaris ad pugnam, quia virtus tua etiam ipſa corporalis donum Dei eſt. Sic enim cogitabis de dono Dei non facere contra Deum. *S. Auguſt. Epiſt. CCV, ad Bonifacium.*

en voit beaucoup qui ne pensent pas de même; cela n'influe en rien sur l'innocence de leur profession. Dans quel état est-ce qu'il n'y a pas plus de méchants que de bons? Soutiendra-t-on qu'on ne sauroit être Magistrat sans se damner, parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorants, de corruptibles & de partials, que d'habiles & d'integres? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres? établira-t-on le Quakrisme par tout l'univers, parce que dans toutes les communions différentes le nombre des mauvais Ecclésiastiques, l'emporte de beaucoup sur les bons? Tel est le sort infortuné de l'homme, depuis la chûte du premier pere, il est porté plutôt au mal qu'au bien; quelque état qu'il embrasse, il y porte le levain du péché. L'Ecriture nous apprend que le nombre des Elus est petit. Qu'on ne prenne aucun état, on ne courra pas moins le risque de succomber aux tentations; au contraire on y sera exposé davantage. Un homme livré à lui-même est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatiguante, plus elle éloigne les occasions

ſions de pécher ; ainſi, celle d'un Officier a bien ſouvent, & ſur-tout lorſqu'il eſt à l'armée, un avantage conſidérable ſur les autres. Je conviens qu'il n'en eſt pas de même, lorſqu'il eſt en garniſon ; mais quel eſt l'état qui n'emporte pas avec ſoi ſon bien & ſon mal ?

Convenons donc, ſage & ſavant Abukibak, qu'on a peu de raiſon à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me ſeroit aiſé de prouver que les deux choſes qu'on cite comme des écueils inévitables, doivent naturellement être plus funeſtes aux Eccléſiaſtiques & aux Magiſtrats, qu'aux Militaires. La premiere eſt l'impureté, la ſeconde l'avidité du gain. Quant à l'impureté, je penſe qu'un Prêtre, renfermé dans un Confeſſionnal, écoutant les péchés les plus ſecrets d'une jeune & aimable perſonne, riſque bien plus d'être ému, qu'un Officier qui voit une Dame dans une aſſemblée nombreuſe, ou qu'un Soldat qui apperçoit une ſervante ſur la porte d'un cabaret. Le Confeſſionnal, ſelon moi, eſt l'endroit le plus funeſte à la chaſteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace ſurnatu-

relle, pour éviter du moins les desirs & les pensées criminelles, entendant journellement le récit des actions les plus lascives. Si les femmes ne se confessoient qu'à soixante ans, je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain, & au desir d'amasser des richesses, ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitement; encore parmi cent, un seul est-il dans ce cas: mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge, est une attaque que reçoit sa vertu. Combien voit-on de Magistrats qui succombent? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse, cet attribut lui conviendroit beaucoup mieux qu'un bandeau.

Je suis fermement persuadé, sage & savant Abukibak, que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut, que celui d'un Prêtre & d'un

Juge. On peut réduire ses principaux devoirs civils à deux points, qui sont également essentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes mœurs, & la générosité. Pour être convaincu de la nécessité de ces choses, un Militaire sensé doit réfléchir *qu'il est honteux qu'un homme, qui ne se laisse pas vaincre par les armes, succombe sous le vin & sous la débauche* (1). Il faut aussi qu'il profite de l'avis de S. Augustin : *C'est la nécessité*, dit ce Pere, *qui nous fait accabler un ennemi qui se défend*, *& non pas le desir de le tuer. Il est aussi généreux de pardonner à une personne vaincue, que courageux d'user de force, lorsqu'elle nous résiste* (2). Les Loix de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise. Je te salue &c.

[1] Ornet mores tuos pudicitia conjugalis, ornet sobrietas & frugalitas ; valde enim turpe est, ut quem non vincit homo, vincat libido, & obruatur vino qui non vincitur ferro. *Sancti August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*

[2] Hostem pugnantem necessitas perimat, non voluntas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia jam debetur, maxime in quo pacis perturbatio non timetur. *S. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*

LETTRE CLIII.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE comptois, ſage & ſavant Abukibak, après t'avoir appris ce que je penſois ſur les principaux devoirs des Officiers, te faire part des réflexions que je ferois ſur les Sciences auxquelles il conviendroit qu'ils s'appliquaſſent avec aſſiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet, un Officier de mes amis m'en a communiqué pluſieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoue que je crois n'avoir rien lu de meilleur ſur ce ſujet : je ſuis perſuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part, tu me ſauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître (1).

[1] " Je ne ſuis pas moins perſuadé que tous les Lecteurs me ſauront le même gré, & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir groſſi mon Ouvrage d'une petite Diſſertation, où je n'ai d'autre part que quelques Notes, qu'on verra au bas de la page, & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reſte, je ſouhaite que les Officiers qui liront les ſages conſeils qu'on leur donne ici, puiſſent en

Réflexions sur les Sciences convenables aux Gens de Guerre.

Si tout le mérite d'un homme de guerre consistoit dans la force, la vigueur, la bravoure, il ne lui faudroit ni soins, ni étude pour se perfectionner dans sa profession ; mais comme ces qualités sont à peine le mérite du simple soldat, & que l'Officier doit avoir des connoissances à proportion des emplois dont il est chargé, il ne sauroit trop s'appliquer à les acquérir, s'il veut remplir tous les devoirs de son état.

Je suis persuadé que ce langage paroîtra nouveau à bien des gens, qui, pour avoir une espece d'excuse, plutôt que pour justifier leurs véritables sentiments, soutiennent que le métier de la guerre ne s'apprend que par l'ex-

profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire, connoît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pédant qui parle, mais un maître qui possede toute la légèreté du courtisan le plus délié. Il auroit été fâcheux pour tous les gens qui cherchent à s'instruire, que ses réflexions n'eussent point été imprimées. „

périence; que celui qui s'y donne, n'a que faire d'étude, ni de ſcience pour s'y perfectionner. Je ne m'amuſerai point à réfuter ce vain raiſonnement, je tâcherai ſeulement d'établir la vérité contraire, (autant que mon ſujet le demande) pour l'inſtruction de ceux qui voudront en profiter.

Si l'Officier ſe conſidere par rapport à la ſociété, ou par rapport au Service, il ſe trouve également dans l'obligation de s'inſtruire dans la connoiſſance du monde, & d'acquérir les lumieres néceſſaires à ſa profeſſion; rien ne le diſpenſe de ce double engagement.

Le métier des armes en général, eſt honorable à tous ceux qui l'exercent. Des gens nobles par leur naiſſance, ou qui jouiſſent des mêmes privileges, doivent ſoutenir cette idée avantageuſe, par leurs manieres & par leur conduite. Rien n'eſt moins excuſable dans un Officier, que de vivre ſans principes. La groſſiéreté & l'impoliteſſe ſont les ſuites de l'ignorance: il doit travailler à s'en défaire, & s'appliquer à des études qui puiſſent orner ſon eſ-

prit en adouciſſant ſes mœurs, & pour ne pas ſe livrer à quelque Science bizarre qui lui gâteroit le goût, plutôt que de le former, il n'a qu'à prendre le conſeil de quelque ami éclairé ſur le choix qui lui convient, & ſur-tout ſe faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir, des choſes qu'il veut apprendre, & ne jamais s'en écarter, ſe contenter de peu à la fois, mais comprendre ce peu avec netteté. L'envie de tout embraſſer, que l'impatience fait naître, eſt une marque de pareſſe, ou de légéreté d'eſprit.

Les éléments ſont toujours difficiles & peu amuſants; cependant ceux qui ont du génie pour les Sciences, ne laiſſent pas d'y entrevoir des beautés, qui commencent à les ſatisfaire. Une ſeule choſe que l'on entend bien, facilite l'intelligence des autres. Une connoiſſance exacte de la Géographie, par exemple, nous met au fait de tout ce qui ſe paſſe dans le monde; la ſituation des Etats nous donne une idée de leurs différents intérêts; une négociation, un mouvement de troupes, la moindre démarche d'un Prince nous

fait juger de ses vues, & nous avons le plaisir de démêler par nous-mêmes des choses qui intéressent : au lieu qu'une connoissance superficielle jette notre esprit dans la confusion, & fait connoître notre foible, lors même que nous cherchons à le couvrir. C'est là maniere ordinaire de ceux qui ont de ces sortes de connoissances sans principes, de vouloir passer pour Savants; le peu qu'ils savent, leur fait appercevoir le vuide qui reste encore dans leur esprit, & les soins qu'ils prennent de le cacher, les jettent quelquefois dans des bévues qui les dévoilent absolument. On passe volontiers sous silence une ignorance modeste; mais on ne pardonne pas une fausse érudition qui se pare de suffisance.

J'ai connu dans une Cour étrangere un Ministre étranger, à qui je donne ici place, parce qu'il étoit Officier. Il se piquoit de passer pour savant en Astronomie; il le fit même croire pendant un temps, à la faveur de quelques termes de l'Art, jusqu'à ce qu'il eût une fois le malheur de soutenir qu'une étoile du Cancer, qui pour lors parois-

ſoit à l'horizon ſur le minuit, étoit celle de Vénus. Cette déciſion gâta tout, & fit qu'on le crut peut-être plus ignorant qu'il n'étoit.

Ceux qui ont l'entêtement de vouloir paſſer pour Savants, feroient bien mieux de s'appliquer à le devenir; ils y parviendroient par l'étude avec moins de peine, qu'ils n'en prennent pour donner le change; il y a peu de prudence à s'agiter ſi mal à propos.

Un Officier qui néglige de s'inſtruire, donne mauvaiſe opinion de lui, & fait juger qu'il doit avoir un grand fond de nonchalance, ou beaucoup de ſtupidité. Ce n'eſt pas qu'il lui manque du temps, & ſur-tout depuis que dure la paix; il ſe trouve le plus ſouvent déſœuvré du matin au ſoir, & ſi la chaſſe, le jeu, ou la débauche ne l'occupent, il ne ſait que devenir (1). Il s'ennuie continuellement, & ennuie par conſéquent ceux qui tombent ſous ſa main. Eſt-ce donc un travail ſi pénible que de donner à l'étude deux ou

[1] L'Auteur de ces Réflexions auroit dû mettre les Cafés & les cabarets parmi les occupations des Officiers : elles ne ſont pas les moins nuiſibles & les moins dangereuſes.

trois heures par jour? Outre l'ennui & l'oisiveté qu'il éviteroit, il pourroit acquérir des connoissances nécessaires à sa profession, & utiles au commerce de la vie. Il apprendroit à parler d'autres choses que des chevaux (1), & de leurs maladies dégoûtantes, que de remontes, de recrues & d'habillements. Ces sortes de détails qui n'intéressent personne, doivent rester dans le Service; c'est une indiscrétion que de les porter plus loin.

Rien n'est plus agréable que la conversation d'un Officier qui a du monde, du savoir & de l'esprit; il répand sur son entretien ce dégagement, & cette noble assurance qu'inspire le métier des armes. Il semble que les autres professions donnent un air plus contraint; cette même assurance devient effronterie ou rusticité, si le discernement

[1] L'Officier de Cavalerie est ici en général fort bien dépeint; celui d'Infanterie ne l'est pas moins naturellement. Il n'est aucun milieu dans les conversations des repas : ou l'on y médit de quelques femmes, ou l'on y parle du détail du Service. Dans les auberges des Officiers de Cavalerie, les chevaux reviennent réguliérement soir & matin; & dans celles des Officiers d'Infanterie, les recrues, les habillements ont le même sort.

ne la conduit, comme il arrive à quelques indiſcrets, qui ſe ſaiſiſſent d'une converſation, & ſe font écouter malgré qu'on en ait, par le ton de leur voix, qui marque la rudeſſe de leur eſprit, autant que la force de leurs poulmons.

Un Officier général qui ſervoit en Allemagne, entra un jour dans une ſalle. Pluſieurs perſonnes regardoient le plan de Veniſe, il s'approcha d'un air délibéré, ſe fit faire place juſqu'à la table, autour de laquelle on étoit : *Qu'eſt-ce que c'eſt*, dit-il, *cette grande ville de Veniſe* ? Et après avoir conſidéré quelque temps, comme un homme qui cherche des yeux : *Et bien*, ajouta-t-il, *où eſt donc le Carnaval* (1)?

[1] J'ai entendu quelque choſe d'auſſi abſurde que la demande de cet Officier général. Nous diſputions pluſieurs Officiers ſur l'invention qui marquoit le plus la pénétration, la ſagacité de l'eſprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie, les autres la Peinture, &c. Notre Lieutenant-Colonel, prenant la parole, dit gravement : *L'invention la plus ſubtile, & qui prouve le mieux l'étendue de l'eſprit humain, c'eſt l'art de faire des ſauciſſes.* Ne falloit-il pas bien du génie pour aller s'aviſer de hacher de la viande, de ſouffler dans un boyau, & en pouſſant avec les doigts cette viande dans le boyau, produire un des plus ex-

On a peine à se persuader que des gens qui remplissent des emplois considérables, puissent porter l'ignorance jusqu'à confondre un temps de l'année avec un bâtiment, ou une place publique; cependant l'expérience nous empêche d'en douter. Nous avons vu faire des questions aussi extraordinaires, & c'est un défaut considérable dont il importe de se corriger, en tâchant d'acquérir les premieres notions des choses les plus générales par quelque lecture utile qui apprendroit au moins à s'énoncer d'une maniere à se faire entendre. Il est indécent à un Officier de parler en mauvais termes comme le bas peuple, ou d'écrire comme un soldat, sans style & sans orthographe.

Il y a quelques années qu'on vouloit établir en France une Académie militaire qui ne s'est pas soutenue: il seroit à souhaiter qu'un pareil établis-

cellents mêts? Bien des gens qui liront cette Note, auront connu l'Officier dont je parle; il est mort peu de mois après la prise de Philisbourg. Il étoit à la tête d'un Régiment, où il y avoit plusieurs Officiers qui pensoient d'une maniere bien différente de la sienne.

sement pût subsister. Je suis persuadé qu'il seroit très-utile, & contribueroit beaucoup à polir les Officiers, pourvu qu'on en bannît tout le romanesque, & qu'on n'y reçût que des gens de guerre d'un savoir aisé & compatible avec la politesse & la valeur.

Quelques ignorants prétendent que les Belles-Lettres amolissent le courage, parce qu'ils ne connoissent d'autre valeur qu'une férocité aveugle qui agit sans discernement, & ne considerent la science que dans certains Savants, peu propres aux expéditions militaires. Pour en juger plus sainement, il faut suivre d'autres principes.

L'assurance tranquille au milieu des dangers, qui fait la véritable valeur, tire son fond du naturel, & sa perfection de l'art. C'est une qualité que l'on ne sauroit acquérir ; mais qui peut se perfectionner par nos soins. La prudence qui doit lui servir de regle, est une suite de notre application à démêler les événements, & à juger de leurs conséquences ; de sorte que la science doit être regardée comme le véritable guide de la valeur. Un homme brave qui ne sait rien, est

comme celui qui a de la force ſans adreſſe ; l'un ſe précipite ſans raiſon , & l'autre ſe fatigue ſans néceſſité. Il faut donc que l'Officier ait une ſcience unie , ſimple & nette , qui n'emprunte rien de l'affectation , & qui donne tout à l'amour du vrai , qui s'étende à toutes les connoiſſances utiles au commerce de la vie , & en particulier aux connoiſſances qui regardent ſon état dont il doit s'inſtruire à fond. La néceſſité d'être verſé dans les Belles-Lettres , lui eſt commune avec tous les honnêtes gens , auſſi bien que d'avoir quelques connoiſſances du droit naturel & de la Morale. Qu'il s'attache ſur-tout aux traits d'hiſtoire qui ont quelque rapport à la guerre , il peut y trouver des reſſources dans l'occaſion. Une action qui s'eſt paſſée depuis long-temps, peut fournir des expédients pour ſe tirer de celles où l'on ſe trouve engagé. C'eſt par la connoiſſance des événements qui nous ont précédés , que nous devons nous préparer à ceux qui peuvent arriver dans le cours de notre vie : ſi nous attendons que l'expérience nous inſtruiſe , nous arriverons au bout

de notre carriere, avant que d'être capables de la remplir. Profitons de ce qui se passe sous nos yeux; mais ne négligeons pas les instructions que peuvent donner les Auteurs qui ont exercé le même métier que nous, sans quoi, nous serons souvent réduits à rester courts. L'homme de la plus longue expérience ne peut se flatter de voir dans toute sa vie deux affaires qui se ressemblent entiérement. Il n'est pas possible de s'instruite par la seule expérience, à moins que d'y joindre la spéculation, sur-tout pour les cas qui demandent du raisonnement & de la conduite. Tel qui mene de bonne grace un bataillon à l'assaut, se trouve embarrassé de faire la disposition générale d'une attaque. On n'est jamais à portée de tout voir; mais la lecture peut tout apprendre; ensuite, une médiocre expérience redresse l'imagination, & rend l'exécution facile.

Un Officier qui a vu (1) plusieurs

(1) Rien n'est si utile aux Officiers, que la parfaite connoissance de certains Livres, aussi agréables qu'instructifs. Chales-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre: il

ſieges & pluſieurs batailles, & qui s'eſt bien imprimé les remarques qu'un habile homme aura faites ſur ces ſieges, peut dans la premiere action où il ſe trouve, ſe faire une idée juſte des divers faits qu'il a trouvés dans les hiſtoires; au lieu que s'il néglige la lecture, les idées de ce qu'il voit ne paſſent pas plus avant. S'il s'imagine d'autres actions, elles ſont toutes reſſem-

le portoit avec lui dans toutes ſes expéditions militaires, il ſe ſervoit d'une verſion Françoiſe; c'eſt Voſſius qui m'apprend ces particularités. *Imperator Carolus V. eum,* (Thucydidem) *in expeditionibus, ſed Gallice redditum, ſemper circumgeſtaſſe ſecum dicitur.* G. J. Voſſius de Hiſtoricis Græcis. *Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins ſervi avantageuſement des Commentaires de Jules-Céſar. On prétend qu'à force de les avoir lus, il les ſavoit preſque par cœur, auſſi avouoit-il ſouvent qu'il leur étoit redevable de pluſieurs choſes dont ils lui avoient donné la premiere idée.

Le Maréchal de Villars faiſoit un cas infini du même Livre. Il diſoit que les ſimples Officiers, ainſi que les Généraux, y trouvoient également de quoi profiter. La vénération que les grands hommes ont eue pour certains Auteurs, devroit bien faire connoître aux militaires combien la lecture leur eſt néceſſaire, & les déſabuſer du préjugé où ſont la plupart que l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter que Charles-Quint, le grand Prince de Condé, & le Maréchal de Villars n'euſſent tous les avantages que donne l'expérience? Cependant ils empruntoient avec ſoin les ſecours de la lecture.

blantes

blantes à celles qu'il a vues, ou bien les circonſtances qu'il y ajoute ſont chimériques.

Nous avons un Livre ſur la guerre, dont on ne ſauroit trop recommander la lecture aux gens de cette profeſſion ; c'eſt celui du Chevalier Folard, qui a raſſemblé dans ſes Commentaires ſur Polybe tout ce qu'il y a de plus important & de plus inſtructif pour les Officiers. Je ſais que quantité de perſonnes l'ont critiqué, mais leurs objections ſont ſi foibles, qu'elles tombent d'elles-mêmes. On n'a que faire de leurs déciſions pour juger de l'ouvrage, & leur mauvaiſe humeur, ou leur jalouſie, n'empêche pas qu'il ne ſoit excellent. On y voit par-tout une connoiſſance exacte des principes de la guerre, une application juſte & naturelle de ces principes aux divers événements qui peuvent arriver; d'où l'Auteur tire des préceptes que l'on ne ſauroit trop retenir. Comme je ne me flatte pas que mon jugement ſoit d'un aſſez grand poids, j'y joins celui d'un Officier général au ſervice de Dannemarck, auſſi recommandable par ſes ſervices que par

ſon mérite & par ſon ſavoir. Voici la Lettre qu'il m'a écrite ſur ce ſujet. *Vous ne ſauriez croire la ſatisfaction que me donne la lecture du Chevalier Folard. Je m'étonne qu'un Officier* (1) *de ce mé-*

[1] " Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas été récompenſé, ce ſont les folies dans leſquelles il a donné, qui en partie en ont été cauſe. On pourra juger de l'état où ſe trouve aujourd'hui cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particuliérement. Je crois faire plaiſir à mes Lecteurs, en ne leur abrégeant point ce qu'il raconte du fanatiſme de cet ingénieux Auteur; cela ſervira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie, donnent quelquefois ". Quand j'ouis parler des Convulſionnaires.... je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adreſſe des chefs de parti, & de plaindre le peuple qui en eſt facilement la dupe; mais quand on me parla du Chevalier *Folard*, que l'on m'aſſura être lui-même Convulſionnaire, je vous avouerai franchement, Monſieur, que je crus que l'on en impoſoit au docte Commentateur de Polybe. Je voulus moi même voir ce grand homme pour déſabuſer ceux qui me l'avoient préſenté ſous une face ridicule; je fus pour cet effet à la rue Dagueſſeau, au Fauxbourg S. Honoré. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de voir un homme d'eſprit, un homme raiſonnable, je trouvai dans ce fameux Chevalier les foibleſſes d'une femmelette & les abſences d'un vieillard, tombé en enfance, dans un corps uſé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduiſit, en lui portant les *Gémiſſements du Port-Royal*, imprimés en 1714. qu'il cherchoit depuis long-temps. Quelque grande que ſoit la vertu prophétique des Convulſionnaires, le Chevalier Folard ne me crut point Proteſtant, encore moins Miniſtre; il me prit bonnement pour un zélé par-

rite ne ſoit pas mieux récompenſé, &
qu'on ait permis qu'il ait communiqué

tiſan du parti. *Quantum mutatus ab illis!* Il commença d'abord par nous dire, en jettant les yeux ſur le Livre dont je viens de parler, qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il avoit eu ce Livre & en avoit fait préſent à un de ſes amis. Le ſouvenir de cet Ouvrage, le plaiſir qu'il avoit de le tenir entre ſes mains, l'eſpérance qu'il avoit d'y trouver de quoi ſe confirmer dans le fanatiſme, tout cela l'émeut, le touche, & grave ſur ſon viſage un air d'héraclitiſme, à la vue duquel il eſt comme impoſſible de ne pas faire le Démocrite. Je vous avouerai, Monſieur, que je riois de bon cœur ſous cape. Ce fameux Convulſionnaire nous parla d'un homme de diſtinction, qui lit diſtinctement un Livre en faiſant la pirouette, & cela pendant une heure. Et c'eſt là pour le Chevalier un événement diſtingué, le doigt de Dieu y paroît d'une maniere viſible. Quoi! les enfants deviennent Convulſionnaires, & le nombre en eſt grand! Un enfant de trois ans embraſſe le Chevalier, l'appelle parrein à la premiere vue, ajoute que le Chevalier eſt en grace devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'oppoſite d'un portrait de *Janſénius*, & cet enfant, montrant avec le doigt ce portrait, dit : *Voilà deux bons amis*, tombe auſſitôt en convulſions, & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce ſont-là comme autant de miracles parlants, qui animent tellement notre dévot Chevalier, pour ne pas dire plus, que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une ſcene tragique . . . Il fait profeſſion d'une ſainteté auſtere, les péchés véniels ſont même pour lui des écueils qu'il évite, & à l'approche deſquels ce fanatique Officier friſſonne & frémit.... Ce Chevalier ne parle plus de Littérature, ſon unique occupation eſt de prier, de lire des Livres de piété, de fréquenter les maiſons des Convulſionnaires, & d'aller à la piſte des

ses grandes lumieres à toute l'Europe; quiconque suivra sa méthode, battra

prodiges .... Voici ce qui m'a été communiqué par une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès convulsifs... Le Chevalier Folard qui prie sans cesse, récite par conséquent les Vêpres chaque jour. Quand il est au cantique des Vêpres, c'est-à-dire au *Magnificat*, il ne peut jamais le commencer, les convulsions le prennent aussi-tôt. Tout d'un coup il se laisse tomber, étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile; ensuite il chante, & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir: s'il prie, c'est en chantant: si l'on se recommende à ses prieres, aussi-tôt il se met à chanter. D'autre fois il pleure: après avoir pleuré, il se met tout-à-coup à parler par monosyllabes; c'est un vrai baragouin où personne n'entend goute. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces moments; mais je crois que personne n'y entend rien. Il sort quelquefois de son oreille un son qui se fait entendre des quatre coins de la chambre; ce fait paroît tout-à-fait singulier. Une autre fois, on le verra placé sur un fauteuil, ses pieds simplement accrochés par un des bras du fauteuil, pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui saute; cela paroît bien fort & bien surprenant dans un homme âgé, infirme & couvert de blessures. Il bat des mains; quand il ouvre les yeux, il déclare qu'il n'y voit pas, qu'il est dans les ténebres: mais quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une lumiere éclatante, & on le voit tressaillir de joie, tant il est content. Quand les Dames se recommandent à ses prieres, il prend le bout de leur robe, & s'en frotte pardessus son habit le tour du cœur. Quand ce sont des Ecclésiastiques, il prend le bout de leur soutane, & il s'en frotte le cœur pareillement; mais

certainement (à forces égales) tout ennemi qui s'en tiendra à la maniere, à présent reçue; & soyez sûr que quelqu'un la saisira, & qu'il en fera merveilles, s'il sait s'en servir en habile Général, &c. (2)

Si ce témoignage ne suffisoit pas, je pourrois citer le Roi de Pologne & le Prince Ragoski, ils ont écrit au Che-

par-dessous la veste : il s'en frotte aussi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela se passe sans connoissance de sa part, sans voir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou ; & après avoir fait semblant de se secouer il devient comme immobile. Il chante beaucoup, il arrive même souvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de sa convulsion il chante, & dit en finissant. *Il me semble que je chante.* C'est alors qu'il revient à lui-même, & que les convulsions finissent. On dit de lui [mais c'est ce que je n'ai point vu] qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdelaine sa Paroisse : si-tôt qu'il s'approche de la porte, il se sent repoussé par une main invisible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui, & qui le fait reculer. *Histoire d'un Voyage Littéraire, fait en 1733. en France, en Angleterre & en Hollande &c.* p. 138. seconde Edit. *A la Haye, chez* Adrien Moetjens.

« Un exemple aussi frappant & aussi triste que celui du Chevalier Folard, doit servir à garantir tous les hommes, & sur-tout les Militaires, de s'abandonner à des accès d'une dévotion mal entendue. Le fanatisme suit ordinairement la bigoterie ; un Officier qui se mêle des disputes Théologiques, vise à la folie la plus dangereuse. »

valier Folard, pour lui donner des marques du cas qu'ils font de ſon ſavoir. A qui nous en tiendrons-nous? A des Rois, des Princes & des Généraux qui ont fait la guerre toute leur vie, ou à des gens qui n'entendent rien à cette matiere, ou qui n'ont jamais rien vu? Cette diſgreſſion n'eſt pas étrangere à mon ſujet, puiſqu'il s'agit des ſciences convenables aux Officiers. Je ne ſaurois mieux faire que de leur inſpirer du goût pour un ouvrage qui peut leur donner de grandes lumieres.

On ne ſauroit apporter trop de ſoins à déſabuſer les jeûnes Officiers des préventions où les jettent les ignorants. Les mauvais principes leur gâtent l'eſprit, & font ſur eux des impreſſions qu'il eſt difficile d'effacer. Ils ſe perſuadent volontiers que l'expérience ſuffit au métier des armes, parce qu'ils ſont charmés de trouver un prétexte à leur ignorance; mais en ce cas-là comment peuvent-ils ſe flatter de mériter la préférence ſur un ſimple ſoldat qui a toujours plus d'expérience qu'eux, & quelquefois plus de genie (1) pour la guerre;

(1) Les Officiers peuvent ſe convaincre par eux-

ce qui paroît aux soins que quelques-uns prennent de s'instruire? (preuve assurée de leurs talents) : au lieu que cette répugnance invincible pour l'application à l'étude, est toujours la marque d'un esprit médiocre, ou d'un mauvais naturel. Je demanderois volontiers à ces jeunes gens, s'ils ont la même vertu que ces Chevaliers errants, qui pourroient eux seuls mettre en déroute une grande armée? A ce compte, il n'est aucun Prince qui ne leur confie la sienne; mais s'ils n'ont que la valeur & la force d'un homme ordinaire, je ne vois rien qui les mette au-dessous du mousquet. Leur naissance, s'ils en ont, n'est rien sans le mérite. Ignorent-ils qu'on ne fait cas de la Noblesse que parce qu'on lui suppose plus de penchant aux bonnes choses, plus d'émulation, & plus d'attachement à ses devoirs, & qu'un Gentilhomme, qui ne se distin-

mêmes qu'il y a plusieurs soldats plus attachés à s'instruire de leur métier, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Il y a des Régiments, où le soldat en général se fait un véritable plaisir d'apprendre son métier. Les Officiers ne sauroient trop se donner des soins pour perpétuer dans un Corps ce louable desir de s'instruire.

gue pas par ces ces bons endroits, est un sujet très-peu estimable ?

Un Officier raisonnable doit laisser aux ignorants un nombre de sottes & fades préventions, & s'appliquer à tout ce qui peut le conduire à la perfection de son état; ne négliger aucune des instructions qu'il peut tirer des Auteurs militaires ; les comparer avec l'expérience qu'il peut avoir, & s'en faire un fond pour l'avenir ; y ajouter toutes les connoissances qui lui sont nécessaires, comme celles de la Géométrie & de la Fortification, dont il ne peut se passer, s'il veut se distinguer du commun. Il est honteux de tout attendre des autres dans l'exercice de son emploi, & de ne savoir se déterminer à rien, lorsqu'on se trouve à une tranchée, à une attaque d'un poste, ou à faire un logement.

Les Officiers chez les Romains, avoient tous une connoissance à peu près exacte de l'attaque & de la défense des places, & n'avoient besoin de consulter personne sur leurs projets. Les choses vont autrement parmi nous ; la plupart des gens de guerre ignorent cette

cette partie essentielle à leur profession. On a fait des Corps séparés pour le génie & pour l'artillerie; ceux qui entrent dans ces Corps, se chargent du soin d'étudier pour les autres. Il y a parmi eux des Officiers très-habiles, & ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à le devenir. Les professions demandent une application & une étude, à laquelle peu de gens s'assujettissent. Méchanique, Hydraulique, Géométrie, &c. la plus grande partie de la Physique, l'Architecture & les diverses contractions, il n'est pas impossibie de trouver toutes ces connoissances rassemblées en un seul homme, parce qu'elles s'entr'aident les unes les autres, & se prêtent des lumieres réciproques; ce qui n'empêche pourtant pas qu'elles ne soient très-difficiles à acquérir. Un Officier qui les possede toutes, & qui joint à cela la valeur & le sang froid nécessaires dans l'occasion, est un sujet bien rare & bien estimable.

Les Officiers en Allemagne & dans le Nord savent presque tous le Droit, parce que leurs différents se terminent par cette voie. Il y a dans chaque Ré-

giment un Auditeur, qui fait l'office d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué que cette méthode a répandu dans ces troupes un esprit de chicane, qu'on ne voit point parmi les nôtres (1). Il ne convient pas à des gens de guerre d'employer leur temps à chercher des subtilités & des détours. Qu'ils sachent le droit, à la bonne heure; mais qu'ils ne le détournent point à cet usage dangereux; qu'ils s'attachent à se rendre officieux & sinceres, & à connoître l'équité pour en faire l'unique regle de leur conduite. C'est cette vertu aimable qui doit être l'objet principal des études d'un Officier; elle est le fruit & la récompense du véritable savoir, & fuit l'ignorance farouche qui la méconnoît. La valeur qu'elle adoucit, emprunte d'elle tout son lustre, & la Société dont elle affermit les liens, en reçoit tous ses agréments. Elle seule peut donner une idée juste de cette véritable gloire,

(1) Si c'est un défaut pour un Officier que de vuider par la voie de la chicane les plus légers démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer par le duel, n'est pas moins considérable. Il faudroit, s'il étoit possible, un juste milieu entre l'usage des François & celui des Allemands.

qui dans les grands hommes est la source des belles actions.

LETTRE CLIV.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

Il y a quelque temps, sage & savant Abukibak, que je te parlai d'un excellent Ouvrage, dont la lecture m'avoit paru très-instructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu, qui me semble encore plus utile & plus nécessaire. Il est intitulé: *Défense de la Religion, tant naturelle que révélée, contre les Infideles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la fondation de M.* BOYLE, *par les plus habiles Gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de M.* GILBERT BRUNET.

Avant de te donner une idée générale de ce Livre, il est nécessaire, sage Abukibak, que je te dise un mot de cette Fondation de M. Boyle, dont il est parlé dans le titre. Voici ce que nous apprend le Traducteur. « M. » BOYLE, dit-il (1), un des hommes

[1] Avertissement, *pag. vij.*

„ de ſon temps qui ſe mit à la breche
„ avec le plus d'ardeur (*il veut parler*
„ *de l'irréligion*) ne borna pas ſon
„ zele au court eſpace de ſa vie, &
„ trouva le moyen de combattre, mê-
„ me après ſa mort, pour une cauſe à
„ laquelle il prenoit le plus tendre in-
„ térêt. Par ſon teſtament il légua une
„ ſomme annuelle de 50 livres ſterling,
„ pour fixer, diſoit-il, un honoraire
„ qui ſeroit donné tous les ans à tous
„ les Théologiens ou Prédicateurs qui
„ ſeroient obligés de remplir les de-
„ voirs ſuivants: 1. De prêcher huit
„ Sermons dans le cours d'une année,
„ afin de prouver la Religion Chrétien-
„ ne contre ceux, qui de notoriété ſont
„ Infideles, tels que les Athées, les
„ Déiſtes, les Payens, les Juifs & les
„ Mahométans, ſans deſcendre à au-
„ cune des controverſes qu'il y a entre
„ les Chrétiens eux-mêmes, ces Ser-
„ mons devant être faits en public, le
„ premier Lundi des mois de *Janvier*,
„ de *Février*, de *Mars*, d'*Avril*, de
„ *Septembre*, d'*Octobre* & de *Novem-*
„ *bre*, en telle Egliſe que les Exécu-
„ teurs teſtamentaires nommeroient

„ de temps à autre. 2. D'accorder leurs „ secours à toutes les Sociétés qui au„ roient pour but d'étendre la Reli„ gion Chrétienne, & d'appuyer tou„ tes les entreprises de cette nature : & „ 3. De se prêter au soin de lever les „ scrupules réels, que qui que ce soit „ pût se faire sur ces sujets, & de ré„ pondre aux objections nouvelles, de „ même qu'aux difficultés qui survien„ dront, & auxquelles on n'a pas en„ core donné de bonnes réponses. „

On ne sauroit assez louer, savant Abukibak, l'utile & sage fondation de M. Boyle. Ce grand homme, après avoir rendu aux hommes de son temps le service le plus essentiel, en portant les coups les plus sensibles à l'Athéïsme, monstre affreux né de l'irréligion, fortifié par la débauche, & soutenu par l'aveuglement de quelques Savants insensés, qui, abusant de leurs foibles lumieres, ne s'en sont servis que pour se précipiter dans les ténebres les plus profondes; M. Boyle, dis-je, après avoir ébranlé jusques dans ses fondements l'édifice qu'élevoit l'esprit de perversion & de vertige, a chargé des personnes,

dont il connoissoit le zele, de le renverser entiérement. Il n'a pas voulu que son Ouvrage restât imparfait, il a connu combien il étoit à craindre que dans les suites l'Athéïsme ne vînt à prendre de nouvelles forces, & ne se relevât après avoir été terrassé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre, dont les têtes multiplient sans cesse; il faut la détruire, la faire périr entiérement: s'il en reste la moindre trace, il est à craindre qu'elle ne regagne bientôt ce qu'elle a perdu. Tel est le malheur de la plupart des hommes, il semble qu'ils ne se servent de leur raison, de leur esprit, de leurs connoissances, que pour en abuser. Veut-on les instruire, leur montrer la vérité, on a bien de la peine à y réussir. Tente-t-on de les séduire, de les tromper, de les abuser, on rencontre mille facilités. Locke a fait avec assez de peine un petit nombre de disciples. Spinosa trouva le secret de faire goûter son absurde & criminel systême a beaucoup de gens. Il fit recevoir comme des démonstrations, les raisonnements les plus faux, & j'ose dire souvent les plus ridicules. Quel

mal ses opinions n'ont-elles pas causé en Europe? L'Athéïsme y auroit fait sans doute des progrès encore plus considérables, si le Ciel, touché du malheur & de l'aveuglement des hommes, n'avoit produit, pour les défendre de l'erreur, & pour les en retirer, des personnages illustres, tels que Boyle, Bentley, Kidder, Williams, Gastrell, &c. & plusieurs autres, qui ont secondé le zele de leur Chef par les excellents Ecrits qui composent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite aussi de grands éloges il a donné à la France un préservatif excellent contre le venin de l'Athéïsme & de l'irréligion. Sa Traduction, en conservant toute la force de l'Original, offre très-souvent aux Lecteurs les choses d'une maniere beaucoup plus simple, plus claire, & plus nette qu'elles ne sont expliquées dans le Texte Il falloit un aussi grand homme que l'est ce Traducteur, pour qu'un Ouvrage aussi philosophique, quelquefois aussi abstrait, pût être mis, comme il l'est à la portée de tout le monde, sans rien perdre du côté du raisonnement, & gagner beau-

coup cependant du côté de la délicatesse, de la précision & de l'arrangement des matieres.

Actuellement que tu connois, sage & savant Abukibak, ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre, je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six volumes : le premier est le seul qui ait encore paru, il renferme la *Réfutation de l'Athéisme*, par le Docteur BENTLEY; *la démonstration du Messie*, par l'Evêque de KIDDER; *l'idée générale de la Revélation* par l'Evêque WILLIAMS, & la *Certitude & la nécessité d'une Religion*, par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pieces sont d'une beauté ravissante; la force du raisonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent, je me bornerai à rapporter deux morceaux, qui, entre plusieurs autres, m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent, qui a donné à l'Univers sa

forme & son arrangement; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les Athées sur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction du monde. Ce dernier fera le sujet d'une autre Lettre, le premier étant plus que suffisant pour remplir l'espace qui me reste.

« Il n'étoit pas possible que par le mouvement commun, les particules de la matiere, dispersées dans le Chaos, se joignissent pour former des corps d'une considérable grosseur. Quand on considere la disproportion immense du vuide dans ce Chaos, à la petitesse des atomes qui y étoient répandus, on ne conçoit pas que ces atomes aient pu s'entasser si près, & se resserrer si fort les uns sur les autres. On juge au contraire que lorsqu'ils vinrent à se choquer, ce choc les dut faire rebondir, ou que s'ils s'attacherent, un second choc les dut séparer, & qu'ainsi jamais il ne s'en put accrocher un nombre assez grand pour former des masses comme des planetes; que ces chocs même durent arriver rarement, rarement dans la nature des choses, & plus encore, si l'on pense à

l'incroyable quantité d'atomes dont l'assemblage étoit nécessaire. „

“ Que si l'Athée, sentant cette difficulté, se retranche à dire que ce qui ne seroit pas possible dans un nombre fixe & donné de tentatives, le peut être dans une succession infinie de tentatives semblables; la réponse est aisée. L'improbabilté d'une rencontre accidentelle n'est jamais diminuée par la réitération des essais : & c'est toujours également en vain que l'on s'attend à les voir réussir, fussent-ils réitérés dans une durée éternelle. Mais après tout, quand il seroit possible que les atomes flottants dans le Chaos, vinssent enfin à bout par le concours de former des corps d'une aussi prodigieuse grandeur que les planetes, il seroit toujours impossible que ces planetes acquissent les révolutions qu'elles font autour du Soleil. Ne parlons ici que de la terre. Sa révolution est d'une année ; & quel en est le principe, si la terre elle-même ne doit son origine qu'au concours des atomes ? Cette révolution annuelle doit résulter, ou des divers mouvements de toutes les particules qui forment ce Globe,

ou de quelque nouvelle impulsion qui vint du dehors après qu'il eut été formé. „

“ Ce ne peut être le premier, parce que les particules qui formerent la terre, s'étant rassemblées de tous les points à son centre, elles doivent l'avoir mise dans un parfait équilibre; ou que, si elles y conservent encore quelque mouvement, ce dut être trop peu de chose pour communiquer au corps un mouvement si rapide. „

“ Ce ne peut être non plus le dernier, à moins que l'on ne suppose la terre environnée d'une matiere éthérée, qui est emportée comme un tourbillon, autour du Soleil. Or, cette supposition est détruite parce que nous avons établi ci-dessus, que les espaces de l'éther doivent être regardés comme un vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que l'on observe du mouvement des cometes. Ces cometes ne nous sont visibles, que lorsqu'elles sont dans la région des planetes; cependant on remarque que les mouvements des premieres sont quelquefois dans un cours contraire à ceux des dernieres, & quelquefois les croisent, ou

les coupent obliquement ; ce qui ne pourroit être, si les régions de l'éther n'étoient pas vuides, & par conséquent telles qu'il n'y ait rien qui aide, ou résiste aux révolutions des planetes. „

“ Dira-t-on que dans le chaos même il se forma des tourbillons qui produisirent ces planetes, & qui ensuite les firent tourner ? mais cela se peut encore moins que le reste, parce que la matiere inanimée se meut toujours en ligne directe, à moins qu'elle n'en soit détournée par quelque impulsion du dehors, ou par un principe intrinseque de gravité. La chose est si vraie, que tous les corps qui se meuvent en cercle, s'efforcent continuellement de reprendre la ligne directe, & ne manquent point de le faire, s'il n'y a quelque matiere contiguë qui les en empêche. Or, dans le Chaos, tel qu'on l'imagine, il ne put y avoir de pareils obstacles pour gêner les mouvements : il ne fut donc pas possible qu'il s'y fît la moindre révolution, en forme de tourbillon ; & cela d'autant plus, qu'une révolution de cet ordre, demande un plein presque entier. „

„ Cette même considération nous mene encore plus loin, & nous disons que, quand même les planetes auroient pu acquérir dans le sein du Chaos le principe de leurs révolutions périodiques autour du Soleil, il ne leur auroit pas été possible de s'y maintenir, parce que, pour ne pas sortir des orbes qu'elles décrivent, il faut qu'elles roulent dans une matiere éthérée, qui soit aussi dense que le sont les planetes elles-mêmes; autrement elles s'écarteroient du mouvement circulaire, & décriroient des lignes spirales. Mais s'il est vrai, comme nous l'avons déja vu, que les immenses espaces de l'éther ne forment qu'une espece de vuide, qu'y a-t-il dans cet éther qui puisse un seul moment retenir les planetes dans leurs orbes? „

„ Il n'étoit donc pas possible, dans le mouvement commun de la matiere, que le concours des atomes formât aucun de ces corps. Pour établir cette possibilité d'une autre maniere, ce seroit vainement que l'on auroit recours au principe de gravitation ou d'attraction mutuelle. „

„ Car ce principe ne peut être dans la

matiere une propriété innée & qui lui appartienne essentiellement, puisque l'attraction n'est autre chose que l'action par laquelle des corps éloignés operent ou influent les uns sur les autres, à travers un espace qui les sépare, & sans qu'il y ait aucun écoulement de corpuscules qui y contribue. Il est clair que, si cette qualité étoit inhérente dans la matiere, il n'y auroit pu avoir de Chaos, & que le monde devroit avoir été de toute éternité ce qu'il est aujourd'hui. A quel temps en effet donnera-t-on le Chaos, s'il eut jamais une existence réelle? Reculez ce temps autant qu'il vous plaira, il faudroit toujours dire que la matiere, bien qu'éternelle, & quoiqu'essentiellement douée de la vertu d'attraction, n'auroit jamais fait auparavant aucun usage de cette vertu; ce qui feroit une contradiction dans les termes (1) „.

Que peut-on ajouter, sage & savant Abukibak, je ne dis pas à ces raisons, mais à ces démonstrations évidentes? Cet Auteur parcourt les différents syf-

(1) Défense de la Religion, tant Naturelle que Revelée, &c. *Réfutation de l'Athéisme, par le Docteur Bentley, Tom. I. pag. 96. & suiv.*

têmes des principales ſectes. Il prouve que, ſoit en admettant l'opinion des Atomiſtes, ſoit en ſuivant celle des Cartéſiens, ſoit enfin en ſoutenant l'attraction de Newton, il eſt impoſſible que l'ordre & l'arrangement du monde ſoit l'effet du haſard, ou d'une intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien inſenſé, pour donner dans un ſentiment auſſi hétéroclite. La plus ſimple montre, la plus petite machine ne peut être réglée, ſi un premier mobile intelligent, ſi un Orfevre, un Machiniſte ne détermine, n'entretient le mouvement de leur reſſort : & l'on veut que celui du monde, ſi beau, ſi régulier, ſoit produit par un pur effet du haſard. Quelle folie, & quelle impertinence !

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Honore & crains toujours l'Etre ſuprême.

LETTRE CLV.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma derniere Lettre, ſage & ſavant Abukibak, que je

rapporterois les excellentes réponses qui se trouvent dans la défense de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction de cet Univers. Je vais dégager ma parole, & je suis assuré que tu admireras la sagesse, les connoissances, le bon sens, & la piété du sage Philosophe qui s'est chargé du soin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des insensés qui osent lever le tête, & condamner la main toute-puissante qui les a formés, & qui seul les soutient & perpétue leur existence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce savant Ecrivain. Mon zele pour la bonne cause doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon esprit & à mes lumieres, pour pouvoir rien dire qui approche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur, auxquelles j'ose associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux, qui, peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution

tribution des fleuves, des rivieres, dans les différents circuits que fait la mer dans les golfes & les lacs qu'elle forme, s'imaginent que tout cela est produit par le hasard, que le monde a essuyé plusieurs fois des changements considérables, & que nous ne marchons que sur des ruines, causées par des embrasements, par des tremblements, & par des changements subits & violents que le seul hasard a produits.

» On oppose (1) vainement, dit-il, » à ces considérations un air apparent » de difformité & de ruine, que l'on » trouve dans la surface du Globe. De » prodigieuses montagnes, des précipices affreux; de vastes marais, de » sombres forêts, des abymes d'eau qui » menacent perpétuellement de tout » engloutir; tout cela, dit-on, est si » peu fini, si peu régulier, qu'il semble » bien plus venir du hasard, que d'aucune intelligence. C'est-à-dire, sans » doute, que l'on voudroit que des » corps d'une aussi prodigieuse grof-

[1] Défense de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. Tom. I. pag. 133 *Réfutation de l'Athéisme*, par le Docteur Benteley.

„ ſeur que le ſont les planetes, fuſſent
„ auſſi unis à la vue, que le peuvent
„ être des globes que l'on fait de car-
„ ton. Voyons pourtant en quelque
„ détail ſur quoi porte cette objection.
„ D'abord on dit que, ſi le baſſin
„ de la mer étoit entiérement deſſé-
„ ché, que de quelque région élevée
„ on y jettât les yeux, on ne pour-
„ roit contempler cet objet ſans être
„ ſaiſi d'horreur & d'effroi. Qu'il me
„ ſoit permis de répondre à une ſup-
„ poſition par une autre. Si le baſſin
„ de l'Océan deſſéché étoit rempli de
„ plantes, de fleurs & de verdure qui
„ en couvriſſent le fonds, les bords,
„ les rochers & les golfes, un hom-
„ me qui ſeroit placé au milieu, n'y
„ découvriroit rièn que de riant à la
„ vue, & ne diſcerneroit point la mer
„ de la terre. Ou, ſi ce même baſſin
„ deſſéché demeuroit dans ſon état
„ naturel, le même homme, placé
„ dans une élévation ſi haute, qu'il
„ pût découvrir toute la longueur de
„ ce grand canal, n'y verroit tout au
„ plus que des montagnes, que des
„ vallons, & que des précipices, com-

„ me il en voit ſur le Continent. Mais
„ après tout, pourquoi veut on que
„ toutes les eaux de la mer s'évaporent? N'eſt-ce pas déranger la Nature, afin de pouvoir la blâmer? „

„ On ajoute qu'au moins les bords
„ de la mer auroient pu être plus unis,
„ & que cela même les auroit fait paroître plus beaux. Cela ſeroit merveilleux, ſi les beſoins de la navigation n'euſſent pas demandé qu'il
„ y eût des endroits où les vaiſſeaux
„ puſſent approcher de la terre, &
„ des enfoncements entre les rochers,
„ ou des élévations, pour y former
„ des ports & havres, & des bayes.
„ D'ailleurs, ces rochers, ces collines,
„ ces chaînes de montagnes, que l'on
„ prend pour des irrégularités ſur les
„ rivages des mers, y ſont des irrégularités néceſſaires, entant qu'elles
„ réſultent des Loix du Méchaniſme &
„ du cours même de la Nature. Les
„ grands orages, qui portent ſouvent
„ la fureur de la mer contre ſes bornes; les violentes pluies, qui charient ſucceſſivement tant de terre
„ avec elles; les canaux ſouterreins,

„ qui se creusent perpétuellement ; les
„ vagues, les irruptions des volcans, &
„ les tremblements de la terre, qui
„ mettent quelquefois tout à la renver-
„ se où ils arrivent ; toutes ces choses,
„ dis-je, & plusieurs autres sembla-
„ bles produisent à la longue cette
„ face que l'on croit irréguliere. Et
„ cela pourroit-il arriver autrement
„ sans miracle ? Cependant, dites vous,
„ cet objet est difforme, & choque la
„ vue. Vous le dites : mais ne trouvez
„ pas mauvais que l'on vous repré-
„ sente que cette difformité n'est que
„ dans votre imagination. Le laid &
„ le beau sont des termes purement
„ relatifs. De quelque maniere que les
„ choses soient faites, quelles qu'en
„ soient la figure & les proportions,
„ elles ont toujours une véritable beau-
„ té, lorsqu'elles ont les qualités de
„ leur espece, & qu'elles répondent
„ aux fins de leur destination. Il se peut
„ donc que les rochers qui bordent
„ la mer, ne paroissent pas si régu-
„ liers que des bastions travaillés à la
„ main, & qu'une montagne ne soit
„ pas aussi agréable à voir, que se-

„ roit une pyramide. Mais aussi est-
„ ce-là que les pyramides, & que les
„ bastions doivent être placés ? „.

J'ajouterai aux sages réflexions de cet Auteur que l'irrégularité qui paroît sur la surface de la terre, étoit absolument nécessaire & pour la santé, & pour la commodité de toutes les créatures, sur-tout des hommes, lesquels il est visible que Dieu a eus le plus en vue dans la construction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du souffle dangereux & violent des vents du Nord. Dans les pays chauds, ceux qui font leur séjour sur les lieux élevés, sont moins incommodés de la chaleur, moins sujets à des maladies contagieuses. Voilà pour la santé : voyons pour la commodité des choses qui sont nécessaires à la vie. Les vins qui croissent sur les montagnes & sur les côteaux, sont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, risquent peu de s'aigrir. Les oliviers, les figuiers, bien

d'autres arbres très-utiles aux hommes, exigent des collines & des montagnes. La plupart des plantes, si nécessaires à la conservation de la vigueur du corps, au rétablissement des forces perdues, ne croissent que dans des lieux élevés ; c'est au milieu de ces rochers qui blessent la vue des Athées, qu'ils rencontrent les choses qui leur sont les plus utiles. Ils imitent ces insensés, qui demandent à quoi servent les drogues qu'on leur fait avaler, & qui n'en reconnoissent l'avantage que lorsqu'elles leur ont rendu la raison ; de même un Spinosiste ne sent l'utilité des choses qu'il condamne, que, lorsqu'après avoir considéré les biens qu'elles lui procurent, il ouvre les yeux & voit tout l'excès de sa folie. Heureux ceux qui sont alors assez sensés pour revenir de leurs erreurs ! Passons, sage & savant Abukibak, aux autres réflexions de notre sage Philosophe.

„ Enfin, dit-il (1), on trouve à cri-
„ tiquer dans le continent ces mêmes
„ montagnes qui sont stériles, que l'on

(1) Id. ibid. pag. 138.

„ ne peut cultiver, & qu'environnent
„ d'affreux précipices. Cependant est-
„ il besoin de le dire? C'est sur ces
„ montagnes que les vapeurs se con-
„ densent, que se forment les pluies,
„ que se font les réservoirs pour les
„ fontaines, que les rivieres prennent
„ leur origine, sources uniques de l'a-
„ bondance des plaines. C'est encore
„ sur ces montagnes, ou dans leur sein
„ que naissent une infinité de plantes
„ très-utiles, ou que s'engendrent les
„ métaux de toutes les sortes; autres
„ sources merveilleuses des commodi-
„ tés de la vie. Voudroit-on renoncer
„ à des biens si réels, pour avoir le
„ seul plaisir imaginaire de ne porter la
„ vue que sur la convexité d'un Globe
„ parfaitement uniforme? D'ailleurs,
„ cette convexité même peut-elle tom-
„ ber toute entiere sous les yeux d'au-
„ cun homme? Une plaine d'environ
„ trois milles de tour, est tout ce que
„ nous pouvons découvrir à la fois,
„ lors même qu'il n'y a rien qui la bor-
„ ne; cependant dans cette plaine mê-
„ me on apperçoit que les extrémités
„ s'élevent à la vue, & l'on a encore

„ le chagrin de se croire dans un bas,
„ & d'imaginer de loin des montagnes.
„ Enfin, si la surface de la terre étoit
„ parfaitement unie, les hommes n'au-
„ roient eu ni le moyen, ni l'occasion
„ de faire un grand nombre d'obser-
„ vations importantes dans les Mathé-
„ matiques, parce qu'ils ne se seroient
„ jamais imaginés que la figure de
„ cette terre est en rond. Et qu'est-ce
„ donc, après tout, qui puisse paroître
„ si charmant dans une grande & vaste
„ plaine, où il n'y a ni haut, ni bas,
„ & aucune variété qui réjouisse les
„ yeux? Nous en appellons hardiment
„ à tous les hommes du monde: il
„ n'y en a pas un seul qui ne trouve
„ un terrein mêlé de collines & de
„ vallées, cent fois plus beau qu'un
„ pays plat & parfaitement uniforme;
„ car si ce dernier est capable de plaire,
„ ce n'est guere que lorsqu'on le con-
„ temple du haut de quelque éléva-
„ tion. Quelque chose donc que l'on
„ en puisse dire, les montagnes, les
„ rochers, les précipices, les abymes
„ de la mer, tous ces objets mêmes
„ que l'on traite d'irréguliers & de
„ difformes

„ difformes, ſont dans la Nature des
„ beautés & des régularités qui pu-
„ blient la ſageſſe & la bonté de celui
„ qui les a faites, parce qu'il n'y en
„ a pas une ſeule qui n'ait ſes fins &
„ ſes uſages. „

Je ne ſaurois revenir de ma ſurpriſe, ſage & ſavant Abukibak, lorſque je vois que l'homme eſt aſſez vain & aſſez orgueilleux pour demander compte à la Divinité de ſes Ouvrages, & qu'un être borné, foible, dont les connoiſſances ne ſont que ténebres, veut corriger ce qu'a formé une intelligence auſſi parfaite que puiſſante.

De quelque côté que j'enviſage les opinions des Athées, je les trouve ſi abſurdes, ſi impertinentes, ſi inſoutenables, que je ne puis comprendre, quelque perſuadé que je ſois des foibleſſes & des caprices de l'humanité, qu'il ſe trouve des hommes aſſez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au ſentiment de l'aſſemblage fortuit des atomes, je vois la raiſon, le bon ſens, l'eſprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le diſtingue des bêtes, me montrer clairement

qu'il eſt impoſſible que la confuſion, le déſordre puiſſent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il eſt encore plus impoſſible que le haſard puiſſe continuer & conſerver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de ſageſſe, de juſteſſe & de régularité, que le ſauroit faire l'Intelligence la plus clairvoyante, la plus parfaite & la plus puiſſante.

Après m'être convaincu de la folie de la premiere opinion des Athées, ſi j'examine la ſeconde, je la trouve auſſi inſenſée. Comment puis-je condamner la ſtructure de cet Univers, en blâmer l'accord & l'aſſemblage des parties, ſi je me ſuis déja démontré évidemment que tout ce que je vois a été produit par un Etre ſouverainement ſage & ſouverainement puiſſant? Ne faut-il pas avoir perdu la raiſon pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre, qui, par ſon eſſence, ne peut rien produire que de bon & de parfait? Dès que je ſuis convaincu de la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, cette exiſtence m'eſt un garant certain de la régularité de ſes ouvrages. S'il y a un Dieu, il ne ſauroit rien faire qui ne réponde à la per-

fection de sa nature : or, il est évident qu'il y en a un ; donc il l'est aussi que ses ouvrages doivent être parfaits.

Concluons donc avec notre Auteur, savant Abukibak, que " tant de „ traits (1) d'intelligence & de sagesse „ se dans la structure organique des „ corps animés, & dans toutes les parties „ du monde inanimé, ne prouvent „ pas seulement d'une maniere invincible „ ble que toutes ces choses ne peuvent „ ni s'être faites d'elles-mêmes, ni être „ l'ouvrage, ou du hasard, ou de la „ matiere ; mais qu'ils prouvent encore „ re de la même maniere qu'il y a un „ Etre intelligent & immatériel, qui „ y a manifesté sa puissance éternelle „ & sa Divinité. Quand on considere „ sur-tout qu'il n'y a rien dans cet „ Univers qui n'ait sa destination, & „ les qualités qui y conviennent, qui „ peut être assez aveugle, pour n'y „ pas reconnoître la sagesse d'un Créa„ teur ? „

Je te salue, sage Abukibak. Déteste toujours les Athées, & fuis leur dangereux commerce.

[1] Id. *ibid. pag.* 138.

LETTRE CLVI.

Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LA lettre que tu m'as écrite, ſtudieux ben Kiber, ſur les maladies auxquelles les Chymiſtes ſont ordinairement ſujets, m'a paru très-utile pour ceux qui cultivent la Chymie; tous les Phyſiciens peuvent y trouver auſſi des choſes qui leur ſont ſouvent très-néceſſaires pour la conſervation de leur ſanté. Je croirois manquer à ce que je te dois, ſi connoiſſant ton tempérament délicat, & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres, je ne te communiquois point quelques obſervations que j'ai puiſées dans le même Auteur dont tu m'as parlé, & qui regardent les maux auxquels les Savants ſont expoſés.

La plupart des gens de Lettres ſont ſujets à toutes les maladies qui attaquent les perſonnes trop ſédentaires. Elles ſont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit que lorſ-

qu'elles sont parvenues à un point dangereux, & qu'on ne songe souvent à y remédier, que dans le temps qu'elles obligent à garder le lit (1).

Presque tous les Savants sont incommodés de maux d'estomac. Cette partie du corps languit & souffre par la grande dissipation des esprits animaux, & par la quantité de ceux qui se portent au cerveau. La digestion ne peut se faire parfaitement : l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les esprits ne se répandent en assez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moyen; ce qui cause une tension des fibres & des nerfs (2). Cela occasionne

[1] Litterati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotiosi sunt, tantum corpore otiosi sunt, omnes ferè vitæ sedentariæ incommoda, demptis Medicis Chymicis, subeunt. Nihil notius quam hominem sedendo, Sapientem fieri : totâ ergo die ac nocte sedentes, inter Litterarum oblectamenta, corporis damna sentiunt, donec non intellectæ morborum causæ sensim obrepentes, eos lectis affixerant. *Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Physiologica, &c. de Morbis Artificum Diatriba*, Cap. XLI. pag. 643.

[2] In universum porro Litterati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecilles sto-

aussi des crudités : une grande abondance de vents rend le tein pâle, & procure plusieurs autres maladies, qui conduisent insensiblement à l'*hypochondriaquerie*, & à la *cacochylie*. Quelque enjoués que soient les Savants, ils deviennent peu-à-peu mélancholiques (1).

macho, quo in numero magna pars urbanorum, omnesque pene Litterarum cupidi, &c. aiebat Celsus. Nullus enim fere est, qui serio Litterarum studio det operam, ac de stomachi langore non conqueratur; dum enim cerebrum concoquit ea, quæ sciendi libido, & Litterarum Orexis ingerit, non nisi male potest concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingesta alimenta, distractis nempe spiritibus animalibus, & circa intellectuale opus occupatis, vel iisdem spiritibus non adeo plene in fluxu uti opus esset ad stomachum deratis, propter fibrarum, nervorum, ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem. *idem*, *ibidem*.

[1] Hinc ergo eruditatis, flatuum ingens copia, corporis totius pallor & macies, partibus geniali succo defraudatis: summatim omnia damna, quæ cacochyliam consequuntur, ortum ducunt. Sic studiosi paulatim, licet joviali temperamento præditi, saturnini ac melancholici fiunt. *idem*, *ibidem*. pag. 644.

" La maladie, qu'on nomme hypochondrie, attaque assez souvent les gens de Lettres, à cause de la foiblesse de leur estomac, causée par la dissipation des esprits. Les obstructions qui se forment d'ailleurs dans le ventricule de l'estomac, dans les boyaux & en plusieurs autres endroits par la vie sédentaire, sont les principales sources de cette maladie, peu dangereuse pour la mort, quoi-

Les Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des es-

qu'elle la cause quelquefois lorsqu'elle vient jusqu'à un certain point ; mais elle est incommode, troublant tous les plaisirs, causant dans le cours d'une journée mille maux différents. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien sont cruels les symptomes de cette maladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ses progrès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux différentes classes. Je crois qu'il est inutile que je traduise ce passage, cè que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriusque affecti visceris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim *species* duæ, una *mitior*, *deterior* altera.

Illa ex melancholico humore terreno sanguinisque fæce ducit originem, qui in liene vicinisque sedibus supra modum cumulatus, tumorem ingenerat, è quo teter vapor sursum effertur. Lienis tumor interdum *conspicuus* ingensque animadvertitur sine ictero, sine cachexia, idque quum & mitis est humor, & arcte coercetur. At verò quum è propria is sede prorumpit in venas effusus, aut icterum, aut cachexiam parit. Quum autem præter naturam incalescit, vel *deteriorem* substantiæ conditionem subit, atrum de se vaporem exhalat, qui animum mentemque variè conturbans, auctor est hypochondriacæ melancholiæ. Hujus *notæ* sunt, multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio & suspicio malorum, verecandia, rusticusve pudor, solitudo, mœstitia, timiditas, & ignavia, animi dejectio, aut desperatio, mentis atque sensuum caligo, turbulentus somnus, perversa rerum existimatio, ac sæpe præposterum judicium. Atque hæc quidem sunt melancolicorum symptomatum mitissima.

prits vitaux, & à leur dissipation, qui rend le sang âcre. Les gens de Lettres,

Altera affectio *ferocior* existit. Ea fit ab atra bile, quæ vel ex terrena sanguinis fæce supra modum incalescente & exusta, vel ex bile flava processit. Colligitur hæc nonnunquam in liene, sæpius in pancreas, & in mesenterium spargitur, nullo tumore manifesto. Quumque sit humor acer atque perniciosus, exiguâ portione sævissimorum symptomatum auctor existit.

Quæ igitur ab hoc fit melancholia, superiores *notas* præ se fert omnes, & eas quidem multo graviores. Præterea verò præcordia sæpè ingenti fervore æstuant, pulsusque arteriarum in his est validus, quum vapor quavis ex causa excitatus sursum evolat, cor palpitat, aut premitur, anima deficit, plerisque fauces siccitate præcluduntur, ut idcirco difficile possit in mulieribus ab uteri strangulatu secerni: facies rubore, ardoreque suffunditur, oculi quasi suffusione caligant, mens denique perturbatur, ac interdum tantopere occupatur, ut sine ulla rerum expectatione meliorum, summa sit desperatio vitæ, neque possit, ulla orationis suavitate, ad spem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Medicis tormentum: summa verò tranquillitas est laborantis constantia & prudentia. At verò extincto dissipatoque vapore, symptomata mitescunt, subinde tamen reversura. Hoc malum si penetret in cerebrum, eoque figatur, furorem ac tandem febrem accerset, hecticæ finitimam, & quæ in marasmum deducet.

His quadantenus similia profert incommoda *bilis simplex* circa jecur abundantior coercita, & exæstuans: nam & æstus apparet, & animi defectio, & suffusio, atque rubor: & nisi vires jam malo succumbant, animus concitatus exardescit, iracundia sæpe jactatur, ulciscendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus absumitur & liquescit, nisi in melancholiam transitus fit. *Joan. Fernelii de morbis decoris* Patholog. lib. VI. Cap. VIII. p. 243.

qui ſont nés d'un tempérament ſérieux, ſont encore plus ſujets à ces inconvénients; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans la ſuite mélancholiques, rêveurs & ſolitaires (1). Si j'oſois me mettre au nombre des gens de Lettres, je pourrois autoriſer par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaieté. Je haïſſois autrefois la ſolitude, je la recherche aujourd'hui avec paſſion. Je ne ris plus que la plume à la main. On pourroit me comparer à un Individu composé de celui de deux anciens Philoſophes. Je ſuis toujours chagrin hors de mon cabinet: je ris ſans ceſſe, lorſque j'y ſuis renfermé au milieu de mes livres; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui ſait, cher ben Kiber, ſi mes livres un jour ne m'attriſteront point autant que les trois quarts des

(1) Varias quidem cauſas affert Ficinus..... quæ omnes ad vehementem vitalium ſpirituum motum & diſſipationem referuntur, unde ſanguis ater efficitur. Melancholicis ergo paſſionibus obnoxii ſunt, ut plurimum, Litterarum Profeſſores; eòque magis, ſi a primordiis tale temperamentum ſortiti fuerint. Sic habitu graciles, lividi, plumbei, moroſi, ac ſolitariæ vitæ cūpidi obſervantur, qui verè Litterati ſunt. *Ramazzini ubi. ſup.*

hommes? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite; & peut-être imiterai-je si fort Héraclite, que je *larmoyerai* contre lui. Jetterai-je les yeux sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou sur ceux du Médecin de L*** ? Je gémirai amérement de voir le Public ennuyé, les Libraires ruinés, & le caractere d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en pensant combien de sots préferent des Romans & des rapsodies à des Ouvrages aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbécilité, à la folie, & à l'impertinence de presque tous les hommes, je trouverai un sujet à secher mon cerveau, quelque humide qu'il soit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne répandra-t-il pas, en songeant aux foiblesses de l'humanité? Le Ciel, studieux ben Kiber, veuille me préserver à jamais d'une pareille sensibilité; & puisqu'il est presque impossible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancholique, que s'il se peut, je ne le sois jamais qu'hors de mon cabinet, & que je conserve la gaieté qui

me reſte dès que je ſuis avec mes Livres !

Une autre incommodité, à laquelle les Savants ne ſont guere moins ſujets qu'à la mélancholie, c'eſt celle de rendre leur vue foible. Il eſt preſque impoſſible qu'en liſant, ou en écrivant pendant long-temps, les yeux ne ſouffrent beaucoup (1).

L'inconvénient d'être obligé de ſe baiſſer pour écrire, n'eſt pas un des moindres attachés à la profeſſion des gens de Lettres. Ils compriment & preſſent le *ventricule* ; l'eſtomac en eſt fortement incommodé, & le cours des ſucs nourriciers ou *pancréatiques*, en eſt interrompu; cela dérange l'ordre & l'œconomie des viſceres. Doléus prétend avec raiſon que cette interception des ſucs nourriciers, cauſée par cette ſituation, eſt très-contraire aux hypochondriaques (2).

[1] Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paulatim redduntur : legentes ſiquidem & ſcribentes, intento obtutu non poſſunt, quin viſionis læſionem perſentiant, quod malum fovent, dum litteras minutas ſcribunt, quod familiare eſt iis, qui prompti ſunt ingenii. *Idem*, *Ibidem*.

[2] Præterea Litterarum ſtudioſi, cum legendo & ſcribendo, capite ac pectore inclinato Libris in-

Parmi les Savants, ceux qui travaillént à donner leurs Ouvrages au Public, & qui sont sensibles au desir de transmettre leur nom à la postérité, sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste, en parlant

cumbant, ventriculum & pancreas comprimunt, ex qua compressione stomachus oblæditur, & succi pancreatici, per suos ductus cursus inhibetur, unde postea viscerum naturalium æconomia perturbatur. Hanc succi pancreatici interceptionem, ob talem corporis situm advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiam. *Ibid.* pag. 643.

" On sera peu-être bien aise de voir ce que dit Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir recommandé de faire un exercice modéré, il conseille cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire, lorsqu'on a été quelque temps dans un trop grand repos. Il attribue toutes les maladies des gens de Lettres à leur vie sédentaire & à la *compression du ventricule de leur estomac*, causée par la situation où ils sont lorsqu'ils écrivent.

Motus & quies justæ sint moderationis, excessus tamen in motu præ quiete admittitur; quies enim nimia præ cæteris apta nata est hunc morbum inducere, inde ob hanc vitam sedentariam mulieres hoc affectu potius quam viri afficiuntur, & ipsis accedit affectio hysterica. Et ob hanc vitam sedentariam docti magis quam rustici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum sedeant, unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut *primo* succus libere perreptare, neque debite colligi possit, sed stagatione acescat, vitium enim capiunt, ne moveantur aquæ: *secundo* spiritibus vix concedatur ad viscera transitus ob complicaturam musculorum & viscerum. *Joan. Dolæi* Lib. III. *de Morbis Abdominis*, pag. 394.

des Auteurs, je n'entends point ceux qui sont semblables à ce Poëte d'Horace, qui faisoit cent vers dans un quar-d'heure, *stans pede in uno*; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point d'incommoder la santé du corps (1). Les Auteurs de la misérable *continuation de* l'excellente *Histoire de Rapin-Thoyras* ne couroient aucun risque d'altérer la leur; il ne faut pas une grande application pour faire une mauvaise compilation de ce qu'ont dit quelques Gazetiers satyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers temps. Il n'en est pas de même du sage & élégant Auteur, qui, parmi plusieurs Livres excellents qu'il a publiés, vient de nous donner avant sa mort la savante *Histoire du Manichéisme*. Il y

(1) Nulli porro præ cæteris Litterarum Professoribus, studiorum laboribus magis atteruntur, quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur, nominisque sui immortalitatem in animo habent insculptam. De iis tamen loquor qui verè sapiunt, nam complures sunt qui scribendi caoethe detenti, rerum male consarcinatarum editionem, ac abortus potius, quam maturos fœtus properant, non secus ac Poëtæ quidam qui centum Carmina compingunt stantes pede in uno, ut ait Horatius. *Ramazzini ibid.* pag. 645.

a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop assidu a été la cause de sa derniere maladie. L'application qu'il avoit apportée à un livre qui demandoit toute la science d'un aussi grand homme que lui, avoit considérablement diminué ses forces, que l'âge avoit déja affoiblies.

Rien n'est si dangereux qu'un épuisement causé par le travail d'esprit. Lorsque l'ame, dit un célebre Philosophe Grec, rappelle à soi toutes ses forces, & en prive le corps, ce dernier devient languissant. Ainsi, quand un Orateur est uniquement occupé de ce qui concerne son art dans lequel il veut exceller, sa santé périclite, & son corps défaillit. D'un autre côté, lorsqu'il débite ses harangues en public, la vivacité avec laquelle il parle, cause une émotion violente qui souvent occasionne d'autres maladies, qui, paroissant opposées aux premieres, trompent les Médecins, & leur font croire qu'il y a dans un même sujet diverses causes contraires les unes aux autres (1).

[1] Quando anima corpore admodum potentior est, exultatque in eo atque effertur, totum ipa . .

Cette espece de séparation qui se fait entre l'esprit & le corps, lorsque le premier est occupé fortement de quelque matiere abstraite & difficile, fait que la plupart des Mathématiciens sont toujours rêveurs, mélancholiques, & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde; on diroit qu'ils sont habitants d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse, comme s'il n'avoit point d'ame, & qu'il fût condamné à d'éternelles ténebres; car pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses, toute la lumiere de l'animal est, pour ainsi dire, renfermée dans le centre, & il n'en reste aucune étincelle qui puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer (1).

sum intrinsecus quatiens langoribus implet. Quando etiam ad dicendum, investigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit, liquefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum, disserendumque privatim, & publicè ambitiosa quadam concertatione contendit, inflammat corpus atque resolvit. Nonnunquam etiam distilationes fluxusque commovens, Medicorum plurimum decipit, cogitque illos contrarias causas judicare. *Plato in Timæo*, pag. 495.

(1) Mathematici porro, quibus animum a sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est, ut res abstrusissimas, & a materialitate

Les Théologiens, les Philosophes, enfin tous les Savants qui s'appliquent fortement, & dont le genre d'étude demande une grande contention, sont sujets à une autre incommodité moins dangereuse, mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets & peu complaisants. Les Poëtes sur-tout tombent souvent dans une espece de bizarrerie qui leur est particuliere ; à cause des idées plantastiques & chimériques dont ils sont occupés la nuit & le jour (1). On prétend que l'Arioste étoit d'une humeur très-particuliere. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poëte Italien celui des trois quarts

remotas contemplentur ac commonstrent, omnes fère stupidi sunt, ignavi, veternosi, ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes, ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac corpore languere, non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Deum enim mens ad hujusmodi studia intenta est, tota lux animalis in centro conclusa est, neque ad exteriora illum inanda diffunditur. *Bernardi Ramazzini, &c. de Morbis Artificum Diatriba*, Cap. XLI. pag. 680.

[1] Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtæ, Philologi, Theologi, Scriptores omnes, & cæteri Litterati circa mentis officia occupati. Poëtæ præsertim, ob phantasticas ideas, quas die ac nocte in mente versant, attoniti sunt, morosi, graciles, uti illorum imagines ostendum, *Idem, ibid.* pag. 649.

des

des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous eſt un garant de la bizarrerie des Poëtes & des Muſiciens anciens. Nous voyons par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui; ainſi, nous pouvons aſſurer hardiment, que c'eſt une maladie qui de tout temps a été commune aux fils d'Appollon.

Il eſt temps de finir ma Lettre, ſtudieux ben Kiber. Dans la premiere que je t'écrirai, je ferai mention des remedes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

Je te ſalue, porte-toi bien, & ménages ta ſanté.

LETTRE CLVII.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

JE te promis dans ma derniere Lettre, ſtudieux ben Kiber, de te parler des remedes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus ſuccinctement que je pourrai de ma promeſſe, je n'oublierai cependant aucune des

choses que je croirai essentielles à la conservation de ta santé ; elle m'est infiniment chere. Je prends aussi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savants, quel que soit l'état qu'ils aient embrassé. Depuis long-temps j'ai déclaré assez précisément qu'un habile Magistrat, qu'un Officier expérimenté dans son métier, tel que le Chevalier Folard avant que le Jansénisme & la vieillesse l'eussent rendu fanatique, étoient pour moi des personnes plus respectables que les Souverains les plus puissants, qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainsi, je regarde la santé des Savants comme quelque chose de précieux, & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

Qu'importe-t-il à l'Univers qu'un Prince, tel que les Rois fainéants dont l'histoire n'a conservé que le seul nom, vive ou meure ? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractere n'est pas à coup sûr difficile à remplacer, & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres tant qu'ils n'en exigeront que de semblables. Il faut dix siecles pour

produire un Roi comme Henri IV. Rome, dans moins de quarante ans, vit cinq ou six Empereurs, aussi méprisables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte, qu'autant que ses sujets ont lieu de se louer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raison de s'affliger; mais si à la place de ce Roi respectable, ils avoient perdu un maître du caractere de Charles IX. il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractere.

Si l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer, quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savants? Un homme tel que le Chevalier Newton, ou tel que le Président de Thou, doit plus coûter de pleurs à tous les gens sensés, que la perte de huit Souverains, de cent Ducs & Pairs, de mille Marquis, & de trois mille Barons. Lui seul étoit plus utile aux hommes, que cette foule de Princes & de Nobles; il les instruisoit & les

éclairoit, il leur montroit la vérité; & les autres les pilloient, les méprisoient, & qui pis est, leur défendoient de faire usage de leur raison.

Quelles obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fournissent des remedes pour conserver des personnes aussi nécessaires à la Société civile, que le sont les Savants? Sans la science, les plus belles qualités qu'on a reçu de la Nature, ne sont que ténebres. On doit regarder les gens de Lettres, comme des Médecins excellents qui savent rendre la vue aux aveugles; ou si l'on veut, comme d'habiles & rares Ouvriers, qui ont le secret de changer en or fin des métaux bruts & remplis d'alliage.

Les personnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude, doivent choisir une demeure dont l'air soit pur, qui soit éloignée des étangs, des marais, & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les esprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles (1).

[1] Studeant primò, ut in aëre puro, ac salubre degant, procul à stagnis, ac paludibus, ac ventis australibus. Siquidem hoc facto puriores erunt spiritus animales, intellectualium operationum po-

La vie champêtre, interrompue quelquefois par le séjour des villes, est très-utile aux Savants. Ils goûtent ainsi tous les plaisirs de la campagne, & ceux qui sont attachés aux villes. Ils temperent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde; ils doivent sur-tout se défendre des vents du Nord, se garantir contre le froid, & se couvrir la tête avec soin (1). Quant à la nourriture qui leur est convenable (2) ils

tissima instrumenta. *Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba.* Cap. XXXI. pag. 650.

(1) Rusticari propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vitæ genere uti, modò ruri esse, modò in urbe, ipsis salutare est, frequentiam & solitudinem ad invicem temperando. Illa enim nostri hæc hominum desiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum aflatibus Austri & Boreæ, ab hyberno frigore corpus, ac præcipue caput muniendo. *Idem ibid.* pag 651.

[2] " Les préceptes que donne Doléus à ce sujet, ,, sont très utiles; on n'y sauroit faire trop d'atten- ,, tion, c'est pourquoi je les rapporterai ici, pour ,, qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa, ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob acidum intensum in stomachi tinicis latens.) Viscida, salita, nocent & pinguia, nimia repletio & quæcunque inordinata diæta, cum vel cibus non bene masticatur, vel priori nondum fermentato alius injicitur. Nocet & varietas ciborum, qua nobis plures conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vitæ *Helmontius* in *sobrietate* consistere asserit. A cibis enim incongruis non tantum Reges

peuvent regarder comme un oracle le précepte d'Hyppocrate. Ce sage & savant Médecin ordonne à ceux qui desirent de conserver leur santé, de ne point se remplir de viande. Les gens de Lettres ne sauroient être trop en garde contre la grande replétion, & contre le mêlange de plusieurs mêts différents; cela regarde sur-tout, ceux qui sont incommodés de la *cacochylie*, ou qui sont sujets à des coliques. Cette diversité d'aliments cause une fermentation pernicieuse dans l'estomac, se change en bile, & donne la pituite. Il est très-nécessaire de ménager beaucoup cette partie, de crainte qu'elle ne puisse plus faire ses fonctions, & que tout le corps ne s'en ressente (1).

nostri inquietantur, sed & spiritus animales jam dissipati & debiles non amplius restaurantur, sed sensim ac sensim plane pereunt, unde influxus spirituum animalium ad viscera pervertitur, hinc lerna illa malorum nocturna, quæ per quietem objici solent menti, visa illa in formando animi statu ciborum efficaciam demonstrant. *Joh. Dolai* Lib. III. *de Morbis abdominis*. pag. 394.

[1] Quod victum spectat, Hyppocratis præceptum pro Oraculo habendum; sanitatis studium esse non repleri cibis. A satietate igitur, insuperque à ciborum varietate cavere debent, ut quæ cacochyliam, & turbas in ventre[illegible] re. soleant; siquidem ut ait Horatius,

Ficinus approuve beaucoup l'usage de la canelle & des autres choses aromatiques, pour conforter l'estomac. Le chocolat est encore très-bon pour les gens de Lettres, je puis t'assurer, studieux ben Kiber, que j'en ai moi-même ressenti le merveilleux effet, c'est une des choses qui a le plus contribué au retour de ma santé. Cette boisson balsamique & spiritueuse corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres, purifie leur sang, & le rend moins âcre (1).

Quant au vin qu'ils doivent boire, je crois que le rouge, pourvu qu'ils

Cum semel assis.
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum,
Lenta feret pituita.

Ventriculi ergo magna custodia habenda, ne à functionibus suis aberret, ac totum corpus plectatur. *Idem, ibid.* pag. 653.

[1] Ad roborandum stomachum, laudat Ficinus cinnamomum, & rerum aromaticarum usum. Nostra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata, stomachi & spirituum solatium; ac profecto cum studiosorum natura melancholica sit, sive nativa, sive adscititia, ac multo acido abundet, hujusmodi potiones balsamicæ & spirituosæ acorem, tum stomachi, tum sanguinis, cicurare poterunt, & ad meliorem crasim perducere. *Idem, ibid.*

n'en prennent que médiocrement, est celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'usage du blanc, comme plus léger, tombent dans une erreur considérable : car ce vin a toujours un acide, sur-tout pendant les chaleurs de l'été, qui est pernicieux aux personnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il est beaucoup meilleur à ceux qui sont incommodés de l'estomac, de boire un peu de vin de Hongrie, ou de la malvoisie, qu'une plus grande quantité d'un autre léger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il est donc visible que les Savants, incommodés ordinairement par des douleurs d'estomac, par des coliques, & par des affections hypochondriaques, doivent fuir l'usage du vin blanc, puisque rien ne leur est plus contraire que tout ce qui contient quelque acide (1).

(1) Quoad potum, vinum cæteris potionibus præferendum. Meracum laudatur, sed modicum. Scio multos Litteratis suorum Medicorum consilio, ut possent liberaliter, vina alba, tenuia in usu habere quo pacto putant, sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat ; quod certè non adeo tutum, ut putant. Uina hæc tenuia, æstate præcipue, aciditatem quandam, adciscunt ; qua nihil

Je

Je viens actuellement, studieux ben Kiber, à un point très-essentiel, & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serein, ou que les vents soufflent avec violence (1). L'usage des bains est encore fort nécessaire, il procure une transpiration douce & salutaire, il tempere l'âcreté des humeurs, & ramollit les duretés qui se forment dans les viscères. L'heure la plus propre pour les bains, c'est lors du couché du Soleil; il faut ensuite souper, & de-là aller se

perniciosius ubi luxuriet acidum. Præstat, aiebat Crato, eos qui ventriculo debili sunt, potius parum vini Ungarici, vel Malvatici bibere, quam tenuia vina copiosa haurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius, quod parum vini multum aceti contineat. Literarum itaque cultoribus, arthritide, colica affectione hypocondriacà vexari solitis, qui affectus ex acido morboso genesim suam ducunt, neutiquam acidorum usum, sed ea quæ illud infringant, convenire satis perspectum est. *Idem, ibid.*

[1] Quoad cæterarum rerum regimen, ut sedentariæ, ac statariæ vitæ incommoda declinent, moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum; si tamen aer purus ac serenus sit, & venti sileant. *Idem, ibid.* pag. 653.

coucher, ainsi que faisoient les Anciens (1).

La matinée est le temps qu'il convient d'employer à l'étude, il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit, & surtout après le souper. C'est une chose monstrueuse, dit Ficinus, de veiller bien avant dans la nuit, & de dormir après le lever du Soleil. Lorsque cet astre est couché, l'air s'épaissit, & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit (2); aussi est-elle

[1] Molles etiam frictiones, ad transpirationem tum servandam, tum promovendam, in usum frequentiorem revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis, æstate præsertim, quo tempore atra bilis Litteratos infestat, valde salutare esset; sic enim humorum acrimonia temperatur, & squallida viscera remollescunt. Tempus balneationi magis opportunum erit vespertinis horis, deinde cibum sumere, & cubitum ire; hic enim apud Antiquos mos erat ac ordo. Sic Homerus.

Ut lavit, sumpsit que cibum, dat membra sopori.
Idem, *ibid.* pag. 654.

[2] Quoad tempus vacandi studiis magis commodum, matutinum præcipue commendari *solet*, non ita vero nocturnum ac præsertim post cænam. Monstrum est, inquit Ficinus, ad multam noctem frequentius vigilare, unde etiam post solis ortum dormire cogaris, & in hoc ait errare studiosos permultos, varias autem rationes affert, quarum *alias* ex planetarum positu & configuratione, *alias* a motu Elementorum deducit, dum aër, Sole occidente

destinée au sommeil dans l'ordre de la Nature, comme le jour l'est à veiller (1).

Il faut, après avoir soupé, se délas-

re, crassescit necnon ab ipsis humoribus, dum nocte prævalet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut hisce omnibus Litterati ad lucernam lucubrantes contrariis motibus repugnent. *Idem, ibid.*

(1) " Tous les Médecins s'accordent à regarder „ le travail de l'après-soupé comme mortel. Je „ puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs „ avis, & que je n'ai reconnu combien ils étoient „ utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon „ exemple, s'il est possible, puisse servir à mes „ Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Dolæus „ & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous !

Quod concernit *somnium* ac *vihilias*, provida mater Natura somnum & vigilias concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur, sicque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satis iterum refecti, nimium obtorpescant. Somnus enim dulce curarum levamen : si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quævis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit. *Vigiliæ* quoque nimis protractæ, absumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat ille influxus ad partes, hinc & hujus morbi ortus. *Joh. Dolai*, Lib. III. *de Morbis Abdominis*, pag. 394.

Cardan regarde les veilles comme très-nuisibles à toutes sortes de tempéraments. Vigilia enim & fames siccant corpora ; sed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini. In *Hippocrat.* Aphorism. *H. Cardan.* Commentar. Lib. I. Aphoris. 15. pag. 72.

ser quelque temps des fatigues de l'étude, avant d'aller se mettre au lit, sans quoi la digestion ne se fait qu'avec peine. Le savant Cardinal Sforcia Pallavicini, après avoir travaillé toute la journée sans prendre aucun aliment, soupoit légérement, se délassoit pendant toute la nuit pour réparer par le sommeil la dissipation des esprits (1).

La saignée (2) est ordinairement peu avantageuse aux gens de Lettres; elle diminuë trop leurs forces, qui sont

[1] Verum in hac re attendenda est cujusque consuetudo. Cavendum tamen ex Celsi monito ne id post cibum ingestum fiat, sed peracta coctione. Eminentissimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus, vir doctissimus, totam diem Litterarum studio sine cibo largiebatur; mox cæna modica sumpta, ac studiorum cura ablegata, somno, & virium reparationi noctem totam impendebat. *Id. ibid.*

[2] Venæ sectio autem, ut ut parca illorum vires atterit ac spiritus ob vigilias & studiorum labores evanidos, facile exolvit. P. *Gassendum*, Philosophum celeberrimum, ob pluries repetitam phlebotomiam, ut mos est apud Gallos, petiisse, in ejusdem Vita legimus Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines, macilentos, valetudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornacchini, calice emetico, & similibus non sine euphoria; horrere autem, cum de venæ sectione agitur; ut qui satis norint illud, quod magis illo infestat, saburram humorum esse in stomacho stabulantem, ac vitale robur, quod inest sanguini, languidum esse ac effetum. *Idem, ibid.* pag. 688.

déja affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne sauroit assez faire attention à la conduite de la plupart des Savants, qui sont renfermés dans des Monasteres ; ils prennent souvent des purgations, ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émétique ; mais ils abhorrent la saignée, parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac, ils ne sauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommodent ; au lieu que la vie & la force, gissant également dans le sang, c'est rendre languissante la premiere, & diminuer la seconde, que de faire usage de la saignée (1).

[1] At qui hos, conservo suo camelo, qui parte oneris sublevare cum nolebat ; *Tu vero*, inquit, *& omnia hæc mea brevi portabis*, quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo, qui dum paululum laxare & remittere abnuit corpus, quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingruente, dimissis Libris, disputationibus, & studiis, una cum illo ægrotare, & laborare compellitur. *Plutarç. de Præcept. Salub.*

La principale chose enfin, à laquelle il faut que les Savants fassent attention, s'ils veulent conserver leur santé, c'est de travailler avec modération, & de n'être pas si fort occupés de ce qui concerne l'esprit, qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent se rendre mutuellement de bons offices ; cela est nécessaire pour leur conservation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier, n'ayant pas voulu partager dans un certain temps une partie de la charge du premier, & l'aider lorsqu'il l'en prioit, fut dans la suite obligé de la porter toute entiere. La même chose arrive à l'esprit, lorsqu'il ne veut donner aucun repos au corps : une fievre violente, ou quelque maladie survient ; qui porte un grand préjudice à tous les deux.

Tâches donc, studieux ben Kiber, de te modérer dans tes études : prends tous les jours quelques heures de récréation.

Je te salue.

LETTRE CLVIII.

Ben-Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

Les hommes, sage & savant Abukibak, sont en général si portés au fanatisme, qu'il est surprenant qu'il s'en trouve un nombre aussi considérable parmi eux, qui ne tombe point dans cette dangereuse phrénésie.

Lorsqu'on voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les pays les plus polis & les plus éclairés, on est étonné de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain. On croiroit presque que ce que l'on appelle raison, lumiere naturelle, bon sens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très-peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une espece d'instinct qui est déterminé au bien ou au mal, suivant les impressions qu'il reçoit par quelque cause étrangere.

Les personnes qu'on regarde dans le monde comme les plus respectables, soit par leur rang, soit par leur condui-

te, sont souvent les plus folles & les plus ridicules. Les choses sont poussées si loin aujourd'hui, qu'il faut chercher la raison chez quelques Philosophes, dont le nombre est bien petit. Vouloir le rencontrer par-tout ailleurs, c'est tenter l'impossible; c'est courir après ce qu'on est sûr de ne point trouver. On peut justement appliquer à ce siecle ce que disoit du sien un ancien Evêque de Lyon (1). Il se plaignoit que les hommes crussent & fissent des choses auxquelles les Payens les plus insensés & les plus superstitieux n'auroient point ajouté foi, & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raison; mais même toute honte, pour donner dans les folies des Convulsionnaires Jansénistes? Est-il quelqu'un à qui il reste encore l'usage du bon sens, qui puisse ne pas déplorer l'extravagance de M. de Mongeron? Ce Magistrat, destiné par son état à juger les hommes, à protéger la veuve

[1] Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurde res credantur a Christianis, quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis *Agobard*, *cité dans La Philosophie du bon-Sens*, &c. pag. 60.

& l'orphélin, à réprimer le coupable, à punir le méchant, à soutenir les droits & les privileges de sa patrie, va se faire le Chef d'une troupe de fanatiques, & met au jour un gros Livre pour autoriser sa folie. Qui pis est, c'est que quelque ridicule, quelque grande qu'elle soit, elle trouve beaucoup de partisans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les misérables mortels ont au fanatisme, est si dangereux, que des gens, ennemis de leur personne & des opinions de M. de Mongeron, deviennent tout à coup aussi insensés que lui.

Après avoir vu deux Jésuites amenés subitement au parti des convulsionnaires, par les discours d'un Magistrat enthousiaste, un Philosophe ne sera-t-il pas bien fondé à soutenir que le fanatisme (1) est une maladie épidémique,

(1) " La superstition, dit Seneque, est une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer ; elle outrage ceux qu'elle honore, & il voudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les déshonorer par les idées qu'on s'en forge. ,, *Superstitio error insanus est : amandos timet ; quos colit violat. Quid enim interest utrum Deos neges, an infames ?* L. Annæi Senecæ *Epistol. CXXIV. sub fin.*

qui se communique plus aisément que la peste, & que les personnes qui semblent devoir en appréhender le moins les atteintes, sont celles qui souvent en sont les premieres victimes? Je le répete encore, sage & savant Abukibak, deux Jésuites rendus serviteurs très-humbles de S. Paris, & cela par M. de Mongeron, le visionnaire le plus avéré du Royaume, c'est-là une preuve si démonstrative des funestes effets que peut produire le fanatisme (1), qu'il

(1) " Je placerai le superbe & magnifique portrait qu'a fait du fanatisme un de nos meilleurs Poëtes, on verra en abrégé les principaux événements qu'il a causés dans les siecles passés & dans ces derniers temps. "

Le fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion.
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.
C'est lui, qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidoit les descendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémissantes
Offroient de leurs enfants les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain,
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.

ne doit plus paroître surprenant que les trois-quarts de Paris aient donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long-temps sur le Tombeau du Diacre.

A l'affreux Teutates il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient les Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux payens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise,
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.

Voltair. Henriad. Chant. V. 84.

« Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois Henri III. & Henri IV. l'empoisonnement d'un Empereur, le massacre de la journée de S. Barthelemi, les guerres de Religion qui ont déchiré pendant si long-temps l'Allemagne & la France. Considérez tous ces funestes événements, causés par le faux prétexte de soutenir la Relgion, & vous ne pourrez vous empêcher de dire avec Lucrece. »

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

Dans tous les temps les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatisme, & les enthousiastes les ont séduits, dès qu'ils ont su flatter quelque peu leurs passions, ou se prévaloir de leur amour pour le merveilleux & pour la nouveauté. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains se disputerent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatisme excessif, & leurs fêtes montroient jusqu'où peut aller la croyance des hommes, séduits par l'autorité d'un culte superstitieux.

Lorsqu'on lit le ramas des cérémonies anniversaires, qu'on observoit le jour de la célébration de celle d'Adonis, on est honteux des foiblesses des hommes, on rougit d'avoir eu de semblables ancêtres ; & cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins, & les progrès qu'il fait, doivent augmenter les alarmes des Philosophes par les maux qui menacent nos descendants.

Il me seroit aisé de prouver, sage & savant Abukibak, que les folies

qu'un faux zele religieux fait faire de nos jours, ne sont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens, Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis, contre laquelle je me récriois seulement, étoit moins ridicule, & peut-être moins criminelle que la plupart de celles qu'on célebre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je soutiens, & voyons sans prévention si je ne suis pas dans l'erreur. On promenoit dans les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dressoit ensuite deux lits, dans l'un desquels on couchoit celle d'Adonis, & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs, on passoit à des choses moins gayes; on pleuroit, on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bornoient pas-là leur tristesse, ils se fouettoient, & se fouettoient vivement. Tout cela se faisoit pour temoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis, qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Est-il rien de si fou, rien de si insensé, rien enfin de si fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité, &

de s'affliger ensuite des maux qu'il peut avoir soufferts sur la terre? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu? Ou il falloit le laisser dans le nombre des mortels, ou se réjouir toujours dès qu'on en faisoit un Dieu.

Voilà les extravagances des Anciens, mises dans leur plus grand jour; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles sont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent sur les sujets les plus respectables. Les Payens, en rendant leur Religion ridicule, ne faisoient que se jouer d'une chose qui méritoit d'être méprisée par tous les gens de bon sens; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, avilissent un Culte établi par la Divinité même. Le fanatisme chrétien est donc nécessairement plus criminel que le Payen, & n'est pas moins extravagant. On couchoit dans des lits différents Adonis & Vénus chez les Grecs; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens S. Maximin à côté de la Magdelaine? Ne s'afflige-t-on pas, ne jeûne-t-on pas,

ne pleure-t-on pas la veille de leur fête? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les rues? Les Prêtres qui desservent les Autels de ces Saints, ne se fouettent-ils pas dans certains jours réglés, à leur honneur & gloire? Etoit-il plus fou de se battre les épaules & les fesses autrefois, qu'il ne l'est aujourd'hui? Et les Bienheureux canonisés sont-ils sujets à des incommodités, dont les Divinités Payennes étoient exemptes?

Le fanatisme Monacal va si loin, que le souvenir des Mysteres les plus augustes de la Religion, sert souvent de prétexte à fomenter l'Idolâtrie & la superstition la plus criminelle. J'ai lu dans un Auteur moderne un fait, qui montre bien jusqu'où l'abus des choses les plus saintes est porté. " Je me trouvai, dit-il (1), un jour à Mayence, " dans la Sacristie des Peres Jésuites, " avec cinq ou six de ces bons Peres. " Nous prenions plaisir à voir les présents qu'on venoit faire à la Crêche.

[1] Histoire des Tromperies des Prêtres & des Moines, par Gabriel de Miliane, *Tom.* II. *pag.* 219. & 220.

„ Un pauvre payſan entre autres ap-
„ porta avec une grande ſimplicité &
„ dévotion, une botte de foin, & la
„ mit dans la ſainte étable entre le
„ bœuf & l'âne. Les Jéſuites, qui s'en
„ apperçurent, ſe dirent les uns aux
„ autres : *Fi, fi, il faut ôter cela*
„ *vîtement; cela ruineroit tout, ils*
„ *n'apporteroient plus que de l'herbe.*
„ *Il vaut mieux qu'ils apportent de*
„ *bons jambons, & des langues de*
„ *bœuf pour S. Joſeph.* Le Sacriſtain
„ accourut pour l'ôter; mais le payſan
„ s'y oppoſa, diſant qu'il ne vouloit
„ pas que l'âne & le bœuf mouruſſent
„ de faim. On lui dit, pour l'appaiſer,
„ que l'Enfant Jeſus feroit un mira-
„ cle, & les ſoutiendroit par ſa vertu
„ divine. „

Dans ce paſſage ſingulier, ſage & ſavant Abukibak, on découvre non-ſeulement une parfaite reſſemblance entre le fanatiſme ancien & moderne : mais on voit une égale mauvaiſe foi entre les Prêtres qui vivoient il y a deux mille ans, & pluſieurs de ceux qui vivent aujourd'hui; car ce ſeroit outrer les choſes, que de les ranger tous

tous dans la même claſſe. Mais enfin, il ſuffit, pour le malheur des peuples, que le nombre de ceux dont les avares impoſtures & les fourbes pieuſes fomentent la ſuperſtition, eſt beaucoup plus conſidérable que ne l'eſt celui de ceux qui voudroient en arrêter le cours. Un enthouſiaſte, ou un homme, qui par avarice ſait adroitement le contrefaire, peut cauſer lui ſeul plus de mal que mille Théologiens, tels que Baillet & Launoi, ne ſauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une ſurpriſe dont on ne revient point, les progrès qu'ont faits les Sectes commencées, ou protégées dans la ſuite par des fanatiques, ſoit qu'ils l'aient été réellement, ſoit qu'ils aient ſeulement affecté de l'être.

Le Mahométiſme a ſéduit plus de la moitié de l'Univers; ſon Auteur a acquis ſa plus grande réputation en ſe diſant inſpiré, & ſes grimaces fanatiques ont été plus utiles à ſes opinions, que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

Ignace de Loyola (1), peut-être

[1] Pour être perſuadé que ce que je dis ici d'I-

aussi fin, aussi fourbe, & aussi délié que Mahomet, sut se servir encore mieux que lui, du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chaussé, il fit la veille des armes comme Dom Quichotte, il prétendit avoir souvent des visions célestes, & il trouva un grand nombre de gens qui ajouterent foi à ses discours. On l'eût enfermé aux Petites Maisons, si l'on eût agi sensément; mais on l'a canonisé après sa mort, & ses disciples sont aussi riches que les Monarques les plus puissants. Quel exemple du progrès que fait le fanatisme, & quel sujet de déplorer la foiblesse de l'esprit humain !

L'Histoire du Fondateur des Quakres est presque aussi singuliere que celle du Patriarche des Jésuites. A la vérité ce premier étoit entiérement fou, & agissoit sans aucun déguisement; mais les choses dont il vint à bout, prouvent encore mieux par cette raison les effets

gnace de Loyola, n'est point outré, il faut consulter Pasquier, & lire la vie du même Ignace, écrite sous le nom de l'*Histoire de Don Inigno de Quipuscoa*. Voyez aussi dans les *Lettres Juives*, & la Table au mot *Ignace*.

prodigieux de l'esprit fanatique. " George Fox, *dit un agréable Auteur* (1),
„ étoit un jeune homme de vingt-cinq
„ ans, de moeurs irréprochables, &
„ saintement fol. Il étoit vêtu de cuir,
„ depuis la tête jusqu'aux pieds. Il alloit
„ de village en village criant contre
„ la guerre & le Clergé. S'il n'avoit
„ prêché que contre les gens de guerre,
„ il n'avoit rien à craindre; mais il at-
„ taquoit les gens d'Eglise, & il fut
„ bientôt mis en prison. On le mena à
„ Darby devant le Juge de paix. Fox
„ se présenta au Juge avec son bonnet
„ de cuir sur la tête. Un Sergent lui
„ donna un soufflet, en lui disant : *Ne
„ sais-tu pas qu'il faut paroître tête
„ nue devant M. le Juge*? Fox tendit
„ l'autre joue, & pria le Sergent de
„ vouloir bien lui donner un autre souf-
„ flet pour l'amour de Dieu.... Le
„ Juge voyant que cet homme le tu-
„ toyoit, l'envoya aux Petites-Maisons
„ de Darby pour y être fouetté. George
„ Fox alla à l'Hôpital des fols en

(1) Lettres écrites de Londres sur les Anglois & autres sujets, par M. de Voltaire, *Lettre* III. pag. 17.

„ louant Dieu, où l'on ne manqua pas
„ d'exécuter à la rigueur la sentence
„ du Juge. Ceux qui lui infligerent la
„ pénitence du fouet, furent bien sur-
„ pris quand il les pria de lui appliquer
„ encore quelques coups de verge pour
„ le bien de son ame. Ces Messieurs ne
„ se firent pas prier; Fox eut sa double
„ dose, dont il les remercia très-cor-
„ dialement. Il se mit à les prêcher.
„ D'abord on rit; ensuite on l'écouta:
„ & comme l'enthousiasme est une ma-
„ ladie qui se gagne, plusieurs furent
„ persuadés, & ceux qui l'avoient
„ fouetté devinrent ses premiers Disci-
„ ples. Délivré de sa prison, il courut
„ les champs avec une douzaine de
„ prosélytes, prêchant toujours contre
„ le Clergé, & fouetté de temps en
„ temps. Un jour étant au Pilori, il
„ harangua tout le peuple avec tant
„ de force, qu'il convertit une cin-
„ quantaine d'auditeurs, & mit le reste
„ tellement dans ses intérêts, qu'on le
„ tira en tumulte du trou où il étoit.
„ On alla chercher le Curé Anglican,
„ dont le crédit avoit fait condamner
„ Fox à ce supplice, & on le pilori à
„ sa place „.

Après des aventures aussi surprenantes que celles de George Fox, doit-on s'étonner que l'Abbé Bécheran ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires, & que ses cabrioles aient fait sur l'esprit des Parisiens le même effet, que sur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox? Malgré les précautions de la Cour, les folies qu'on a faites à S. Médart, & celles qu'on pratique encore dans la plupart des villes du Royaume, iront sans doute en augmentant, & le fanatisme des convulsionnaires croîtra, jusqu'à ce qu'une autre folie d'une espece différente remplace la premiere. Car il en est du fanatisme, ainsi que des autres choses; il est sujet aux modes & aux changements. Il prend de temps en temps une forme nouvelle; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & gardes-toi toujours des préjugés populaires, source féconde du fanatisme.

LETTRE CLIX.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

J'AI étudié avec soin, sage & savant Abukibak, les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile, à la tranquilite des familles, à la grandeur des Etats, au bonheur des humains, des gens qui passent pour si éclairés & si savants. Quel a été mon étonnement, lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise, si vantés, ont presque tous raisonné, ou comme des visionnaires, ou comme des fanatiques, sur une matiere qui étoit si aisée à traiter, en faisant usage de la raison! Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis, que doit-on en conclure, si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très lourdement, & que la superstition qui se cache si bien & si facilement sous le voile de la Religion, trompe & séduit les per-

sonnes les plus pieuses, lorsqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raison ?

Les Savants qui vivent aujourd'hui, & qui sont partisans des Peres, ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savants. Après avoir battu long-temps la campagne pour excuser les défauts, les erreurs & les opinions dangereuses qui se trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres, ils sont obligés de convenir qu'ils ont soutenu quelquefois des sentiments qu'on ne sauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement, & sans chercher tant de détours inutiles ? L'affectation de vouloir justifier les erreurs des Peres leur a plus nui, qu'elle ne leur a servi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon, condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais, on auroit abrégé bien des disputes & des discussions qui ne leur ont point été honorables. Plus on a examiné leurs Ecrits, & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que S. Basyle

n'ait écrit avec toute la pureté possible, que S. Chrisostôme n'ait été très éloquent, que S. Augustin n'ait eu une vaste & profonde érudition ? Les Protestants, & quelques autres Auteurs qui ont refusé aux excellentes qualités de ces Peres les louanges qu'elles méritent, se sont rendu ridicules ; mais un homme peut écrire purement & avec élégance, être savant, & cependant avancer plusieurs opinions fausses, & quelques autres dangereuses au bien de la Société. Les plus célebres Peres sont précisément dans ce cas lorsqu'ils ont parlé du mariage. Ils se sont figuré que les plaisirs les plus naturels & les plus innocents avoient quelque chose de mauvais en eux-mêmes, & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les goûter, que par une espece de tolérance & d'indulgence, & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fausses, & directement opposées à la raison, qui nous montre que Dieu a inspiré lui-même aux hommes un amour naturel, qui est inné avec eux, pour certaines choses, afin que cet amour soit le nœud & le lien éternel de la Société ; ces fausses

ſes idées, dis-je, entiérement oppoſées à ce que nous montre clairement la lumiere naturelle, ont conduit les Peres à regarder l'uſage du mariage, comme ayant de lui-même quelque choſe de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce ſujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres, & ils ont traité les matieres qui concernent le mariage, comme auroient pu le faire de vrais fanatiques, ou des entouſiaſtes, auſſi viſionnaires que l'étoit Origene lorſqu'il ſe fit faire eunuque par un zele également fou & dangereux.

Les Théologiens modernes, qui ſoutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres, & qui, ſoit par prévention, ſoit par politique, veulent ne point diſtinguer les excellentes choſes qui s'y trouvent, des mauvaiſes, ſont cependant forcés d'avouer que ſur ce qui regarde le mariage, ces *anciens Docteurs ne ſont point entiérement exempts de blâme*. Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche? S'il y avoit eu quelque moyen de les juſtifier, à coup ſûr leurs partiſans outrés ne l'auroient

pas négligé. On sait assez dans quel sens il faut prendre ces confessions que la force de la vérité arrache d'un Avocat attentif à cacher la foiblesse de la cause qu'il défend. Il seroit absurde de prétendre qu'un homme, tel que le Pere du Cellier, s'expliquât comme Barbeirac sur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât de sa Partie du même ton qu'il parle de celui contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas aussi qu'on s'en tînt aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres, quoique la plupart du temps il les croient condamnés avec raison. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas; ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions assez indifférentes, ils ont grossi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savants, sur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé assez équitablement. Le grand nombre des fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a persuadés

que leurs Ecrits étoient absolument mauvais, & presque indignes d'être lus: ils se trompoient, & peut-être qu'un peu de passion les conduisoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, disoit ce grand homme, *sont bonnes gens; mais ils ne sont pas savants.* En ôtant la science aux Peres, Scaliger laissoit à quelques-uns l'éloquence, & à presque tous le bon sens. Vossius pensoit à peu près de même; mais ce n'est point encore assez, & les sentiments de Scaliger & de Vossius me paroissent moins bons que celui d'Erasme. De tous les Savants qui ont parlé avec liberté sur les Ouvrages des anciens Théologiens, personne ne me paroît en avoir jugé aussi sainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foiblesse d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres, il ne cherche point à les justifier; mais il releve aussi très-soigneusement les bons & beaux endroits de ces Auteurs, & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à voir ce qu'il pensoit de S. Basile (1), de S. Chrysostô-

[1] Divus Basilius, vir optimo jure dictus magnus, sed maximi cognomine dignior, cujus fa-

me (1), de S. Grégoire de Nicée, de S. Athanase, on sera bientôt convaincu qu'il étoit très-éloigné du sentiment de Barbeirac.

cundiam contumeliam esse judico cum quoquam eorum comparere; quorum eloquentiam supra modum admirata est Græcia juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos sic omnibus dicendi virtutibus excelluit, ut in eo non aliquid desideretur vel offendat; Tonat ac fulgurat Pericles, sed sine arte: Attica subtilitate propemodum friget Lysias Phalereo suavitatem tribuunt, gravitatem adimunt. Isocrates umbratilis Orator, affectatis structuræ numeris, ac periodis orationis; perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demostheni, quem velut omnibus numeris absolutum eloquentiæ exemplum producit M. Tullius, objectum est quod orationes illius olerent lucernam, nec desunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit, in quo neque naturam, neque artem, neque exercitationem desideres, quem mihi dabis, qui Divi Basilii pectus numine plenum, non dicam æquarit, sed vel mediocri consequatur intervallo? Quem qui tantum Philosophiæ, qui omnium disciplinarum circulum cum summa dicendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contumeliæ genus est virum divinitus afflatum cum prophanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferre. *S. Basilii Encomium ex Epistola Des. Erasmi*, *Roterd.* ad D. Jacobum Adoletum, Episcopum Carpentoratensem, primæ Edit. Græcæ Basilii præmissa.

[1] Tulit eadem fermè ætas aliquot summa facundia parique doctrina ac pietate viros. Athanasium Alexandrinum Episcopum, Gregorium Nazianzenum Basilii Piladem, ac studiorum sodalem, Joannem Chrysostomum & ipsum Basilio familiarem, ac fratrem Gregorium Nyssenum Episcopum. Horum suis quisque dotibus summus erat. *Idem, ibid.*

Peut-être écrirai-je quelque jour, sage & savant Abukibak, l'histoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes; si cela est, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien su distinguer ce qu'on doit louer, ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent, je vais te rapporter le plus succintement qu'il me sera possible, & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes, les erreurs, & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entiérement, puisqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant, tu ne pourras croire que des gens, à qui l'on donne journellement le titre de *Saint*, de grand *Saint*, de *Lumiere de l'Eglise*, d'*Homme incomparable*, de *Génie sublime*, aient pu soutenir une pareille erreur, qui est aussi nuisible au bien public, qu'elle est impertinente & ridicule; rien n'est cependant plus véritable. Je

vais te faire entendre les Peres, ils parleront eux-mêmes, & tu verras que je ne leur prête rien.

S. Justin regarde le mariage comme un *usage illégitime, par lequel on satisfait le desir de la chair* (1). Il donne de grandes louanges à ceux qui se privent & s'abstiennent de cet usage, & qui étant mariés, vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule, qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles, te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un sage Ecrivain; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere, lorsque tu considéreras l'idée qu'il s'étoit faite de la génération. Il se figuroit qu'il étoit très-possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes; voici ses propres paroles dans un fragment considérable, qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection (2). *La seule raison pourquoi Notre-Seigneur Jesus-Christ est né d'une Vier-*

[1] *Spicileg. Tom. II. pag.* 180.
[2] *Ibid. p.* 180. 181.

ge, a été pour abolir la génération qui se fait par un desir illégitime, & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel. Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très-sévérement, & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public, que de montrer le ridicule d'une pareille opinion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve dans les écrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite, & qui est estimé par la pureté de ses mœurs ?

L'idée folle de S. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premieres Lettres, qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien (1), qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilege de faire des enfants sans le secours des femmes. Tertullien raisonnoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que le Médecin vouloit plaisanter, & que le Théologien parloit très-sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé, & en même-

[1] *Voy. le* I. Vol. *de ces Lettres* Cabalistiques.

temps de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme: *Si nous lisons*, dit-il (1), *dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que brûler, quel cas doit-on faire, je vous démande, d'un bien qui n'est bien qu'eu égard au mal? S'il est permis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de brûler; mais combien n'est-il pas salutaire & plus heureux de ne point se marier & de ne point brûler?* Voilà un discours fort tendre pour un époux, & un modele singulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à sa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles, & les Etats les plus florissants, si cette conduite étoit imitée, & si beaucoup de maris étoient aussi fanatiques au sujet de leur mariage, que l'étoit cet ancien Docteur sur le sien? Belle maniere d'inspirer à une femme de l'amour

[1] quod denique scriptum est, *melius est nubere quam uri*; quale hoc bonum est, oro te, quod mali comparatio commendat? ut ideo melius sit nubere, quia deterius est uri. At enim quanto melius est, neque nubere, neque uri? *Tertull. ad Uxorem*, Lib. I. Cap. III. pag. 162.

pour [illegible]n époux, que celle de lui vouloir [illegible]rſuader qu'elle ne doit le regarder [illegible]e comme une choſe qui eſt moins m[illegible]aiſe que le ſupplice du feu, mais q[illegible] demeurant ne vaut guere mieux!

[illegible]Jérôme n'étoit guere plus reten[illegible]ans les déclamations qu'il faiſoit c[illegible]e le mariage, que Tertullien. Il [illegible]oit les maris de Diables, & toute [illegible]race qu'il leur faiſoit, c'étoit de [illegible] donner la préférence ſur Belſébuth [illegible]Aſtaroth. Selon lui, une femme qui [illegible]emarioit, devoit être privée pour [illegible]jours du Sacrement de la Commu[illegible]n. Ces opinions ne ſauroient être [illegible]ez ſévérement condamnées. Un fa[illegible]tique qui prêcheroit aujourd'hui une [illegible]reille doctrine, ſeroit renfermé par [illegible]rrêt du Parlement aux Petites Mai[illegible]ns; c'eſt ce qui pourroit lui arri[illegible]er de plus heureux; car ſi on ne [illegible]i faiſoit grace, à cauſe de la fo[illegible]e, dont on le jugeroit atteint, il ſe[illegible]oit peut-être puni comme un pertur[illegible]bateur dangereux du repos public. Je [illegible]te demande, cher Abukibak, ſi l'on pourroit traiter trop rigoureuſement un Théologien qui écriroit, qui parleroit

& penseroit comme S. Jérôme? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere (1). *Si une jeune veuve ne* peut, *ou* ne veut pas *garder la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle chose, & bien à souhaiter, où il s'agit de choisir entre cette chose & Satan!* Tu vois que je ne fais dire à S. Jérôme que ce qu'il a dit expressément, lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables: je rapporterai un autre passage de ce Pere sur le sentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui se marient une seconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. *Si une veuve*, dit-il (2), *qui a eu deux maris, quelque vieille & quelque indi-*

[1] Ideo adolescentula vidua, quæ si non potest continere, vel non vult, maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum, & adpetenda res, quæ Satanæ comparatione suscipitur! *Hieron. ad Salvinam*, de servando viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Basil. 1537.

[2] Simulque considera, quod quæ duos habuit viros, etiamsi anus est, & decrepita & egens, Ecclesiæ stipes non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur elemosynæ, quanto magis ille *panis qui de cælo descendit*? quem qui indignè comederit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi. *Hieronim. contra Jovinian.* Tom. II. Liv. I. pag. 28.

gente qu'elle soit, ne mérite point d'être assistée des charités de l'Eglise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement? Peut-on, sage & savant Abukibak, avancer des erreurs plus grossieres & plus condamnables? Quoi! parce qu'une femme a été deux fois utile à sa patrie, qu'elle a deux fois donné des Citoyens à la République, qu'elle a voulu suivre le conseil & le précepte de l'Apôtre, se mettre à l'abri des tentations, s'empêcher d'y succomber, qu'elle a enfin voulu vivre comme une sage & honnête femme, elle doit être non-seulement privée du secours de l'aumône, mais encore être séparée en quelque maniere du Corps de son Eglise! Il n'y a que le fanatisme le plus outré, qui puisse dicter de pareils discours, il est facile de connoître qu'ils partent d'un solitaire hypocondriaque, chez qui les accès de la mélancholie faisoient quelquefois disparoître entiérement la raison.

Ce n'est pas seulement contre les

secondes nôces que s'élevoit aussi fortement S. Jérôme, il étoit aussi peu partisan des premieres; mais il n'osoit sans doute, à cause des Magistrats, ou des autres personnes qui n'auroient pu souffrir une pareille opinion, la soutenir clairement. Il s'expliquoit cependant assez pour être entendu de bien des gens. Un Jurisconsulte moderne a dit avec raison (1): *Je vous ai parfaitement entendu Jérôme, & ne vous attribue aucun sentiment que vous n'ayiez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premieres nôces, & les secondes encore plus: Vous blâmez en général toute sorte de mariage; mais vous disputez à la maniere de Socrate; vous semblez croire les choses que vous condamnez, par les raisons qui vous paroissent les plus fortes.*

Il est certain, sage & savant Abukibak, que S. Jérôme a pensé sur la

[1] Aperni aures, *Hieronime*. Non tibi obtrector. Proclames quantum voles, & primas damnas, & magis secundas. Nam sic disputas contra nuptias, & more Socratico, concedis quidem verbo, quas rationibus negas. *Alberic. Gentil. De Nuptiis*, Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.

possibilité de la génération sans le secours des femmes, presque aussi extraordinairement que S. Justin. Il ne dit pas tout-à-fait comme ce Pere, que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui se fait par l'union des mariés; mais il n'ose décider (1) si, supposé qu'Adam & Eve n'eussent jamais péché, ils se seroient rendus le devoir conjugal: il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il se figuroit que les hommes seroient venus comme des choux, & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve, qu'ils eussent semée dans une certaine saison.

Minutius Felix, qui vivoit plus d'un siecle avant S. Jérôme, avoit eu la même délicatesse que lui sur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce saint nœud conservoit toujours quelque chose de déshonnête & de criminel, puisqu'il loue non-seulement ceux qui s'en privoient, mais ceux

[1] Quod si objeceris, antequam peccarent, sexum viri & fœminæ fuisse divisum, & absque peccato eos potuisse conjungi: quid futurum fuerit incertum est. *Hier. contr. Jov.* T. II. L. I. p. 37.

qui rougissoient quand ils en remplissoient les devoirs. *Plusieurs*, dit-il (1), *aussi chastes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpétuelle virginité, sans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des desirs criminels & incestueux, rougissent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

Je ne finirois jamais, sage & savant Abukibak, si je voulois rapporter ici tous les faux raisonnements que les Peres ont faits au sujet du mariage. Les plus modestes sur cet article, ou pour mieux dire, les plus sensés, sont ceux qui n'ont déclamé que contre les secondes nôces; mais ils ont presque tous penché à regarder le mariage, c'est-à-dire, la seule chose qui maintienne la Société, & fasse fleurir les Etats, comme une espece de mal qu'on ne devoit tolérer que le moins qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Surement personne ne se seroit

[1] Casto sermone, corpore castiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur: tantum autem abest incesti cupido, ut nonnullis etiam rubori sit pudica conjunctio.

marié, si cela avoit dépendu de S. Ambroise; il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *J'enseigne*, dit-il (1), *à garder la virginité, & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour que cela fût vrai! J'empêche que les filles qui s'étoient dévouées pour un temps au service des Autels, ne viennent ensuite à se marier; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées, & changer leur voile de nôces en un voile de virginité!* Suis-je mal fondé, sage & savant Abukibak, à soutenir que s'il avoit dépendu de S. Ambroise, le genre humain auroit fini? Si ses souhaits avoient été accomplis, l'affaire auroit bien-tôt été faite.

Lorsque je considere la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent

[1] Virginitatem, inquis, doces & persuades plurimis. Utinam convincerer, utinam tanti criminis probaretur effectus. . . . Initiatas, inquis, sacris Misteriis, & consecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare! *Ambros. de Virginib.* Lib. III. col. 101.

pour les plus célebres & les plus éclairés, d'établir une opinion directement opposée à la raison, à la Nature, au bonheur des hommes, à la gloire des Princes, au bien des Etats, je ne puis m'empêcher de réfléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs, parce que pendant plusieurs siecles consécutifs, des Théologiens & des Moines, bien moins savants que ces Auteurs, & bien plus portés au fanatisme, ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits, & ont honoré également les bonnes & sages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE CLX.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

LES anciens Peres, sage & savant Abukibak, ne pouvant & n'osant interdire ouvertement l'usage du mariage, qu'ils regardoient comme ayant quelque

quelque chose de mauvais, qui n'étoit tolérable que pour éviter un plus grand mal, en bornoient excessivement les plaisirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établit (1) un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariées, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inspiroient, comme je te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit possible.

Montaigne, qui avoit bien autant de science qu'aucun Pere de l'Eglise, & peut être plus de justesse dans le raisonnement, a eu raison de dire : *Ne sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait ?* Il y a plus de sel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Eglise ont écrites contre le mariage. Le même Philosophe fait encore plusieurs réfle-

[1] Sic enim causa liberorum procreandorum ducitur uxor, non multum tempus concessum videtur ad ipsum usum, quia & dies festi, & dies purgationis, & ipsa ratio conceptus & partus, juxta Legem cessari temporibus suis debere demonstrant. *Autor. Commentar*, quæ tribuuntur, *D. Ambros.* sup. Epist. ad Corinth. Cap. VII.

xions excellentes ſur les préjugés ridicules où l'on eſt au ſujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. " Chacun fuit, „ dit-il (1), en parlant de l'homme, „ à le voir naître; chacun court à le „ voir mourir. Pour le détruire, on „ cherche un champ ſpacieux en pleine „ lumiere; pour le conſtruire, on ſe „ muſſe dans un creux ténébreux, & „ le plus contraint qu'il ſe peut. C'eſt „ le devoir de ſe cacher pour le faire, „ & c'eſt gloire, & naiſſent pluſieurs „ vertus de le ſavoir défaire. „

Les Peres de l'Egliſe n'ont pas été les ſeuls qui aient peu approuvé l'uſage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philoſophes ont penſé auſſi ridiculement, & je croirois aſſez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris de quelques-uns de ces Philoſophes la prétendue idée d'immodeſtie qu'ils attachoient à l'accompliſſement du mariage. Ces Philoſophes pouvoient bien à leur tour

[1] *Eſſais de Michel de Montaigne*, Liv. III. Chap. V. pag. 110. Edit. de Londres.

avoir reçu cette opinion des anciens Pytagoriciens, dont ils en avoient adopté plusieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Histoire de Diodore de Sicile, que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent usage des plaisirs permis dans le mariage. „ Pythagore, „ dit cet Historien, ne considéroit dans „ l'union de l'homme & de la femme „ que la seule utilité; ainsi il conseil„ loit de s'abstenir absolument pendant „ l'été de tout acte vénérien. Dans „ l'hiver il permettoit qu'on l'accom„ plît quelquefois; mais cependant il „ ordonnoit que ce fût rarement & „ avec modération: car il estimoit en „ général que toute action, tendante à „ la génération, étoit une chose nuisi„ ble, & il disoit que l'usage journa„ lier de l'acte vénérien affoiblissoit „ beaucoup, & causoit enfin un mal „ irréparable (1). Voilà le texte origi-

[1] Pythagoras in rebus Venereis utilitatem spectans, consulebat ut æstate quidem a coïtu abstinerent, hyeme vero parcè ac moderatè ad coïtum accederent. Etenim concubitum in universum, rem noxiam esse existimabat: continuum autem veneris usum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferere aiebat. *Diodorus Siculus in Excerptis.*

nal que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulieres, & ont tâché d'accommoder au Christianisme les idées du Pythogorisme sur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les rêveries de Platon sur la nature des esprits & des Dieux subalternes. S. Clément, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit se trouver entre deux jeunes époux, prétend (1) que c'est *une chose opposée à la Loi, & une action injuste & contraire à la raison, de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage*; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce Principe, qu'un homme ne peut ni selon la Loi, ni selon la raison, connoître sa femme dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus considérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

S. Ambroise a adopté l'étrange opinion de S. Clément. Cela n'est pas surprenant, puisque s'il avoit été le maî-

(1) Sola enim voluptas, si quis ea etiam utatur in conjugio, est præter Leges, & injusta, & a ratione aliena. *Pedagog.* Lib. II. Chap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

tre du sort des humains, le mariage auroit été défendu, ainsi que l'est la fornication, & Dieu auroit conservé, s'il lui avoit plu, les hommes par un autre moyen que la génération. Tu as vu, sage & savant Abukibak, dans ma derniere Lettre, combien ce Pere se félicite de ce qu'il avoit empêché plusieurs filles de se marier, & avec quelle passion il souhaite de pouvoir persuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi, si déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer, ne pouvant l'anéantir absolument, d'en resserrer les droits le plus qu'il lui seroit possible. Il n'est rien de si pitoyable que les fausses & absurdes comparaisons que ce Pere fait pour autoriser son opinion. « Que ne doit-on pas » penser, dit-il (1), de la cupidité des

(1) Quid mirum de hominibus, si pecudes quoque muto quodam opere loquuntur generandi sibi studium, non desiderium esse coeundi. Siquidem ubi semel senserint genitali alvo semen receptum, jam nec concubitu indulgent, nec lasciviam amantis, sed curam parentis assumunt. At vero homines nec conceptis ipsis, nec Deo parcunt; illos contaminant, hunc exasperant. In vulva matris sanctificavi te, ad cohibendam petulantiam tuam, manus quasdam tui autoris in utero hominem formantis advertis, ille operatus, & tu sacri uteri secre-

„ hommes, lorſqu'on voit les bêtes,
„ qui par une eſpece de langage muet,
„ montrent qu'elles s'accouplent, non
„ pas pour ſatisfaire leurs deſirs, mais
„ pour engendrer d'autres animaux?
„ Dès qu'elles ſentent qu'elles ont con-
„ nu, elles ne ſouffrent plus l'approche
„ des mâles, elles ont alors la ten-
„ dreſſe d'une mere, & non pas l'em-
„ portement & les deſirs d'une amante.
„ Mais les hommes ne pardonnent ni à
„ Dieu, ni aux hommes; ils flétriſſent
„ les derniers, & offenſent le premier.
„ Dieu a ſanctifié quelques enfants dans
„ le ventre de leur mere, pour appren-
„ dre aux hommes à réprimer leurs
„ deſirs, & à vivre chaſtement avec
„ leurs femmes dès qu'elles ſont en-
„ ceintes. N'eſt-il pas affreux qu'il y ait
„ des gens aſſez criminels pour aller
„ fouiller dans un endroit où ſe trouve
„ un Saint, & profaner un lieu qui eſt

rum inceſtas. Vel pecudes imitare, vel Deum reverere. Quid de pecudibus loquor? Terra ipſa a generandi opere ſæpe requieſcit, & ſi impatienti hominum ſtudio jactis frequenter ſeminibus occupetur, impudentiam mulctat agricolæ, & ſterilitatem fæcunditate commutat. *D. Ambroſ. Comment. in Cap.* I. *Evangel. Luc.*

„ devenu ſacré ? Si l'on ne veut pas „ craindre Dieu, du moins qu'on imi„ te les bêtes. Mais que dis je? La terre „ même inſtruit les hommes de leur „ devoir, elle a beſoin, pour produire, „ de ſe repoſer quelquefois. Si on l'en„ ſemence trop fréquemment, elle reſ„ te & devient ſtérile. „

Cette déclaration puérile, eſt priſe preſque mot à mot d'une pareille de S. Clément d'Alexandrie (1). L'exemple des bêtes qui ne s'accouplent que dans un certain temps, y eſt auſſi rapporté ; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Egliſe. Avant que nous examinions combien elle eſt abſurde, je remarquerai que S. Jérôme n'a pas manqué de s'en ſervir (2) : il n'avoit garde d'ou-

(1) Aliquod tempus ad ſeminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non ad liberorum procreationem eſt facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magiſtram aſciſcere, & diligenter obſervare quas illa introducit temporis conſiderationes, ſenectutem inquam & puerilem ætatem ; his enim nondum conceſſit, illos autem non vult amplius uxores ducere. *Pedagog.* Lib. II. Cap. X. pag. 225, Edit Oxon.

(2) Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera conceſſa ſunt, voluptates autem quæ de

blier ce mauvais raisonnement; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage, & en interdire les plaisirs innocents, lui paroissoit trop essentiel pour le négliger.

Je ne sais à quoi pensoient les Peres, lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte, ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur répondre? " Un animal ne connoît sa
„ femelle que dans un certain temps,
„ parce que c'est un animal; c'est-à-dire,
„ une créature qui n'agit que par ins-
„ tinct, & comme une espece de machi-
„ ne. L'Auteur de la Nature a jugé à pro-
„ pos de ne donner des desirs aux bêtes
„ que dans une certaine saison, il a ac-
„ cordé au contraire la raison aux hom-
„ mes

meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat sibi post conceptum magis orationi quam conubio serviendum, & quod in animalibus & bestiis *ipso* Naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum usque non coëant; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces esset ea abstinentia voluptatum. Imitentur saltem pecudes, & postquam uxorum venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus se adhibeant sed *maritos*. *Hyeronim.* Tom. I. pag. 140.

„ mes & aux femmes, leur a formé
„ un tempérament qui leur occasionne
„ des desirs dans tous les temps; ainsi
„ de l'assemblage de ces desirs & de
„ celui de la raison, il s'en suit une
„ chose très-naturelle, qui est le con-
„ tentement & la satisfaction d'une
„ passion innocente. Loin que l'exem-
„ ple des bêtes prouve que les hommes
„ ne doivent connoître leurs femmes
„ que dans un certain temps, il mon-
„ tre au contraire que Dieu a voulu
„ qu'ils pussent toujours en jouir, puis-
„ qu'il leur a donné un desir continuel,
„ qui n'est que momentané dans les
„ bêtes, & ce desir est une des plus
„ grandes marques de la sagesse & de la
„ Providence divine „. Elle a voulu
former entre le mari & la femme, en-
tre deux créatures douées de raison, un
lien qui conservât toujours leur union
& leur tendresse réciproque, qui servît
à entretenir & à renouveller leur amitié
mutuelle. On voit bien que les Peres
qui écrivoient sur le mariage, en par-
loient comme les aveugles des couleurs,
& ne connoissoient guere l'intérieur des
ménages. Tout homme marié sait assez

par expérience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les temps, est utile à la paix, au bonheur, & à la prospérité des familles. Je citerai encore ici Montaigne au sujet de ces contraintes, & de ces rigidités inutiles & pernicieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très-sensément, vaut bien, chez les véritables Philosophes, un Pere de l'Eglise (1). " Hé! pauvre ,, homme, tu as assez d'incommodités ,, nécessaires, sans les augmenter par ,, ton invention: & es assez misérable ,, de condition, sans l'être par article: ,, tu as des laideurs réelles & essen- ,, tielles à suffisance, sans en forger ,, d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois ,, trop à l'aise, si la moitié de ton aise ,, ne te fâche? Trouves-tu que tu aies ,, rempli tous les offices nécessaires, à ,, quoi nature t'engage, & qu'elle soit ,, oisive chez toi, si tu ne t'obliges à ,, nouveaux offices? Tu ne crains point ,, d'offenser ses loix universelles, indu- ,, bitables, & te piques aux tiennes par-

(1) *Essais de Michel de Montaigne*, Liv. III. pag. 111. Edit. de Londres.

„ tiſanes & fantaſtiques. Et d'autant
„ plus qu'elles ſont particulieres, in-
„ certaines & plus contrediĉtes, d'au-
„ tant plus tu fais là ton effort. Les or-
„ donnances poſitives de ta Paroiſſe
„ t'attachent, celles du monde ne te
„ touchent point. Cours un peu par les
„ exemples de cette conſidération, ta
„ vie en eſt toute „.

Les autres raiſons, ſage & ſavant Abukibak, ſur leſquelles ſe fonde S. Ambroiſe, ſont encore plus pitoyables que celles qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de ſa mere, quelque ſaint qu'il doive être un jour, n'eſt pas ſouillé davantage par l'accompliſſement de l'acte vénérien, qu'il l'eſt par les aliments, ou par les autres choſes qui peuvent entrer dans le corps de ſa mere. Et depuis quand eſt-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la ſemence humaine, qui ne ſe trouve point dans le reſte de la matiere? Du ſang un peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne ſe nourrit que de la nourriture qui ſe forme dans l'eſtomac de celle qui le porte?

Le raisonnement de S. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point, lorsqu'elle n'a pas le temps de se reposer*, est pitoyable. Quelle comparaison y a-t-il entre une chose inanimée & une animée, entre une substance insensible à toute sortes de sensations & un être susceptible de desir ? Si l'intention de S. Ambroise a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile, de même un mari qui connoît sa femme lorsqu'elle est enceinte, la rend moins féconde, il s'est trompé étrangement ; car tous les grands Médecins soutiennent le contraire, & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois, elles ont plus de desirs qu'auparavant. Or, c'est nuire considérablement à leur santé, que de s'opposer à ces desirs.

Les Peres n'entendoient guere mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non-seulement permettre aux maris, mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont encein-

tes. La premiere, c'est la nécessité de contenter leurs desirs, auxquels on ne peut se refuser sans s'exposer également à des dangers éminents, & les meres & les enfants qu'elles portent. La seconde, c'est que la nature demande dans les grossesses, pendant un certain temps, l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les desirs que les Peres de l'Eglise condamnent : car non-seulement elles ne sont pas maîtresses de ne pas les avoir, mais ces desirs sont des accidents attachés nécessairement à leur grossesse, & qui sont si naturels à leur état, qu'on juge qu'elles sont enceintes parce qu'elles les ont ; c'est une des marques essentielles qu'Hyppocrate prescrit (1) dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos (2) que l'état d'une femme en-

(1) Si mulieri menstruæ purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris succedit, & sibi fastidia accidunt, hanc prægnantem esse æstimato. *Hippocrat. Aphorism.* Lib. V. Aphorism. LXI.

(2) Apparet igitur fastidium hoc cibi, quod Græci *Picam* vocant, & ab Hippocrate ut signum commemoratum conceptionis, & experimentum id ita esse docet. Nam aliæ quidem ut conceperunt, prorsus cibos omnes abominantur : aliæ vero car-

ceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes, & quelquefois même les plus déraisonnables & les plus désordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies, elles courroient risques de se blesser, & l'enfant qu'elles portent, pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne sont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres sont souvent imprimées sur le corps de leurs enfants, presque tous les plus grands en conviennent; Fernel (1), ce restaurateur

bones, calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit, quod in his quæ uterum gerunt, tria fiunt, quæ non in aliis, in quibus menses aliter retinentur *Hyeronim. Cardani Mediolanensis* in septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria, &c. pag. 178. Edit. in-folio Basileæ 1564

[1] Si gravida eo cujus flagrat desiderio minime potiatur, infans illius signum geret. Veterum etiam literis proditum est mulierem albam, prolem nigram genuisse, hic duntaxat, quod fixis oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprehendisset. Si pavo, dum ovis suis incubat, linteis albis circum tegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet; quemadmodum etiam

de la Médecine, est précis sur ce sujet. Mais enfin, quand il seroit vrai, (comme il n'est pas impossible qu'il le soit) que le fœtus seroit insensible aux mouvements de l'ame de la mere, il ne le seroit pas aux coups & aux mouvements auxquels il est exposé par le dérangement & la secousse qui se fait dans le corps d'une femme qui est agitée d'une passion violente. De quelque maniere qu'on pense donc sur les envies des femmes enceintes, il est toujours certain qu'il est très-dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puissent pas les contenter.

Une femme, qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuse ce devoir, devient mélancholique : sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose, il lui est impossible de vaincre un desir qui est une cause nécessaire de l'état où elle se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la premiere occasion devient une

gallina colore varios emittet, si varie picta ova foveat. *Joan. Fernelii Universa Medecina, &c. Physiologia* Lib. VII. Cap. XII. pag. 335.

espece de fureur, à laquelle on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancholie ou la colere. Lazarus Riverius, un des plus illustres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellents Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui (1) d'une Dame appellée Daumelas, qui mourut dans le septieme mois de sa grossesse, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit causé par une colere, est des plus instructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuser de contenter la volonté d'une femme en-

[1] Clarissima uxor Du Daumelas, Franciæ Quæstoris generalis, circa finem septimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram vehementissimam concitata est, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore stomachi, & icterica facta est... His postremis de causis noluit Ranchinus phlebotomiæ assentiri, sed decretum fuit rhab. in substantia exhibere ad unc. I. ut bilis illa per alvum sensim educeretur, quod factum fuit. Parum præstitit rhabarbarum, ægraque post quinque vel sex dies, abortum passa est. *Lazarii Riverii &c. Observationes medicæ & curationes insignes.* Edit. Hagæ Comitum, Centuria. II. Observat. IX. pag. 106.

ceinte. Au reste, il est certain que rien ne procure plus les vapeurs hystériques que le chagrin qu'on ressent de ne pouvoir satisfaire ses desirs. On peut assurer hardiment qu'en établissant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expose à toutes les passions qui causent cette dangereuse maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la tristesse (1). Ce qu'il y a de plus triste pour les femmes, qui, dans leur grossesse, sont attaquées de vapeurs hysteriques, c'est qu'on ne peut guere employer de remedes pour leur rendre la santé, qui ne soient contraires à l'état où elles sont, & qui par leur violence (2) n'ébranlent la machine, &

(1) Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellos contineantur, nocent enim somnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus sit hilaris, mœrores autem graves & animus meticulosus, consternatio ex inopinatis casibus, & si qui sunt similes affectus, hunc morbum facile inferre possunt. *Johannis Dolæi, &c. Encyclopadia Medecina Theoretico-Practica*, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629 Edit. Amstelod.

(2) Si ergo fœmina in paroxismo graviari constituta est, clamores, pilorum in pudendis, præcipue aurium vellicationes, ligaturas & frictiones dolorificos commendant, præ omibus tamen nostris

ne causent quelque dommage au fœtus, qui se ressent des mouvements que reçoit le corps de sa mere.

Je viens actuellement à l'autre raison, qui doit obliger les maris à rendre de temps en temps le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur grossesse, du moins jusques vers la fin du septieme mois. Les femmes enceintes ont besoin de se purger de temps en temps de cette quantité d'humeurs que la suppression de leurs regles laisse croupir dans leur corps. Il est bien vrai que le fœtus absorbe en quelque maniere une partie de ces humeurs, la matiere menstrueuse (1)

observatione titillationes in plantis pedum paroxysm. discutiunt; sæpe etiam concurbitulas cum multa flamma suis & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & fœtida, ut pote castor. Assa fætida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornubus, &c. ut vapores illi maligni discutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani instar verrucas [quæ tibiis equorum adnascuntur] comburunt, fumumque naribus excipere instituunt. *Id. ibid.*

[1] Uterus in non gravidis, pugno facile comprehenderetur; at in gravidis in quantum fætus crescit, in tantum sese expandit uterus, & quidem dum ita se extendit [victu mirabile] corporis sui membranæ non redduntur tenuiores, sed multo corpulentiorem acquirunt crassitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis suis, & etiam in reliquo substantiæ suæ, monstruosa materia,

ſervant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui, par un prodige de la Nature, grandiſſent & s'étendent à meſure qu'il devient plus grand & plus conſidérable ; mais il reſte encore une grande quantité d'humeurs, qui ſont augmentées par la conſervation de la ſemence. Or, c'eſt rendre un ſervice conſidérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque maniere une partie de cette ſemence ; & c'eſt n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de ſe figurer qu'un *coït modéré* puiſſe nuire au *fœtus*, tandis qu'Hyppocrate (1) conſeille de purger les femmes enceintes depuis le troiſieme juſqu'au ſeptieme mois. Combien n'y a-t-il pas de différence entre le mouvement interne que cauſe une purgation, & celui que fait l'action du *coït*, ſur-tout dans une femme ? Au

iſtic reſtagnante, imbibitur uterus. *Ludovici Cardani Midicinæ Doctoris, &c. Manuductio per omnes Medicinæ partes, ſeu Inſtitutiones Medicinæ*, Lib. I. pag. 253.

(1) Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenit, ſi materia turget, quadrimeſtres & ad ſeptimum menſem uſque, ſed eas minus. Juniores vero & ſeniores cavere oportet. *Hippocrat. Aphoriſm.* Lib. IV. Aphoriſm. I.

reste, si Hyppocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troisieme jusqu'au septieme mois, c'est par des raisons (1) qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal, les liens par lesquels le *fœtus* est attaché, quelque nouveaux & quelque vieux qu'ils soient, ne pouvant jamais être endommagés par la simple éjaculation de la semence.

Il reste encore un prétexte aux Peres de l'Eglise, c'est de dire que dans l'action du coït la pression mutuelle des deux époux & le choc des ventres peut endommager le *fœtus*. Le Cardinal Damien (2) a attribué à cela la plupart

(1) Cur autem mensibus iis qui inter tertium & septimum medii sunt, uterum ferentes magis purgare conveniat, nulla alia est ratio, nisi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur, robustiora & crassiora sunt, adeoque non facile a medicamenti purgantis commotione rumpuntur, quemadmodum in commentariis suis Galenus fusius docet. *Comment. in Hippocrat. Aphorism.* per *Leonhart. Fuchsium*, *pag.* 137

(2) Vide, ô homo! canem si caniculam postquam concepit, aggreditur; aspice buculam, vel certe equam, si post conceptum a suis maribus insectantur: ignorant quippe coeundi libidinem, cum deesse, sibi gignendi conspiciunt facultatem. Cum ergo tauri, canes, & cætera bestiarum genera fæ-

des avortements ; mais il est aisé d'éviter un pareil inconvénient, & sans entrer dans une matiere qui ne peut être traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage nécessairement à des discours difficiles à accommoder avec la délicatesse du langage François, tous les gens mariés connoissent bien eux-mêmes qu'il leur est facile d'éviter cet inconvénient, & les moyens qu'ils peuvent prendre, leur sont permis non-seulement par les Loix de la nature & de la raison, mais par les regles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

Il te sera facile à présent de juger

tibus suis reverentiam præbeant, soli homines, quorum Doctor de Virgine natus est, ut vota suæ libidinis expleant parvulos suos, qui ad Dei formantur imaginem, necantes, obterere non formidant. Hinc est quod nonnullæ mulieres ante pariendi tempus abortiunt, aut certe mutilata vel læsa eorumdem parvulorum tenera adhuc membella reperiunt, & hoc modo dum ad libidinis feruntur incentiva præcipites, ante parricidæ sunt quam parentes, & quod valde periculosum est dum hæc vitio naturæ peccantis adscribunt, sese tam flagitiosi reatus obnoxios non agnoscunt. Verum tamen & hoc aliquando non ignorant, sed dum lucrantur ignorantiam populi, dissimulant hoc Sacerdotibus confiteri. *Pet. Damian. Epist. IV. ad Alexandrum Secundum.*

du peu de solidité de l'explication que donne S. Jérôme, d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de S. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Thessaliens, *que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnêtement, & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.* S. Jérôme prétend (1) que le sens qu'il faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'est l'obligation où sont les personnes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter soigneusement de se rendre

[1] Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitiâ. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus, sed in suis quoque quibus videntur lege conjuncti, Scriptura dicente, *Crescite & multiplicamini, & replete terram,* certa concubitus norint tempora, quando coëundum, quando ab uxoribus abstinendum sit, quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant, tempus amplexandi. tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat ergo uxor ne forte victa desiderio coëundi, illiciat virum, & maritus ne vim faciat uxori, putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unusquisque possidere vas suum in sanctificatione & pudicitiâ. *Hieronim. Comment. Epist. Ephes.* Lib. III. Cap. III.

en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On sent d'abord combien l'explication de S. Jérôme est forcée & éloignée du véritable sens des paroles de l'Apôtre, qui se présente naturellement à l'esprit; il n'est rien de si aisé que de l'entendre. S. Paul ordonne aux gens mariés de posséder saintement le vase de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiscence comme les Payens, c'est-à-dire; qu'il prescrit aux Chrétiens, de ne point se souiller par l'adultere & par la fornication comme les gentils, mais de conserver au saint lien du mariage le respect & l'attachement qui lui est dû. Le verset qui précede celui qu'interprete si mal S. Jérôme, met dans tout son jour la pensée de S. Paul. " La volonté de Dieu, ,, dit cet Apôtre (1), par laquelle ,, vous êtes sanctifiés, veut que vous ,, vous absteniez de la fornication &

[1] Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii, sicut Gentes quæ ignorant Deum. *Paul. I. Tessal.* C. IV.

„ du concubinage. Qu'un chacun de „ vous possede donc saintement le vase „ de son corps, &c. „ Rien n'est si clair que ce passage; mais S. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimérique, il tordoit un passage de l'Ecriture, & le faisoit servir à appuyer un sentiment auquel S. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste, que la traduction de S. Jérôme dans cet endroit, n'est rien moins qu'exacte & littérale. Celle de Théodore de Beze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec, *que chacun possede le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu*, ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultere & de la fornication, que les termes dont se sert S. Jérôme. " Que chacun, dit „ ce Pere (1), possede saintement & „ honnêtement le vase de son corps,

[1] " Voici les trois versets dont il s'agit. Il „ est aisé de voir combien l'explication de S. Jérô- „ me est fausse, & éloignée du véritable sens de „ l'Apôtre; il ne faut pour cela que savoir lire:

„ honnête

„ & non point en ſuivant les mouve-
„ ments de la concupiſcence. „ Ces dernieres paroles rendent mal le ſens du précepte de l'Apôtre, & font louche la penſée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiſcence innocente, dont le mariage fait un ſaint uſage. Mais c'étoit juſtement ce que vouloit défendre S. Jérôme: il ſe pourroit bien que par la même raiſon qu'il a mal expliqué ce paſſage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, ſage & ſavant Abukibak, conſultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raiſon de donner la préférence à la traduction de Beze ſur celle de S. Jérôme quant à cet endroit; car je n'entre point

Τοῦτο γάρ ἐστι θέλημα τοῦ Θεοῦ, ὁ ἁγιασμὸς ὑμῶν, ἀπέχεσθαι ὑμᾶς ἀπὸ τῆς πορνείας.
Εἰδέναι ἕκαστον ὑμῶν τὸ ἑαυτοῦ σκεῦος κτᾶσθαι ἐν ἁγιασμῷ καὶ τιμῇ.
Μὴ ἐν πάθει ἐπιθυμίας, καθάπερ καὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ εἰδότα τὸν Θεόν.

Nam hæc eſt volontas Dei, nempe ſanctificatio veſtra, id eſt ut abſtineatis à fornicatione: & ſciat veſtrum unuſquiſque ſuum vas poſſidere cum ſanctificatione & honore: non cum morbo cupiditatis, ſicut Gentes quæ non noverunt Deum.

ici dans aucune discussion sur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

S. Augustin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, sur les devoirs du mariage. Il n'ose pas dire nettement, comme S. Jérôme, qu'un mari peche lorsqu'il rend le devoir à sa femme si elle est enceinte; mais il établit directement (1) ce qu'il n'ose avancer sans retour.

Ces idées sur le mariage, si contraires au repos des familles, si opposées au bonheur des humains, si peu utiles à la gloire de Dieu, si propres à jetter les gens les plus sensés dans une espece de fanatisme, avoient été peu-à-peu abandonnées. Plusieurs Savants, parmi

[1] Qui uxoris carnem amplius appetit quam præscrivit limes, ille liberorum procreandorum causa, contra ipsas tabulas facit, quibus eam duxit uxorem, recitantur tabulæ, & recitantur in conspectu omnium attestantium, & recitantur liberorum procreandorum causâ, & vocantur tabulæ matrimoniales; nisi ad hoc dentur, ad hoc accipiantur uxores. Quis sana fronte det filiam suam libidini alienæ; sed, ut non erubescant parentes cum dant, recitantur tabulæ, ut sint soceri, non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur? liberorum procreandorum causâ. *August. Serm. LXIII. de Diversis*, Cap. XIII.

lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques, les avoient fortement réfutées : on croyoit qu'elles seroient entiérement décréditées; mais les Jansénistes ont tâché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs, que dis-je des protecteurs, des Auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans, montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalieres que l'on voit faire aux Jansénistes, peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage, & qu'ils aient tâché de renouveller les visions chimériques de quelques Théologiens anciens? ho! le grand homme que Zénon! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes (1). Ce Philosophe ne connut qu'une seule

(1) Semel fere aut his usus est ancillula quadam, ne sexum odisse videretur. *Diogen. Laert. de Vit. & Dogmat. clar. Philosoph.* Lib. VII. Segm. 63.

fois en sa vie une femme, *encore*, dit Montaigne après Diogene Laerce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe.* Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du temps de Zénon, il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Jansénifte prétendoit (1) *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée.* Quel pitoyable raisonnement! Aussi voit-on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de S. Medard, & les principaux Convulsionnaires; cela est dans l'ordre.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE CLXI.

Ben Kiber, *au sage & savant* Abukibak.

IL étoit naturel, sage & savant Abukibak, que les Peres de l'Eglise, étant si peu favorables aux premieres nôces,

(1) *Essai de Morale*, Tom. III. *Traité de la Comédie*, Chap. III. pag. 206.

le fussent encore moins aux secondes; aussi ont-ils dit à ce sujet les choses les plus étonnantes & les plus pernicieuses au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne soutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient sévérement; les Ecclésiastiques mêmes, j'entends les Ecclésiastiques véritablement savants, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme S. Augustin les condamna autrefois, ainsi que nous verrons bien-tôt.

S. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu plusieurs maris. " Le Seigneur, dit-il (1), voulut bien pardonner à la Samaritaine
„ qui avoit péché, & s'étoit rendue
„ coupable du crime de fornication,
„ pour n'avoir pas resté veuve après la
„ mort de son mari, & en avoir épousé
„ plusieurs autres. „ C'est-là s'exprimer en termes nets & clairs sur l'idée qu'on a des secondes nôces. Selon S. Clément d'Alexandrie (2), un Chrétien n'a le

[1] Miserente Domino Samaritanæ illi prævaricatrici, quæ in uno viro non mansit, sed fornicata est in multis nuptiis. *Iren.* Lib. III. Cap. 19.

[2] Clem. Strom. *lib. III. cap. XI. p.* 544.

pouvoir par la Loi que d'épouser une femme en premieres nôces. Minutius Felix (1) compare les secondes nôces à un adultere. S. Basile les appelle (2) une polygamie, ou une fornication mitigée. S. Gregoire de Nazianze dit (3), " que le premier mariage est légitime ; " que le second n'est accordé que par " indulgence ; que le troisieme est un " crime ; & que le quatrieme ne peut " être contracté que par des pour- " ceaux. " Voilà bien des sottises & des erreurs en peu de mots. Quant à S. Jérôme (4), il ne regarde les secondes

[1] Alia sacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiritur quæ plura possit adulteria numerare. *Min. Fel. Octav.* Cap. XXIV.

[2] Basil. ad Amphiloch. *Can.* IV.

[3] Greg. Naz. *Orat.* XXXI. *pag.* 501. *tom. I. Ed. Bolon.*

[4] Ita secundum indulgens (Apostolus) maritum, ut & tertium, si liberet, etiam vicesimum, ut scirent sibi non tam viros datos, quam adulteros amputatos *Hier. ad Salvin. de servand. Viduit.* pag. 77. Tom. I. Ed. Basil. 1537. *Dans un autre endroit ce Pere s'exprime encore plus fortement ; il veut qu'on pese à la même balance la fornication & l'adultere, comme deux choses également permises.* Non damno digamos, immo nec trigamos, & si dici potest, octogamos. Plus aliquid inferam, etiam scortatorem recipio pœnitentem. Quidquid æqualiter licet, æquali lance pensandum est. *Hier. contra Jovinian.* Lib. I. pag. 29. Tom. II.

nôces que comme un mal permis, & toléré pour en éviter un plus grand. " L'Apôtre, dit-il, n'accorde aux veu-" ves un second mari, un troisieme si " elles veulent, & même un vingtieme " que pour leur enseigner que cette per-" mission leur est moins accordée pour " qu'elles prennent des maris, que " pour qu'elles évitent des adulteres. "

Pour réfuter ces idées folles & ridicules de presque tous les anciens Peres sur les secondes nôces, il n'est pas besoin de recourir aux raisons que fournissent en abondance le bien public (1),

(1) " Les Législateurs Payens ont raisonné bien plus sensément sur le mariage que plusieurs Peres de l'Eglise. Solon avoit aboli l'usage des dots pour rendre les mariages plus aisés & plus fréquents. Il ordonnoit aussi qu'un mari rendît tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à sa femme, cela étant nécessaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les sages loix que ce Législateur établit à ce sujet. " Solon veut, dit-il, qu'un mari soit tenu de voir sa femme au moins trois fois le mois; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentements qui arrivent tous les jours, & empêche que ces différents ne produisent enfin la haine, & n'alienent entiérement les esprits.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que

la tranquillité des particuliers, les situations des familles, la prospérité & la conservation des Etats qui en dépendent, tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voies également honnêtes & nécessaires ; il ne faut, dis-je, pour réfuter ces idées si peu justes, avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes, & qui se présentent naturellement à l'esprit, il suffit de répondre ce qu'a dit S. Augustin à ceux qui ont condamnés les secondes noces ; car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait raisonné sensément sur cet article, & il prouve dans deux mots, & d'une maniere invincible que ceux qui considerent les secondes nôces comme un *moindre mal*, ne peuvent s'empêcher de disconvenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature ; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle &

trois robes, & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une Société honorable pour avoir des enfants, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié réciproque. Plutarque, *Vie de Solon, de la Trad. de Dacier.*

à

à la Religion (1). " Nous ne ſaurions,
„ dit ce Pere, appeller un bien ce qui
„ n'eſt bien qu'eu égard à la fornica-
„ tion. Il faut au contraire qu'il y ait
„ deux maux, dont l'un à la vérité eſt
„ plus mauvais que l'autre; car ſi un
„ plus grand mal rendoit une choſe
„ bonne, & changeoit ſa nature, la
„ fornication deviendroit un bien, par-
„ ce que l'adultere eſt plus mauvais,
„ & l'adultere à ſon tour pourroit de-
„ venir un bien, parce qu'il eſt moins
„ criminel que l'inceſte. „ Le raiſonnement de S. Auguſtin eſt auſſi fort & auſſi évident qu'une démonſtration Géométrique; ou il faut convenir que les ſecondes nôces ne ſont point un *moindre mal*; ou il faut avouer qu'elles ſont mauvaiſes de leur nature, & donner à tête baiſſée dans une erreur condamnée par les Apôtres, & dans la ſuite du temps par pluſieurs Conciles.

Entreprendre de juſtifier ce que beau-

[1] Quod non ſic dicimus bonum, ut in fornicationis comparatione ſit bonum, alioquin duo mala erunt, quorum alterum pejus: aut bonum erit & fornicatio, quia eſt pejus adulterium, ... & bonum adulterium, quia eſt pejus inceſtus, &c. *Auguſt. de Bono Conjug.* Cap. VIII. §. 8.

coup de Peres de l'Eglise ont dit au sujet du premier & du second mariage ; c'est vouloir tenter de blanchir un more. Pourquoi ne point avouer une chose qu'il est impossible de nier ? C'est cette fureur qu'on a de vouloir déguiser certaines erreurs grossieres qu'ont soutenues les anciens Théologiens, qui leur a nui considérablement dans ces derniers temps. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de repréhensible, sans être traité d'homme téméraire, & sans être insulté cruellement par leurs adorateurs, on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Bossuet, des Bellarmin, des du Perron. Quoiqu'on les critique sur bien des articles, on rend cependant justice à leur mérite. L'on ne sauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup ; mais la contrainte & le joug sous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choses à reprendre dans les Ecrits de ces anciens Théologiens, a révolté les esprits & leur a fait pousser leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu, & peut-être auroient-ils plus de

partisans qu'ils n'en ont aujourd'hui, si l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Peres, c'est qu'ils ont eu des Adversaires, ou si l'on aime mieux, des critiques dangereux dans toutes les différentes Communions, même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité plusieurs : le savant Patriarche, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savants, a reproché à S. Irenée (1) *d'avoir corrompu & falsifié, par des raisonnements également vagues & peu solides, la vérité & la pureté des Dogmes de l'Eglise*. Bellarmin n'a guere épargné Origene & Tertullien. Monsieur du Pin (2)

[1] Phot. Cod. CXX. *pag.* 301. *Edit. Rothom.* 1653.

[2] Vous serez sans doute surpris que M. du Pin ait osé s'expliquer aussi librement sur le compte de S. Cyrille, la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a tâché de détruire ce qu'il avoit établi d'une maniere si précise & si convainquante ; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à S. Cyrille, que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere, & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser, & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractere d'Historien

a parlé si peu avantageusement de S. Cyrille, que les Partisans *de ce Pere*, ou plutôt les aveugles adorateurs des plus grandes fautes des Théologiens anciens, lui firent une affaire dans laquelle ils intéresserent les Magistrats. Le Pere Hardouin a été plus loin qu'aucun Critique Protestant. Il a bien laissé en arriere les Daillé, les Bayle, les le Clerc, les Kemnitius, les Barbeirac, puisqu'il a prétendu que presque

impartial ne dût justifier, les partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui, & il a été obligé de se retracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. S. Cyrille & ses adhérants ont trouvé des protecteurs non seulement parmi les Docteurs & les Jésuites, mais encore chez les principaux Magistrats du Royaume. M. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de M. du Pin ; la Cour rendit un arrêt conforme à sa réquisition ; de sorte qu'il a été décidé près de douze cents ans après S. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coup de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décense de son caractere, en faisant mettre à la tête de la sentence qui fut signifiée à son antagoniste : *A Nestorius, Nouveau Judas*. Heureusement cet arrêt n'a point été enregistré au Greffe du Parnasse, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli, l'apostrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuse de faire lapider les personnes qu'on n'aime pas. *Mém Secrets de la Rép. des Lettres, Lettre* III. *pag.* 326. 27. 28.

tous les Ouvrages des Peres avoient été composés par des imposteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce sentiment est celui d'un fou, j'en conviens; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de S. Augustin qui fut réellement un grand génie & très-savant? Il a établi clairement & précisément dans ses Ouvrages, qu'il n'y a que (1) l'Ecriture Sainte qui doive être l'objet de notre foi, & qui demande une soumission aveugle? Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres, & à ceux de S. Augustin, lorsqu'il nous avertit lui-même (2), que dans ses Ecrits, ainsi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé, il y a une infinité de choses qui peuvent être reprises & condamnées sans témérité? Avec raison, n'est-il pas plaisant, sage & savant Abukibak, qu'on veuille don-

[1] Noli meis litteris quasi canonicis scripuris inservire sed in illis, & quod non credebas, cum inveneris incunctanter crede, in histis autem quod certum non habebas, nisi certum intellexeris, noli firmum tenere, *August. Dist.* IX. Cap. III.

[2] Negare non possum nec debeo, sicut in ipsis Majoribus, ita multa esse in tam multis Opusculis meis, quæ possint justo judicio, & nulla temeritate damnari. *Id.* Cap. IV.

ner pour infaillibles des gens qui nous avertissent eux-mêmes qu'ils sont très-fautifs? C'est en vain qu'on prétend rejetter leur aveu sur leur *modestie*, & qu'on exalte leur sainteté; car le même S. Augustin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette sainteté pour déterminer notre croyance, & nous avertit qu'on n'est point obligé de déférer absolument à l'autorité des Peres de l'Eglise (1), quelque pieux & quelques savants qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin, Evêque de Carthage, de ceux de S. Cyprien, de ceux de S. Hilaire, & dit formellement (2) qu'il est très-permis de s'éloigner de leurs

[1] Alios autem ita lego ut quantalibet sanctitate doctrinaque polleant, non ideo verum putem, quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi per alios Auctores, vel canonicas, vel probabiles rationes, quod a vero non abhorreat, persuadere potuerunt. *Id.* Cap. V.

[2] Noli frater contra divina tam multa, tam clara, tam indubitata testimonia colligere velle calumnias ex Episcoporum scriptis, sine nostrorum, sicut Hilarii, sive [antequam pars Donati separaretur] ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrippini. Primo quia hoc genus litterarum ab autoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tanquam ita ex is testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat, sic ubi forte aliter sa-

opinions, lorſqu'on juge qu'elles ſont fauſſes. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit S. Auguſtin?

En vérité, ſage & ſavant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorſqu'on conſidere avec quel entêtement les hommes ſoutiennent les ſentiments les plus oppoſés à ceux des gens qu'ils regardent comme infaillibles, & quelle peine ils ſe donnent pour trouver des ſophiſmes qui puiſſent excuſer le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croyance. Un Pere a dit préciſément le contraire de l'autre; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles, & comme les fideles interpretes de la vérité: quelle folie!

Je te ſalue.

puerint, quam veritas poſtulat. In eo quippe numero ſumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apoſtolo accipere, & ſi quid aliter ſapitis, id quoque Deus vobis revelabit. *Id.* Cap. IX.



LETTRE CLXII.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

LES jugements, ſage & ſavant Abukibak, que portent quelquefois les Savants d'une Nation ſur ceux d'une autre, ſont auſſi faux qu'injuſtes & injurieux. L'amour de la patrie, j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choſes, ou mauvaiſes, ou médiocres dans les pays étrangers, égare pluſieurs gens de Lettres; on voit même des Philoſophes, qui, ſur ce qui regarde le préjugé national, deviennent peuple, & penſent ainſi que le vulgaire. Il eſt étonnant que des gens qui font profeſſion de chercher la vérité, l'évitent & la fuyent dès qu'il s'agit de louer leurs voiſins, ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'eſt pas à des perſonnes auſſi partiales qu'on doit confier le ſoin d'éclairer les hommes; ils ne peuvent que les égarer, & il leur eſt impoſſible de jamais les inſtruire. Il y a quelques autres Savants,

qui moins prévenus, font par ignorance ce que les autres font par amour propre. Quoiqu'ils soient plus excusables, cependant on ne sauroit le leur pardonner, parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matieres qu'ils traitent, & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une nation étrangere, qu'après les avoir mûrement examinés, & s'être précautionnés non-seulemeut contre les préjugés, mais encore contre tout ce qui peut les jetter dans l'erreur.

Les gens de Lettres, & sur tout ceux qui publient des Livres, sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent; sans eux, ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériget en pédagogue du genre humain, doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons: si elles sont trompeuses, si elles déguisent la vérité, si elles tendent à diminuer le prix de la vertu, à flétrir la réputation des gens de mérite, il est juste de les mépriser & de les considérer comme aussi indignes d'être approuvées, que les Ecrits insensés &

fanatiques des Journalistes de Trévoux.

Quelque dangereux que soient dans la République des Lettres *les Ecrivains* qui ne travaillent que dans le dessein de décrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus estimable, leur nombre est cependant très-considérable dans tous les pays. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractere? car sans parler des Jésuites, toujours attachés à blâmer sans réserve & sans raison, tout ce qui vient de leurs ennemis; sans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines, convaincu tant de fois aux yeux du Public, de mauvaise foi, d'imposture, de falsification; sans m'arrêter à plusieurs petits Ecrivains, imitateurs de cet Abbé, ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens, François, Anglois, Hollandois, Allemands, dont les Ouvrages n'ont été composés que pour noircir, s'il étoit possible, *les plus* sublimes & les plus utiles productions de l'esprit humain? Combien de misérables rapsodies n'a-t-on pas publiées contre Bayle, Locke, Leibnitz, Wolf,

Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne, c'eſt que la plupart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes, n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir, s'il étoit poſſible, leur réputation, & agiſſoient uniquement par haine, ou par un préjugé & un amour propre, qui n'étoient ni plus raiſonnables, ni moins criminels.

On ne doit point ſe flatter, ſage & ſavant Abukibak, de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuſe coutume d'attaquer ſans reſpect & ſans ſujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes, il y aura des Ecrivains qui ſe livreront à leurs paſſions, & par conſéquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages, parce qu'ils ſeront faits par des gens qu'ils n'aimeront point, ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé déſavantageux, ou parce qu'ils ne ſe donneront pas le temps d'approfondir les choſes qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je ſuis aſſuré, ſage & ſavant Abukibak, que ces trois défauts

ſont les principales, & preſque les uniques ſources d'où découlent toutes les mauvaiſes critiques dont le monde eſt inondé aujourd'hui : & quoique la haine particuliere que pluſieurs Ecrivains ont les uns contre les autres, ſemble avoir beaucoup plus de part à tous les jugements injuſtes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant ſi l'on examine les chôſes attentivement, on verra que le préjugé national, & le défaut de connoiſſance des matieres qu'on traite, n'influent pas moins ſur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs, orgeuilleux, ſont emportés par la haine, les pacifiques le ſont par l'amour mal entendu de leur patrie, & les pareſſeux & les étourdis, par leur nonchalance & par leur peu d'attention. Or, je crois que le nombre de tous ces derniers eſt auſſi grand que celui des premiers ; on voit même des gens ſenſés & véritablement ſavants, qui ne peuvent ſe défendre du préjugé national : au lieu qu'il n'y a guere que des Auteurs médiocres qui ſe livrent totalement à la haine.

Il m'eſt tombé dans les mains il y a

quelques jours un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite ; mais dans bien des endroits, il juge en homme, ou prévenu, ou ignorant de ce qui concerne la Littérature Espagnole, & la Poésie Françoise. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit *que les Espagnols* (1) *ne sont point doués d'un génie heureux ; qu'ils n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité, & qui soient connus des étrangers, attendu les défauts de leur Langue*. Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractere des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux, fainéants, & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que

[1] Hispani enim nec felices ingenio, nec feliciter discunt, semi docti doctos se censent, Sophistarum strophas impense amant, suos ingenii fœtus ad posteritatem raro, rarius ad exteros ob Linguæ defectum producunt. *Jo. Justi non Einem Cottingensis* Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Eruditionis apud potiores Orbis Gentes, 8o, pag. 28. Magdeburg. 1735.

plusieurs autres Nations ? mais ils ont le génie aisé, vif, pénétrant; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font aisément de grands progrès; c'est ce que je prouverai bientôt, en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur langue, elle a une noblesse infinie, elle est riche & abondante; tous ceux qui l'entendent en conviennent. Charles-Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols, n'est ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine est inconnue (1) en Espagne; on y a substitué un idiôme monstrueux, composé également de mots Latins, Espagnols, Arabes, & c'est-là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment, il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre, qui dans une ou deux occasions s'expliqua en latin (2)

[1] In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non paucis interspersis (nam quarta pars minium Hispanicæ Linguæ merito est Arabica) loqui gaudent. *id. ib.*

[2] Quam sermonis elegantiam bene expressis

d'une maniere barbare. On voit d'abord, ſage & ſavant Abukibak, combien cet exemple eſt déplacé ; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du ſtyle des Auteur de ſon pays ? Il eſt ridicule de ſoutenir une pareille abſurdité. Pour juger de la maniere dont les Eſpagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana ; l'hiſtoire de ce Jéſuite eſt une preuve évidente qu'il ſe trouve en Eſpagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élégance poſſible. Bien des Savants de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illuſtre.

A entendre parler notre Profeſſeur Allemand, on croiroit que c'eſt depuis

Vergas, Præſes Senatus militaris, quando Academiæ Lovanienſis Profeſſoribus facinus Hiſpanorum, qui Comitem Puranum litteris ibi operam nevantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia ſua ingeminantibus, reſpondebat barbare : *Non curamus veſtros privilegios*, & quum conſilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus : *Haretici fraxerunt Templa, boni nihil faxerunt contra, ergo debent omnes patibulare.* Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. *id.* pag. 29.

deux jours que les Espagnols commencent d'avoir quelque teinture (1) des Belles-Lettres; mais il est si mince, selon lui, que si l'on ajoute foi à ses discours, on regardera les Espagnols comme des Moscovites. Il est honteux en vérité qu'un homme, qui se mêle de vouloir faire un Ouvrage sur le destin qu'ont eu les Sciences en Europe, & sur celui qu'elles y ont aujourd'hui, avance une pareille absurdité; car il est certain que l'Espagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers siecles, dans toutes sortes de genres. Ils sont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres pays; mais il n'en est pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entiérement inconnues. Commençons par l'Histoire, nous trouverons d'abord

[1] Hispani tunc demum se studiis dedere, & in adsequenda honestarum artium scientia operam & industriam colocare cœperunt, quum ea, quæ Barbarorum impetu perculsa ac prostrata erant erigerentur ac in solido ponerentur, pristinam vero gloriam ac majestatem studia in Hispania propter incolarum superbiam & innatam eorum pigritiam, quæ inter omnes sunt satis perspectæ, receperunt nunquam, sed umbra modo & nomen de studiis eis est relictum. *Id. ibid.* pag. 28.

trois Ecrivains de la premiere classe, le Jésuite Mariana, l'Auteur de l'*Histoire d'Arragon*, & celui de la *Conquête du Mexique*, ouvrage traduit en tant de Langues, & toujours plus admiré des connoisseurs. Passons à la Poésie: le Théatre étoit encore dans toute l'Europe plongé dans la Barbarie, lorsque Dom Lopez de Vega avoit fait des Comédies si belles & si conformes aux bons & anciens modeles Grecs & Romains, que Corneille auroit voulu donner deux de ses plus belles pieces pour avoir fait le *Menteur* de ce Poëte Espagnol. La *Diane* de Monte-major, l'*Austriada* de Jean Ruffo, sont des poëmes qui ont mérité l'estime de toute l'Europe savante.

Les Romans & les livres d'Histoires galantes ont été portés chez les Espagnols au plus haut point. Quel est le mortel qui sache lire, & qui ne connoisse les inimitables Ouvrages de Michel de Cervantes? J'aimerois mieux avoir composé ses charmantes *Nouvelles*, que tous les Romans qui se sont faits dans ce goût depuis vingt ans. Quant au *Dom-Quichotte* de cet Au-

teur, c'eſt un chef-d'œuvre qui a fait autant de bien au genre humain, ſoit par le plaiſir qu'il a cauſé aux Lecteur, ſoit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'eſprit de la jeune Nobleſſe; c'eſt un Livre, dis-je, qui a fait autant de bien, que les Ouvrages de tant de Théologiens, inſpirant la diſcorde & la révolte, ont cauſé de maux à l'Europe. Les Eſpagnols ont eu auſſi pluſieurs Auteurs qui ont écrit fort ſenſément ſur la politique & ſur la morale. Les Ouvrages de Baltaſar Gratien ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudiſſement. On peut voir ſi c'eſt avec raiſon que le Profeſſeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Eſpagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler, ont vécu, les uns il y a plus de cent cinquante ans, les autres, il y a près d'un ſiecle.

Le reproche que le Profeſſeur fait aux Eſpagnols d'avoir produit des *Théologiens ſuperſtitieux* (1), eſt bien fon-

(1) Sed ad propoſitum revertor, recenſens paucis ſtudia Hiſpanorum altiora, in quibus tamen

dé; il auroit même pu dire *fanatiques*. Les Casuistes & les Théologiens Espagnols ne sont pas seulement la honte de leurs compatriotes, mais encore celle de tout le genre humain. Il est mortifiant pour quiconque pense sensément, qu'il se soit trouvé des hommes aussi fous & aussi visionnaires que ces Ecrivains; mais dans quel pays ne se trouve-t-il pas des Théologiens superstitieux? Est-ce en Allemagne? Le grand Luther lui-même se persuadoit, & vouloit persuader aux autres qu'il avoit eu une vive dispute avec (1) le

ubique deprehenditur defectus, in Theologia quæ omnium præstantissima est facultas, Hispani sunt superstitiosi. . . . Plane enim vivunt Hispani ex opinione tantum, imaginando & fingendo nunquam futura, credendo quæ finxerint, prosequendo quæ crediderint. *Id.* pag. 29.

[1] " Voyez ci-dessous la Lettre adressée au Professeurs Weisman. Le passage des Œuvres de Luther, où se trouve le récit de cette dispute, y est rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur les actions & les Ecrits des Théologiens les plus célebres, on connoîtroit évidemment que la superstition, par un malheur étonnant, est presque toujours la compagne fidelle de la Théologie N'est-ce pas la superstition qui a suscité tant d'ennemis à l'illustre Wolf, & qui a soulevé contre ce grand homme les trois quarts des Théologiens Allemands? n'est-ce pas cette même superstition qui fait produire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre

Diable. Est-ce là une conduite bien exempte de superstition ? Il faut convenir cependant que les Théologiens Espagnols sont sans contredit *les plus visionnaires & les plus extravagants de tous les mortels.*

Le Professeur traite encore plus mal les Philosophes Espagnols que les Théologiens ; ces derniers ne sont que *superstitieux*, mais les premiers sont *insensés* (1) *&* *ridicules.* Il est assez bien fondé dans cette critique ; il n'y a aucun Philosophe en Espagne, & il ne pourra jamais y en avoir, à cause de l'Inquisition qui ôte la liberté de penser. Or la bonne Philosophie ne peut être fondée que sur la liberté de penser : si l'on détruit cette liberté, l'esprit reste & croupit dans l'esclavage où on le tient ; c'est donc à l'Inquisition qu'il faut attribuer le pitoyable état où est la Philosophie en Espagane, & non point au génie des Espagnols. S'il n'étoit permis de raisonner en France, en Allemagne & en Angleterre,

les plus illustres Savants, en France, en Angleterre & en Allemagne? „

(1) Hispani in Philosophia ineptissimi. *Id. ibid.*

qu'en riſquant d'être brûlé tout vif, jamais Deſcartes, Gaſſendi, Locke, Leibnitz n'euſſent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres pays des préjugés auſſi contraires à la bonne Philoſophie que le ſont les Inquiſiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Univerſités, qui, peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Ariſtote, perſécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philoſophie. Dans ces Univerſités forme-t-on de bons Philoſophes? Non ſans doute; ce ſont cependant des François & des Allemands qui y étudient, & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en eſt de même des Eſpagnols. Qu'on ceſſe de les faire étudier ſous les maîtres qui les inſtruiſent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie, & qu'ils peuvent devenir auſſi bons Philoſophes que les autres Européens.

Le défaut que le Profeſſeur reproche aux Hiſtoriens Eſpagnols, ne leur eſt pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop

prévenus (1) en faveur de leur Patrie ; mais quel est l'Historien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine *entre* mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on puisse regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Espagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques-uns de leurs Historiens ne soient écrits avec beaucoup de sincérité ; Mariana est même loué (2) sur cet article par les plus grands ennemis des Jésuites.

Tu seras surpris, sage & savant Abukibak, que ce Professeur ait porté un jugement aussi faux de l'état des Sciences en Espagne, & qu'il ait marqué tant de passion, & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques sont fondées. Quant à moi je n'en suis pas étonné, parce que j'ai vu dans son Ouvrage qu'il l'a écrit *dans le* temps de la derniere guerre, où les Es-

[1] In Historia videntur esse jactatores, & a suis partibus stantes. *Id. ibid.*

[2] *Bayle*, Diction. Histor. & Critiq. *Art. Mariana.*

pagnols unis avec les François, avoient pris les Royaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur, plus Allemand que Philosophe, étoit piqué (1) contre les Espagnols; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient haïs si fortement autrefois; & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toutes ses mauvaises critiques, si propres à

[1] Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum, semper Regium, post familias Pelagianam, Alphonsianam, Castellianam, Burgundicam, Aragonicam, & Austriacam, fuisse translatum in Gallicam quam ex eo tempore quo stetit, nunquam vidit imperantem. Novum omnino est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, victu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt; sed etiam naturali, ac velut hæreditario eosdem odio huc usque prosequebantur, colla nihilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperto marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes, quibus hæc omnia sunt acta, & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere soleamus considerationem: ita nunc quoque Hispania, huc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabaudia se conjunxit, in omnium versatur, illiusque intimior quæritur notitia. *Idem*, pag. 30.

tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croyance. Un peu plus de Philosophie, & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres, qui doivent toujours être assez indifférentes à un véritable Savant, eût empêché le Professeur d'être cause de l'erreur où seront plusieurs de ses Lecteurs.

Je viens actuellement, sage & savant Abukibak, à ce qui regarde les François, dans le jugement qu'en porte le Professeur. Il n'y a ni haine, ni passion; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Espagnols; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis, que les *François aiment les Sciences, & qu'ils sont au-dessus de tous les peuples de l'Europe* (1) *par la beauté du génie.* Quoique François, je trouve cette louange trop forte, & je suis persuadé qu'il y a eu, & qu'il y a encore en

[1] Ad Gallos transeo. Æi Litterarum studiosi sunt, ingeniique præstantia cæteris Europæ populis superiores. Quemadmodum naturalis eis insita est habilitas, ita quoque studia Litterarum eis summam famam atque gloriam attulerunt; tantopere enim hæc auxerunt, ut nullibi ferbuerint magis quam in Gallia. *Id.* pag. 31.

Allemagne,

Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. d'aussi beaux génies qu'en France. Est-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche, Leibnitz & Newton, Gassendi & Descartes? Est-ce que Pope n'est pas aussi grand Poëte que Despreaux? Ce que dit le Professeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences, & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée plusieurs Rois de France (1), me paroît très-juste & très-sensée. Rien n'est plus propre à former des Savants dans un Etat, que la gloire & les récompenses.

Après avoir si fort loué les François, le Professeur revient tout à coup à ses préjugés, & l'amour de la patrie lui fait avancer une chose dont bien des

[1] Si quis quærat ex me causam cur Galli tam *serio* se studiis adferant, non certe postrema mihi videtur hæc, quod Reges felicissimi hujus Regni non solum studia colant, studiosos ament, foveant, provehant, multorumque, qui aliqua componunt, portus, sinus, præmium, sed omnium etiam exempla, ipsarumque denique Litterarum sint studiosissimi; quod sane acuit ingenia, & incitat studia altiora majori studio prosequendi. *Idem* pag. 31.

gens ne conviendront point, & je crois très-fausse; c'est *qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne qu'en France* (1). La quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris, à Lyon, à Amsterdam, à la Haye, &c. semblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne, quoique ce dernier pays soit infiniment plus étendu & plus vaste.

Le jugement que le Professeur porte sur les Théologiens François, n'est point équitable; il veut qu'ils ne soient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* (2). Et d'où sont donc sortis tous ces beaux Traités de controverse, qui ont fait l'admiration de tous les Savants? Si l'on condamne le sentiment des Catholiques, on sera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Daillé, Claude, la Chapelle, comme

[1] Tanta tamen copia Litteratorum, non abundat Gallia, quanta Germania: inde evenit ut plurimi eorum, aut in Purpuratorum numero adhibeantur, aut in Amplissimum Ordinem promoveantur. *id.* pag. 32.

[2] In divinarum rerum intelligentia non sunt admodum profundi. *id. ibid.*

des génies du premier ordre ; & si l'on est Catholique, pourra-t on s'empêcher d'admirer Arnaud, Bossuet, Nicole, Chesmacher ? Les gens qui louent le mérite par-tout où il se rencontre, conviendront également, qu'ils soient Papistes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la Cause qu'ils avoient embrassée, avec toute la force imaginable. Je soupçonnerois, sage & savant Abukibak, que l'attachement au Luthéranisme a dicté l'injuste décision du Professeur, qui ne regarde pas les Calvinistes comme plus éclairés que les Catholiques, dans la connoissance de l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que les Docteurs de ces Religions pensoient que ceux de la sienne n'étoient pas aussi clair voyants qu'il le croyoit. Alors il auroit fait abstraction du fond des dogmes, ayant considéré simplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient soutenu leur opinion ; il auroit vu qu'il est impossible de porter plus loin de part & d'autre la force du raisonnement & la profonde con-

noissance de l'antiquité, si nécessaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des Historiens (1) François fait leur éloge. Il convient qu'on a porté en France l'Histoire à un très-haut point; mais il se plaint que de la maniere dont on l'a traitée, elle est aussi contraire aux Protestants qu'aux Catholiques. C'est-là une marque évidente de son impartialité: si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques, on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue; & si elle étoit entiérement contraire aux Catholiques, il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables, injustes & cruelles qu'ont commises les Protestants. L'histoire de ces derniers

[1] *Historiam, tam* Ecclesiasticam *quam* Politicam, *summo excolunt studio, etsi illa, tam Pontificiis quam Protestantibus, uno labore detrimentum adferant.* Id. ibid. C'est-là la maniere dont une bonne & véritable histoire de ces derniers *siecles* infortunés doit être écrite, & c'est de la façon que l'est le divin Ouvrage de M. de Thou, chef-d'œuvre pour l'art, pour le style, pour la vérité, & pour l'instruction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on devroit écrire des Romans comme le Jésuite Maimbourg, ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestants, pour entrer dans le véritable génie de l'histoire?

temps n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres; mais pour être le tableau fidele des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces Prêtres & à ces Ministres, dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

Le Professeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'Antiquité, pour l'Architecture, pour la Peinture, enfin pour les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Physique expérimentale & dans les Mathématiques; mais il les taxe (1) d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophes auxquels on ne puisse faire le même reproche. Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme, qui

[1] Antiquitatum architecturæ, picturæ, aliarumque artium, pariter ac *Linguæ* quæ elegantissima, lenissima, omnium denique Scientiarum ac Doctrinarum capaces sunt, & multas Societates erigere student: in *Philosophia* paradoxis in *Mathesi* & *Physica* curiosis rebus operam dant. *Id. ibid.*

éprouvât plus que Leibnitz, jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

De tous les jugements du Professeur, le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poëtes François & sur les Auteurs des Romans; voici purement & simplement ce qu'il dit: *Ils sont obscenes* (1). Un homme qui ne connoît les Poëtes François que par cette décision, aussi fausse que courte, n'est-il pas bien instruit? Il faut que ce critique n'ait pas la moindre connoissance de la Poësie Françoise. C'est ici où l'on peut bien remarquer en passant, une faute d'ignorance, qui est aussi pernicieuse aux Lecteurs, que celles qu'on commet par la mauvaise foi. Corneille, Racine, Boileau, Crebillon, Capistron, Quinaut, Voltaire, Fontenelle, Moliere, Renard, Mal-

[1] In *Poesi* & fabulis romanis sunt obscæni. *Id. ibid.*

« C'est ne connoître les Poëtes François que par quelques mauvaises pieces fugitives, désavouées même par les Auteurs qui les ont *faites*, que de juger de même des Poëtes François Ne diroit-on pas, à entendre la décision du Professeur, que tous ces Poëtes sont des Petrones, dont on ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir? c'est bien là l'idée la plus fausse qu'on puisse donner de la Poësie Françoise.

herbe, Racan, Boisrobert, sont-ils des Poëtes obscenes & orduriers? Trouvera-t-on aucune piece dans tous ces Poëtes qu'une Dame ne puisse lire, si l'on excepte quelques vers de Moliere, que le dévot le plus sévere ne puisse avoir dans sa Bibliotheque? Mais, dira-t-on, Rousseau & la Fontaine, qui sont de bons Poëtes, ont fait plusieurs pieces obscenes. J'en conviens, & ce sont les deux seuls bons Poëtes qui soient tombés dans ce défaut. Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs doivent l'emporter sur cinquante; car à tous ceux que j'ai cités, je pourrois encore en joindre plusieurs autres qui sont estimés, & dont les Ouvrages n'ont rien d'obscene, Madame des Houlieres, la Comtesse de la Suze, Pelisson, Pavillon, la Monnoie, la Fosse, l'Abbé de Chaulieu, &c.

Quant aux Auteurs de Romans, ce sont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Astrée* de M. Durfé, la *Cléopatre*, la *Cassandre*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie* de Madame de Scudery, le *Cyrus* de son

frere, la *Zaïre* de Segrais, le *Payſan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Cleveland* de Prévôt d'Exiles, n'ont rien qui ſoit obſcene, & qui ne puiſſe être lu par toutes les femmes du monde, pour qui ces ſortes de Livres ſont faits. Il faut que le Profeſſeur ne connoiſſe guere mieux les Poéſies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Profeſſeurs en Théologie de l'Univerſité de Tubinge. Qu'eſt-ce qu'il penſeroit, ſi quelque matin il voyoit dans un Livre que tous les Profeſſeurs de cette Univerſité ſont des gens qui n'ont pas le ſens commun? Il trouveroit ſans doute que cette déciſion ſeroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractere des gens dont on auroit porté un pareil jugement; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vus de leur confrere Monſieur (1) Weiſman. Il en eſt de même des Poëtes François, il eſt abſurde d'aſ-

[1] Voyez ci-deſſous le portrait de ce Weiſman dans la Lettre qui lui eſt adreſſée.

ſurer qu'ils ſont tous obſcenes, parce que deux ou trois ont été pour les obſcenités, ce que Weiſman eſt pour l'ignorance.

Le Profeſſeur finit le Portrait des Savants François pas pluſieurs traits, auſſi faux qu'injurieux; il les accuſe (1) *d'avoir un orgueil inſupportable, de mépriſer les Auteurs de toutes les autres Nations, & ſur-tout les Allemands.* Je ne nierai pas, ſage & ſavant Abukibak, qu'il n'y ait eu pluſieurs Ecrivains en France, qui ont montré dans leurs Ouvrages, avoir une grande opinion de leur mérite; les Poëtes ſurtout ſont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuſer, qu'ils ont joui de tout temps, comme enfant d'Apollon, du droit de ſe louer eux-mêmes? Horace (2), Virgile

[1] In omnibus ipſorum Scriptis apparet ſuperbia, qua incitati omnes contemnunt, præſertim Germanos, quos tamen plerumque ſatis audactor exſcribunt. *id ibid.*

[2] Exegi monumentum ære perennius,
Regaliſque ſitu pyramidum altius,
Quod nec imber edax, aut aquilo impotens
Poſſit diruere, aut inumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum:
Non omnis moriar; multaque pars mei

(3), Lucrece (4), Ovide (5), ne se sont-ils pas donné de grands éloges? Il ne

Vitabit libitinam. Usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
Dicar, qua violens obstrepit Aufidus
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens
Princeps Aeolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens Melpomene comam.
Horat. Odar. Lib. III. *Ode* XXX.

[3] O! mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
Spiritûs, & quantum sat erit tua dicere facta,
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adsit:
Orpheo Calliopea, Lino formosus Apollo.
Pan Deus Arcadia mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadia dicat se judice victum.
Virgil. Bucol. Egl. IV.

[4] A via pieridum peragro loca, nullius ante
Trita Solo, juvat integros accedere fontes
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & arctis,
Religionum animum nodis exsolvere pergo;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, museo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes

faut donc point juger de l'orgueil des Auteurs François par les saillies & les

Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facto recreata valescat:
Si ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tracta, retroque
Volgus abhorret ad hac; volui tibi suave loquenti
Carmine pierio rationem exponere nostram,
Et quasi museo dulci contingere melle:
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.
T. *Lucret. Car. de Rer. Nat.* Lib. IV.

[5] Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi; perque omni secula fæma
(Si quid habent veri Vatum præsagia) vivam.
Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub fin.

« Voilà dans ces quatre passages un nombre de louanges qui valent bien toutes celles que se sont données les Poëtes François. Je pourrois, si je voulois, montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins

enthousiasmes des Poëtes; mais par ce qu'on trouve dans les autres Ecrivains. Est-ce que M. de Thou, M. *Bayle*, M. de Fontenelle, M. Dacier, M. Menage, &c. ont refusé aux illustres Allemands les éloges qu'ils méritoient? Est-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation sur celle des Savants étrangers? Mais, dira-t-on, si les Auteurs que vous citez, n'ont pas donné dans ce défaut, d'autres y sont tombés. Hé! qui sont donc ces autres? Apparemment quelques Ecrivains, aussi méprisés en France des

loués que les Latins; mais il suffit que j'aie prouvé par l'exemple de quatre des plus illustres Auteurs anciens, que de tout temps les Poëtes ont été en droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour la gloire, & le desir d'aller à l'immortalité les font parler dans le goût prophétique, & dans leur entousiasme ils sont eux-mêmes leurs panégyristes. Ceux qui paroissent les plus modestes dans les endroits où ils semblent se défier de leurs forces, montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterniser leur nom. Stace, en élevant l'Enéïde infiniment au-dessus de sa Thébaïde, souhaite pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la parole dans ces termes,,,

Vive precor: nec tu divinum Æneida tenta
Sed longe sequere, & vestigia semper adora.

On voit dans ce *Vive precor*, toute la tendresse des Poëtes pour leurs Ouvrages.

gens de goût & de bon ſens, qu'ils le ſont dans les pays étrangers. Quoi! parce qu'un viſionnaire, tel que le Jéſuite Bouhours, dont toute la ſcience conſiſtoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots, aura ſoutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'eſprit, faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriſer les étrangers, & ſur-tout les Allemands? C'eſt une plaiſante façon de juger du caractere des Auteurs d'une Nation, que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel eſt l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz (1). Quel eſt l'homme qui le ſoit plus aujourd'hui que Wolf (2)? Eſt-ce que ces deux grands hommes ſont Turcs ou Moſcovites? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il eſt vrai qu'en France on ne fait pas

(1) *Voy.* l'Eloge de *Leibnitz*, par M. *de Fontenelle*, dans les Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences.

(2) L'Epitre de *Voltaire* au Roi de Pruſſe.

grand cas de cette foule de mauvaises brochures, dont tant de Professeurs & de Théologiens inondent l'*Allemagne*; mais ce n'est point par orgueil qu'on méprise ces Ecrits, c'est par bon sens & par sagesse. On ne fait pas plus de cas de ceux qui sont écrits dans le même goût par les François.

Voici quelque chose de moins juste que tout ce que j'ai critiqué jusqu'à présent. Après que le Professeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médisants, tout-à-coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il assure qu'on doit plutôt les regarder (1) comme des panégyristes que comme des censeurs. Hé quoi! ces mêmes gens, si portés à la médisance, deviennent tout-à-coup des faiseurs perpétuels d'éloges! Par quel enchantement s'opere donc cette subite métamorphose? Il faut avouer qu'il *est* impossible de pouvoir concilier les dif-

(1) Scriptores Gallici *panegyristæ* potius, quam *censores* sunt nominandi. *Jo. Justi von Einem Coettingensis* Commentariolus Historico-Litterarius, &c. pag. 32.

férents ſentiments du Profeſſeur, & je croirois qu'il n'a guere entendu lui-même ce qu'il diſoit dans cette occaſion. Il eſt temps de finir ma Lettre, ſage & ſavant Abukibak.

Je te ſalue.

Fin du ſixieme Volume.

